W-FENEC

MAGAZINE

ULTRA VOMIT

DEATH VALLEY HIGH / THE ALGORITHM / ENDING SATELLITES / ROYAL BLOOD
PASTORS OF MUPPETS / SMASH HIT COMBO / STONE SOUR / RANCID
MAIN SQUARE FESTIVAL / ROCK IN EVREUX / LA FERME ÉLECTRIQUE

0817

ÉDITO

Recrue, newbie, noob, néophyte, béotien, rookie, débutant, apprenti, bleu, aspirant, novice, bizut, padawan... Les synonymes ne manquent pas pour traiter des «petits jeunes» pourtant le bébé du fennec s'appelle aussi le fennec, il n'a pas de petit nom à lui. Sur le W-Fenec, pareil, il n'y a pas spécialement de nom pour les nouvelles plumes. Il faut dire qu'elles sont rares.

Si tu nous suis depuis longtemps (on aura bientôt 20 ans), tu sais qu'on est un «petit» média, une structure informelle qui fonctionne au coup de coeur et préfère faire les choses «bien» que les faire plus grandes. De deux, on est passé à trois puis doucement à quatre avant de pas mal tourner à 5 rédacteurs, une équipe extrêmement réduite mais on sait qui fait quoi, ça facilite la gestion et comme, en plus, on est plutôt exigeant sur la qualité, c'était difficile de trouver des renforts qui rentrent dans le moule à tous les niveaux.

Pour pallier à certains gros départs, on avait déjà par le passé lancé des bouteilles à la mer pour recruter du sang frais, la plupart du temps, ça n'a pas fonctionné, seuls quelques uns ont passé les épreuves et gagné leurs galons, plus nombreux sont ceux qui sont restés sur le carreau.

Au début de ce printemps, pour faire face à la somme de CDs «non chroniqués alors que c'est quand même pas mal», on est de nouveau parti à la pêche aux auteurs. Et la pêche a été bonne ! Tu l'as peut-être déjà remarqué dans le précédent numéro mais quelques nouvelles signatures sont apparues, dans celui-ci, tu ne pourras pas rater Nicko, H. Bartley, Stéphan et Eric qui peu à peu prennent leurs aises et ouvrent le mag dans des territoires encore peu visités. Tous ont leur style, on ne sait pas s'ils seront encore là dans six mois mais qu'ils soient père de famille ou étudiant en mal d'aventures, notre terrier est devenu le leur. Fais-leur bon accueil !

Oli

SOMMAIRE

06 ULTRA VOMIT
14 GRIT
15 BETRAYING THE MARTYRS
18 SUICIDAL TENDENCIES
20 DEATH VALLEY HIGH
24 STONE SOUR
26 CARPENTER BRUT
29 PASTORS OF MUPPETS
36 ADAGIO
37 ENDING SATELLITES
43 WOLFHEART
45 TANG
46 DELIVERANCE
50 THE ALGORITHM
55 PRIMAL AGE
56 RANCID
58 INTERVI OU
60 EN BREF
68 MAIN SQUARE FESTIVAL
82 ROCK IN EVREUX
86 LA FERME ELECTRIQUE
110 IL Y A 10 ANS
112 DANS L'OMBRE
116 CONCOURS

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Pooly, Ted, Julien, Antonin (bon vent !), Mic et les newsbies Eric, Nicko, H. Bartleh et Stéphan !

Créatif vétéran et toujours actif :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUIN

Five Finger Death Punch, qui est actuellement en tournée en Europe (de passage au Hellfest notamment), la terminera sans son frontman Ivan Moody. Sous l'emprise de problèmes avec la drogue et la boisson, il a décidé d'arrêter les concerts pour trouver le chemin de la guérison. Ses comparses continuent avec Tommy Vext au chant du groupe Bad Wolves.

Corey Taylor (**Slipknot** et **Stone Sour**) et Chad Kroeger de **Nickelback** se livrent depuis quelques semaines à des échanges de politesses via médias interposés. La dernière en date de Corey est assez sympa puisqu'il a dit à propos du frontman de Nickelback qu'»Il était au rock ce que KFC était au poulet». Jolie comparaison !

Alors que devait se dérouler l'édition 2017 du **Rock am Ring** le premier weekend de juin, le festival a dû être évacué le vendredi en raison d'une menace terroriste. Rammstein devait se produire comme tête d'affiche.

Les **Smashing Pumpkins** pourraient faire une tournée sous leur line-up originel l'année prochaine. Leur dernière performance sous cette formation date d'avril 99.

Tool a préparé son nouvel album à 90% ... Pas sûr qu'il sorte cette année finalement...

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUILLET

Non, **AC/DC**, **Guns N Roses** et **Aerosmith** ne tournent pas ensemble en France cet été. Comme le souligne Metalorgie, ce ne sont que des tribute bands qui se produisent (même si ce n'est pas limpide sur l'affiche). À noter que la productrice des shows menace nos collègues pour «diffamation» parce qu'ils ont juste apporté cette précision... On marche sur la tête.
Les Niçois amateurs de reprises sont invités à un festoche gratos appelé «Escro-Fest» le même soir route de Canta Galet. That's rock n roll.

Converge a dévoilé ce jour non pas un mais deux morceaux de son prochain effort studio : «I can tell you about pain» et «Eve».

Chester Bennington, chanteur de **Linkin Park** (qui a aussi officié chez Stone Temple Pilots), est décédé. Il s'est suicidé. Le groupe venait juste de sortir son nouveau clip pour «Talking to myself», extrait de One more light...

Afin de fêter leur 30 ans d'existence, les **Burning Heads** vont effectuer une tournée de 30 dates à partir de septembre. De Miramont-de-Guyenne à Bourges, en passant par Nancy, Orléans, Annecy, Lille ou Toulon, il y en a déjà une vingtaine de calées...

Nostromo travaille d'arrache-pied sur de nouveaux morceaux.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AOÛT

L'ex-Beatles Paul McCartney apparaîtra, à la batterie, sur le prochain Foo Fighters, Concrete and gold.

Marcel et Son Orchestre se reforme pour deux dates début décembre à Lille, c'est sold out en quelques jours.

Un crocodile géant préhistorique s'est vu attribuer un nouveau genre, le «Lemmysuchus obtusidens», en hommage à Lemmy, frontman de Motörhead. Il a vécu à l'ère du Jurassique moyen soit il y a quelques 164 millions d'années... Lemmy qui a reçu un bel hommage lors du Wacken Open Air.

Du Metal A La Campagne fête son 10ème anniversaire au milieu du mois de septembre, c'est toujours à Rexpoede (pas loin de Dunkerque) avec du très lourd sur 3 jours : Loudblast, Atlantis Chronicles, , Black Bomb A, Psykup, Mercyless, Headcharger, Betraying The Martyrs, Bukowski...

Scott Kelly (Neurosis) sera sur scène avec Mastodon cet automne (et donc à Paris le 29 novembre). Red Fang et Russian Circles ouvriront les soirées.

MAIS QUI A DIT ?...

Le cycle Dune d'Herbert est fou, mais personne d'entre nous n'est arrivé au bout. o

Je n'adhère pas aux valeurs traditionnelles de l'industrie du disque. o

Ce qu'on considère technique maintenant va devenir «moins technique» avec le temps. o

Il y a un silence de mort quand l'annonce officielle a été donnée. o

En tournée, il y a beaucoup de moments où tu te fais sur-chier. o

- o Ending Satellites
- o Smash Hit Combo
- o Ultra vomit
- o The Algorithm
- o Death Valley High

ULTRA VOMIT

ULTRA VOMIT ÉTANT PLUS QUE DRÔLE, ON A NOUS AUSSI ESSAYÉ D'ÊTRE MARRANT AU MOMENT DE POSER DES QUESTIONS À MANARD, SON BATTEUR... MAIS CETTE INTERVIEW ÉTANT RÉALISÉE PAR MAILS INTERPOSÉS, NOTRE HUMOUR N'A PAS TOUJOURS FAIT MOUCHE, ON PRÉCONISE DONC L'INDULGENCE AU LECTEUR QUE TU ES.

Pensez-vous répondre sérieusement à une des questions qui vont suivre ?

Manard : Bonjour ! Eh bien, c'est possible qu'à un moment, on réponde sérieusement. Et comme on considère que l'humour est sérieux, répondre sérieusement pourrait signifier qu'on ne réponde pas sérieusement. Mais dans ce cas, si on ne répond pas sérieusement, faut-il pour autant en conclure que la réponse est sérieuse ? Rien n'est moins sûr.

Peut-on dire que l'album est un succès ?

Manard : Je vais répondre très sérieusement à cette question : oui. Mais tu vois, c'est chiant finalement ! Donc je vais développer un peu... je suis développeur, c'est mon métier : effectivement l'album est un succès, il me semble qu'on s'est hissé à la 23ème place des ventes d'album en France lors de la première semaine, et les objectifs de vente fixés par les patrons sont d'ores et déjà atteints !

Pour être franc, on ne s'attendait pas vraiment à ça ! On était content de l'album, et déjà continuer sur la lancée d'Objectif : thunes nous aurait amplement satisfait car 9 ans d'absence discographique, c'est pas rien, et c'était pas forcément garanti que les gens se souviennent de nous !

Et apparemment, les gens se déplacent aussi assez nombreux pour nous voir sur la tournée, donc c'est vraiment super !

Comme le disaient les patrons sus-nommés, on aime bien «suser» nos patrons, tous les indicateurs sont au vert pour le moment !

Avant de signer chez Verycords, vous avez tenté Ipecac ?
Manard : Ma foi, franchement, on aurait carrément pu le faire tu sais. Le seul problème étant qu'on ne connaissait absolument pas l'existence de ce label avant que tu nous en parles !

Avez-vous des moments de brainstorming sans les instruments ?
Manard : Absolument. Ceci pour plusieurs raisons : tu vois, on répète chez l'ami Jojo (Flockos), et avant chaque répète, on s'attable à une chaise (ou l'inverse), on se boit une petite nounouze, ou un petit café, accompagnés de véritables chips à l'ancienne, et on refait le monde.
Et parfois, la flemme nous envahit, on se regarde, et sans prononcer un seul mot, on se met tous d'accord que c'est la MEGA FLEMME d'aller jouer sur nos instruments.
Du coup, pour se donner bonne conscience, on essaie de répéter avec la bouche. Et quand à chaque fois on se rend compte que ça sonne moins bien, on décide de brainstormer. Voilà, la raison principale.
Mais il faut savoir également que oui, c'est nécessaire de parler des concepts, des paroles, de prendre un peu de recul sur les vannes. Parfois, on parcourt également notre cahier d'idées, à la recherche d'une idée perdue. C'est comme ça qu'on avait retrouvé les paroles d'«Evier Metal», que dans un moment de folie, on les avait trouvées à chier à l'époque.

En répèt', en studio et sur scène, le «son» est très proche des groupes parodiés, c'est difficile de passer de l'un à l'autre ?
Manard : J'ai l'impression que ce que tu appelles le «son» est plus une façon de jouer qu'un type de son véritablement. Car notre son est toujours le même, c'est assez simple : grosse guitare, grosse batterie, grosse voix et petite basse discrète pas trop forte, houla baisse encore un peu.
Ce qui fait qu'on s'approprie le «son» d'un groupe, c'est plus grâce à des petits gimmicks de jouage qu'on leur pique. Un petit accent allemand avec des «r» bien roulés, un petit chorus de gratte, des choeurs bien placés, bref, on essaie effectivement d'imiter la façon de jouer des groupes qu'on parodie.
Après, je pense qu'au moins la moitié de l'effet est obtenu rien qu'avec les imitations vocales de Fetus, qui est un imitateur hors-pair, il m'imite d'ailleurs des fois cet enculé.
Tout cela n'est finalement pas si dur, car on apprécie les groupes qu'on parodie, et donc on n'a pas besoin de se forcer pour reprendre leurs éléments caractéristiques !

Est-ce que vous aimez le pain de son ?
Manard : Niveau gastronomique, je ne pourrais te répondre. Mais niveau métronomique, je peux d'assurer qu'en ce qui concerne le son, on produit en général beaucoup de pains. Heureusement la plupart du temps, c'est le public qui se les mange !

Il y a beaucoup de titres sur l'album, combien ont été travaillés mais pas conservés ?
Manard : Hum... Difficile à dire. Y'a des titres qui ont plusieurs années sur l'album, donc c'est dur de se rappeler des vieilles bouses qu'on aurait pondues à l'époque.
Mais je dirais qu'on a dû faire une petite dizaine d'ébauches de morceaux, certains quasiment terminés mais qui n'ont pas passé le test du temps qui passe. D'autres musicalement très bon, mais à qui il manquait la vanne percutante pour atterrir sur l'album.
Certains d'entre eux ne sont pas encore morts, on pourrait les pimper un de ces jours !

Avez-vous le vertige et avez-vous peur du bide ?
Manard : En effet, j'ai le vertige. D'ailleurs, petite anecdote du Hellfest : on avait demandé un pratos (c'est le truc sur lequel on pose la batterie) spécial de 2 mètres de haut, histoire de bien se la péter. Mais malheureusement, quand je suis monté dessus, j'ai été pris de vertige. Et donc, on a dû changer de pratos, alors que ce dernier avait été monté juste pour nous ! La honte !
La peur du bide, bah je t'avoue qu'on a toujours du stress avant de jouer. C'est pas exactement la peur du bide, car on commence à avoir un public assez conséquent, mais plutôt la peur de faire des pains, de faire un show pas assez rythmé, ce genre de choses.
P.S. : En me relisant, je viens de comprendre le jeu de mot, vertige, bide, vide, putain, tu m'as eu.

Vous avez eu des retours de Tagada Jones ?
Manard : Ah bah oui, il faut savoir que notre tourneur Rage Tour, est dirigé par nul-autre que Niko Jones, le chanteur de Tagada Jones ! Donc bon, on les connaît depuis 10 ans ! Ca fait longtemps qu'ils sont au courant qu'on a un morceau qui les parodie. Heureusement, ce rapport hiérarchique professionnel a également entraîné une saine hypocrisie entre nous, et ils nous ont certifié bien aimer le morceau, haha, merci les mecs, mais on n'est pas dupe !

Est-ce que vous n'allez pas trop loin en étant très proches des groupes parodiés ?
Manard : Je ne comprends pas ta question... Comment peut-on aller loin en restant proche ? C'est physiquement impossible non ?
Mais sinon, si on fait fi de ces bonnes vieilles lois physiques dépassées, je pense qu'une imitation est d'autant plus efficace qu'elle est proche de l'originale,- non ? C'est un peu le principe.

Et des retours de l'étranger, notamment de pays non francophones qui peuvent ne pas comprendre la blague ?
Manard : Pas beaucoup ma foi ! J'ai eu quelques retours de mecs étrangers au Hellfest, qui ont eu l'air de comprendre l'ambiance et le concept, même sans comprendre la plupart des blagues. C'est vrai qu'auparavant on pensait vraiment que c'était impossible pour nous de jouer dans un pays non francophone. Mais bon, maintenant on est moins catégorique, car je pense que le show, l'humour, l'ambiance, tout ça transpire à travers ce qu'on donne sur scène, même sans comprendre ce qu'on dit. Qui sait, on fera peut-être un essai un jour !

Et ta soeur ?
Manard : Elle s'appelle Christelle.

Le clip de «Kammthaar» est exceptionnel, quel est le prochain ?
Manard : Je te remercie, ça fait plaisir ! Pour le prochain clip, rien n'est encore fixé à 100%. Mais tu ne dois pas être sans savoir qu'on a diffusé la totalité de l'album sur YouTube, et que du coup, le nombre de vues de chaque morceau est un bon indicateur sur la popularité de celui-ci.
Si tu vas jeter un oeil, tu te rends compte que les morceaux les plus populaires hormis «Kammthaar» sont «Takoyaki», «Evier Metal», «Calojira», ou «Chien géant». On aurait bien aimé faire un clip de «Train fantôme» mais il s'avère que tout le monde ne rentre pas forcément dans le morceau... Dommage !

Les concerts sont toujours de grands moments pour le public mais de votre côté, c'est pas trop la routine ?
Manard : Bah si, tu penses bien. Boulot, boulot. Pour tout te dire, je me marre plus dans mon vrai taff, c'est dire !
Nan, je déconne ! Bien-sûr qu'en tournée, il y a beaucoup de moments où tu te fais sur-chier. Les heures de camion, l'attente, etc... En revanche, et c'est le plus important, chaque concert est différent malgré le fait que le show soit le même ! Et ceci grâce au public bien évidemment !
D'ailleurs, on prend toujours grand soin d'aller dire bonjour aux gens après le concert, de faire des petits afters, c'est aussi ça qui rend une tournée moins routinière je pense !

Est-ce le ridicule qui a tué la tecktonik ?
Manard : Non, apparemment, ça serait un dénommé «Omar», mais rien à voir avec le fruit de mer.

Quels groupes aimeriez-vous parodier ?
Manard : Difficile à dire... On ne choisit pas forcément de façon consciente les groupes qu'on parodie. Ca vient plutôt d'une suite d'éléments qui mis ensemble sont monstrueux.
Par exemple, si on n'avait pas trouvé ce titre «Calogira», on se serait peut-être pas dit «faisons une parodie de Gojira» de nous-même comme ça. Pareil pour Pantera. Parfois il faut une association d'idées pour qu'une parodie nous paraisse

valable.
On a bien songé parfois à parodier des groupes comme Manowar ou Slayer, mais on n'a pas pu avoir ce contexte qui fait que la parodie s'impose limite d'elle-même.

Vous en avez pas marre de répondre à la question précédente ?
Manard : Ah bah si, d'ailleurs comme tu peux le voir, je suis passé à la question d'après tellement j'en avais marre...

Fred Dusquesne ne vous a pas donné envie de faire du Mass Hysteria ?
Manard : C'est plutôt le groupe Mass Hysteria qui nous a donné envie de faire une parodie de Fred Dusquesne ! Mais sérieusement, pour la même raison que je t'expose deux questions plus haut, pour le moment on n'a pas de truc qui fait qu'une parodie de MH est d'actualité ! Cependant, c'est pas impossible que ça arrive un jour, qui sait !

Ca ne vous dérange pas de faire marrer les gens pendant l'état d'urgence ?
Manard : Haha, bah c'est plutôt cool justement non ? Dans le marasme ambiant ! Tu sais qu'à ce propos, on a plusieurs fois reporté des annonces (album, clip, ou autre) pour cause d'attentat ! Parce que bon, on se dit effectivement qu'il y a certains jours où les mecs n'ont pas trop envie de rire.
Mais après, au final, je pense que c'est important de changer les idées des gens, c'est un peu pour ça qu'on est là ! Faut se marrer !

Faudra-t-il attendre 9 ans pour le prochain album ?
Manard : Si on prend en compte la courbe d'allure exponentielle des temps entre chaque album, ça sera plutôt 17 ans.

Vu que c'est assez branché, pourquoi ne pas faire des titres unplugged ?
Manard : Haha, j'ai compris ton jeu de mot cette fois !! Branché, unplugged, putain, bien joué mec ! Par contre, les rigolos ici, c'est nous, et on n'apprécie pas trop que tu nous voles la vedette tu vois. Du coup je vais répondre hyper sérieusement à cette question : non.

Vous avez des nouvelles des Rolling Bidochons ?
Manard : Aux dernières nouvelles, je ne les connaissais toujours pas, donc ça a l'air d'aller !

C'est déjà fini, je vous laisse me poser une question.
Manard : J'ai toujours rêvé qu'un journaliste me dise «merci» à la fin d'une interview, tu pourrais le faire s'il te plaît ?
Merci !

Merci Manard et Ultra Vomit, merci Sabrina @ Verycords.
Photos : ©DR

Oli

VENDREDI 13
& SAMEDI 14
OCTOBRE

SALON 2017

EXPO

DÉBATS

CONCERTS

VINYLES
LIVRES
FANZINES

La Jimi

LE RENDEZ-VOUS ANNUEL DES INDÉS
ET DE L'AUTOPRODUCTION

IVRY-SUR SEINE (94)
N°7 MAIRIE D'IVRY

SALON GRATUIT
PASS CONCERT/SOIR : 10€

INFOS : 0145150707
JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG

ARTWORK : INNIPUKINN.NET

ESPACE ROBESPIERRE · LE HANGAR · LE TREMPLIN · THÉÂTRE ANTOINE-VITEZ · FORUM LÉO FERRÉ

LOCATION : FNAC - CARREFOUR - GÉANT - FNAC.COM - DIGITICK.COM – POINTS DE VENTE HABITUELS ET SALLES PARTENAIRES

IVRY s/SEINE
THÉÂTRE D'IVRY ANTOINE VITEZ
LE HANGAR
RIF www.lerif.org
VAL de MARNE Le département
irma
FERAROCK
FESTIVAL DE MARNE

ULTRA VOMIT

Panzer surprise ! (Verycords)

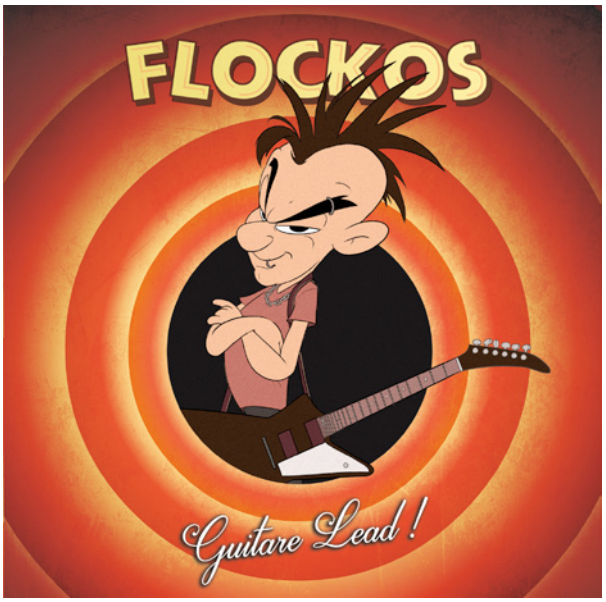
Presque 10 ans après leur remarquable Objectif : thunes, les Ultra Vomit ont remis ça, il était temps ! La modif de line-up (Pierre Jacou de Black Bomb A laissant sa place de bassiste à Matthieu Bausson), les autres projets (Andreas & Nicolas, Justin(e)...) et les tournées à rallonge peuvent expliquer qu'ils ne soient pas aussi présents dans les bacs mais la principale excuse reste la qualité de ce qu'ils nous proposent parce que là encore les 22 pistes sont autant de pépites (même les petites). Et des titres aussi ciselés, réfléchis aux textes soignés et aux styles variés, ça se travaille ! Surtout pour atteindre un tel niveau de connerie hilarante.

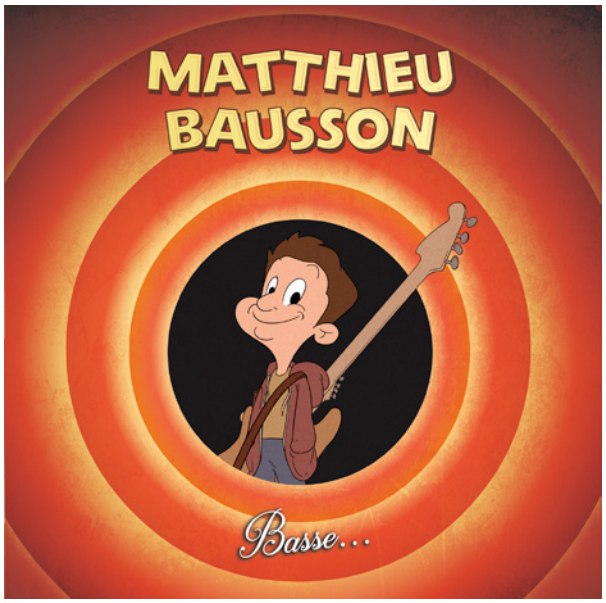
Embarquement immédiat pour 40 minutes de sourires, de franche rigolade et de «putain, ils sont forts quand même» avec le générique des Looney Tunes brutalement métallisé («Entooned» / Entombed), le premier vrai titre est «Kammthaar» et on se dit qu'on tient le méga hit de l'album (je divulgache mais en fait, y'en aura plein). Il faudrait faire le texte avec des non francophones mais même avec l'insertion de la tirade «yeux revolver», ça peut passer comme un inédit de Rammstein tant tout y est ! Forcément, quand on capte les textes, on ne peut que reprendre les paroles à la con et se rouler sur l'autoroute par terre de rire. Mate la classe du clip et tu comprends tout de suite à quel niveau Ultra Vomit se situe. Ça enchaîne (vite, trop vite car les titres sont courts, trop courts) avec «Un chien géant», clien d'oeil appuyé aux Tagada Jones dans le son et le ton plus que dans les textes («Un chien géant, c'est comme un chien mais en plus grand», d'ailleurs, je vais y aller mollo avec les citations sinon, l'article va faire 4 pages).

Autre grand moment de parodie, c'est «Takoyaki», la célèbre pieuvre grillée, spécialité d'Osaka, est chantée à la mode Babymetal et c'est bien plus drôle que l'original (qui est déjà marrant sans le vouloir). Après une escapade chez nos cousins québécois (quel accent !) et un titre qui parle de «sexe» en long plus qu'en large («Hyper sexe»), on passe à table pour une première rasade de «La bouillie» (sauce Lofofora ou MetallicA ?). «E-Tron (Digital caca)» est un excellent morceau électro-scato-indus alors que «Le train fantôme» tacle la SNCF (et David Gilmour qui s'inspire de son jingle ?).

Nouveau tube international avec «Calojira» qui comme son nom l'indique mixe Gojira (un peu de «Vacuity» mais aussi un peu de «Stranded» alors que Gojira l'a composé après !) et Calogero (qui semble avoir un sacré sens de l'autodérision si on écoute «Je fais de la musique»). Enorme. Nouvelle ration de «La bouillie», mêmes paroles mais cette fois-ci, l'écho cathédrale fait penser à du Ghost. On reste dans la culture religieuse avec «Jésus», un gospel marqué par la touche AC/DC. «Anthracte» (coucou Anthrax) permet de présenter le groupe comme les amateurs aiment le faire mais avec un effet vendeur de supermarché et des textes, encore une fois, rigolus voire rigolards et même rigolos même quand ça se bastonne et qu'intervient Fred Duquesne (à quand une parodie de Mass Hysteria ?).

Hommage ensuite à Ken le survivant qui n'a qu'un seul idéal «boire de la Keken et se mettre minable» (avec de la 'Ken, il faut en boire quelques litres...), retour à la bouillie façon heavy puis c'est «Noël». Plage skatecore speedée avec Papa Noël au chant, pas la plus





excitante. Le titre suivant est encore très évocateur : «Pink Pantera» où la Panthère Rose croise Pantera et le «Pink power» scandé tacle à la gorge Anselmo et ses délires facho. De la déconne et du message. Comme pour «La ch'nille» où le tube honteux est passé à la moulinette grind Cannibal Corpse et s'accouple avec la quatrième part de «La bouillie».

Petit détour instrumental par des références cinématographiques («Batman vs Predator») avant un nouvel élan scatologique («Pipi vs Caca» qui pourrait parodier Kinito si le groupe avait eu un semblant de succès pour mériter ça). C'est déjà la fin mais Ultra Vomit ne nous lâche pas sans un dernier hit intergalactique : «Évier métal» : textes et musiques sont juste exceptionnels (encore) et pourtant, je n'aime pas le heavy.

Indispensable oeuf aux 22 petits jouets, Panzer surprise ! est tout en finesse même si semble un peu lourdaud de prime abord. (Oui, comme ta bite et toi).

■ Oli

GRIT

Shreds of tales (Greasy Records)

Très joli coup que celui de Grit qui a enregistré son album mais l'a découpé en 3 EPs pour faire monter le désir et occuper le terrain de longs mois durant, cette fois-ci, pas de chronique de leur troisième chapitre (le bonhomme jaune à tête d'enclume ou Chapter three - Head's up) mais de l'ensemble dénommé Shreds of Tales (oui, entre le début et la fin du projet, le groupe a finalement laissé tomber le sous-titre «The story of normal people living normal lives, at least according to them») et si on connaissait déjà plus de la moitié de l'opus (6 titres sur 11), l'impatience était grande de savoir comment les pièces du puzzle allaient s'assembler. En effet, Grit n'a pas empilé les plages (comme Harmonic Generator mais ces derniers ont enregistré leurs différents EPs sur plusieurs années) mais a redistribué les cartes pour faire de Shreds of Tales ce qu'il a toujours été : un album à part entière.

«Time out» sert de locomotive à ce train de titres power-pop qui entraîne des wagons entiers d'énergie, d'ondes positives et de mélodies saturo-sucrées. Ultra percutant, il mérite cette première place même si d'autres morceaux n'auraient pas failli à la tâche de nous accrocher tel ce «Others» aux mouvements parfois hachés et à la distorsion soignée (comme l'ensemble de la production), c'est un des petits nouveaux comme «Kind of Grit» (dispensable interlude), «Divided by two» (très bel instrumental), «Fight» (qui joue sur l'amalgame d'une voix aiguë très aérienne et de guitares plus sourdes) et «G.F.Y.» (pour Go Fuck Yourselves et son gimmick sur le refrain qui fera danser toutes les salles). Au final, tous les titres s'imbriquent avec une sorte de logique évidente, seule la minute de «Kind of Grit» après trois plages me laisse quelque peu circonspect, les dix compositions oscillant entre le très bon, l'excellent et le génial, il était certainement facile de les enquiller sur le disque et beaucoup plus complexe de les extraire pour en faire 3 EPs équilibrés.

La belle promesse du printemps est devenue un des excitants de l'été avant de se transformer en disque de l'automne, les trois étages de la fusée Grit sont désormais en orbite et les frileux qui hésitaient à investir quelques deniers dans des EPs numériques n'ont plus d'excuse avec ce premier disque compact et jouissif.

■ Oli

BETRAYING THE MARTYRS

The resilient (Sumerian Records)

Troisième album du combo parisien créé en 2008 ! Pour les amoureux de la classification des genres, le groupe était auparavant reconnu comme œuvrant dans le style Deathcore, aujourd'hui intégré à la mouvance Metalcore. Quoiqu'il en soit, le sextuor use d'un savant mélange des artifices de ce type de Metal Extrême : ruptures, blast beats, chant guttural, mais aussi chant clair sur les refrains et partie pré-enregistrées. Le tout est agrémenté de passages au clavier qui donnent un ton orchestral à l'ensemble.

À la première écoute, pas de doute, le groupe frappe fort ! «Lost for words», premier titre de la galette (et qui est pour moi le meilleur de l'album) montre tout ce que Betraying the Martyrs a à nous offrir, notamment grâce au riff d'entrée, pas nouveau concernant leur musique, mais très puissant et suffisamment énergique pour marquer les esprits. Vient ensuite le chant guttural d'Aaron Matts, toujours aussi irréprochable, plein de hargne et d'envie d'en découdre. Le plus déconcertant reste la voix de Victor Guillet. Là où on lui reprochait sur les précédents brûlots de trop donner dans le mélodique, voire le mièvre, il nous offre sur ce titre un chant clair plus agressif et plus musclé que d'habitude. Rageur et entraînant, ce premier titre annonce la couleur, on sait qu'on va en prendre plein les esgourdes !

Cependant, les éloges s'arrêtent là. En effet, après ce premier morceau, il n'y aucune surprise. Aucun autre titre ne sort du lot, et l'ensemble reste routinier et répétitif. Il n'y a rien de péjoratif dans cette phrase, mais simplement une pointe de déception (et d'ennui ?) à la fin de l'écoute. Chaque morceau individuellement est très bon, le groupe a gagné en maturité musicale, mais aussi dans le travail d'écriture («Won't back down», écrit en réponse aux attentats perpétrés en France, avec un message de courage et de solidarité face à ces attaques), mais aucun d'eux ne se dégage vraiment du lot.

Alors soyons francs, The resilient est un très bon album avec lequel les Parisiens ont vraiment évolué dans leur écriture et leur son. On sent à travers cette œuvre que Betraying the Martyrs continue d'évoluer et de s'améliorer à chaque sortie en développant davantage les parties symphoniques sans pour autant renier les passages lourds et violents qui font leur force. Cet album ne va bien évidemment pas apporter de révolution dans le style mais il vaut largement le détour.

■ Nicko

ROYAL BLOOD

How did we get so dark? (Black Mammoth Records)

Au moment de leur explosion en 2014, on ne savait pas grand chose de Royal Blood, on en sait désormais plus sur Mike Kerr et Ben Thatcher. Tous deux sont nés juste avant les années 90 et c'est quand ils sont au lycée (en 2005) qu'ils se rencontrent dans le Sud de l'Angleterre, ils forment même un groupe appelé Flavour Country avec deux autres potes. Mais ça ne dure que quelques temps. En 2012, Mike (chanteur et bassiste qui sait aussi jouer du piano) part en Australie et forme Royal Blood avec un batteur australien pour passer le temps. A son retour au bercail, en 2013, c'est son pote Ben (batteur mais également doué avec un clavier) qui vient le chercher à l'aéroport, en chemin, ils discutent et décident de poursuivre l'aventure Royal Blood. Ils bossent et se font repérer par le management des Arctic Monkeys qui va les faire grandir à vitesse accélérée. Un titre («Out of the black») sort fin 2013 alors qu'ils ouvrent pour... Arctic Monkeys, l'EP (4 titres) déboule en mars 2014, une année qui ressemble à un rêve pour le duo qui joue dans les plus grands festivals (South by Southwest, Download, Glastonbury, T in the Park, Reading...) avant même la sortie de leur premier album éponyme à la fin août. Enorme révélation en 2014, 2015 les consacre avec une tournée mondiale, d'autres premières parties (Foo Fighters) et l'utilisation de leurs titres dans des pubs, des jeux vidéos, des films, des séries, que tu le veuilles ou non, tu as donc déjà entendu Royal Blood. Vacances, repos et retour en studio en 2016 pour briller de nouveau en 2017 pour ce nouvel opus How did we get so dark?.

Plus qu'attendue, la paire de zicos a fait confiance à leur producteur Tom Dalgety (Pixies, Ghost, Opeth, Band of Skulls, Therapy?...) pour mettre en boîte la suite de leur histoire et faire en sorte qu'elle ne soit pas aussi éphémère que celle d'autres duos basse/batterie (Death From Above 1979 a splitté après son premier album, Local H a surtout été connu pour son As good as dead). Le titre éponyme qui ouvre la galette permet de rassurer tout le monde, «How did we get so dark?» est une pépite stoner au chant clair plus efficace que le premier single «Lights out» qui permet tout de même de garder une grosse dynamique. On retrouve les charmes d'un son ultra gras et d'un chant enlevé sur l'autre single «I only lie when I love you». La première vraie prise de risques ou innovation vient avec «She's creeping», les instruments sont en roue libre, Mike sort de sa zone de confort pour explorer d'autres pistes vocales, ce titre ne restera pas dans les mémoires mais on ne peut pas leur reprocher d'essayer de faire autre chose que du Royal Blood. D'autant que certains leur tomberont dessus à cause de «Look like you know» (complètement transparent, même avec des choeurs) ou «Don't tell» (utile pour draguer, mais après ?). On préfère quand c'est plus brut, plus direct, plus distordu, plus «Where are you now?», plus «Hook, line & sinker», plus «Hole in your heart», véritable bombe garage/stoner ultra saturée qui renvoie le QOTSA en mode pop à ses études. How did we get so dark? se referme avec un bon petit «Sleep» et la preuve que Royal Blood n'était pas qu'une comète enflammée par une série de tubes.

■ Oli

COUNTERFEIT

Together we are stronger (Xtra Mile Recordings)

Counterfeit c'est le groupe anglo-saxon emmené par l'acteur Jamie Campell Bower (Harry Potter, Twilight, Sweeney Tood, Rock'n Rolla...), tout comme Jared Leto avec 30 Seconds to Mars le gars semble avoir le cul entre deux chaises et une passion débordante pour le rock alternatif. Jeune groupe, puisque formé en 2015, les Londoniens, après 3 EPs, passent rapidement au long format, épaulé à la production par leur compatriote Thomas Mitchener (bassiste de Frank Carter & The Rattlesnakes) et enregistrent ce Together we are stronger qui reprend en partie les trois précédents efforts studio et décline en une grosse demi-heure un punk-rock-collège à tendance néo-métal light, genre bien calibré pour truster les charts et les ondes !

A l'écoute on ne passe pas forcément un trop mauvais moment avec des titres plutôt sympas comme «As yet untitled» ou «Enough» (très The Union Underground), «Romeo», «you can't rely», «Close to your chest» et «Addiction», c'est suffisamment pêchu et bien troussé pour ne pas qu'on lâche l'affaire... «Washed out» et «For the thrill of it» plus basiques se contenteront de faire le job en live, là où ça se gâte c'est avec l'immonde «Letters to the lost», ballade acoustique poussive (n'est pas Kurt Cobain qui veut...) qui en dit long sur les intentions du groupe et le Linkin Parkien «Lost everthing» qui en remettra une couche ! Dommage, car les Anglais envoient bien dans le style (bon, ce n'est pas Pitchshifter ni The Blueprint non plus...), mais certains petits arrangements et gimmicks tombent à pic et vocalement le Jamie s'en sort plutôt bien.

Le second effet Kiss Cool, « si j'puis m'exprimer ainsi », c'est de réussir l'exploit de nous ramener au début des années 2000, au beau milieu de tous ces groupes foireux estampillés Rocksound Approuved (les Papa Roach, Taproot et autres Sum 41 !). Au final, Together we are stronger ne parvient pas à marquer les esprits là où Billy Talent, par exemple, avait surpris en apportant une certaine fougue à un style assez éculé, ici on se contente de reproduire en s'appliquant des formules qui ont fait leurs preuves, alors sans doute que les amateurs du genre trouveront matière à satisfaction mais pas de quoi crier au génie, même si ce n'est pas ce qu'on leurs demandait non plus, mais les Britanniques auraient pu faire preuve de davantage de singularité et de créativité, cela dit en se nommant Counterfeit c'était déjà mal barré !

■ Stéphan

SUICIDAL TENDENCIES

World gone mad (Suicidal Records)

25 ans après le Art of rebellion où je les ai lâchement abandonnés dans leur son, je retrouve les Suicidal plus en forme que jamais avec World gone mad. Nouvel opus après une absence de 4 ans dans les bacs. Un retour en force sur le devant de la scène, loin de laisser indifférent.

Premier constat : dur de se dire que Mike Muir a déjà 50 balais tellement il est habité par la même passion. Accompagné de sa bande, ils partent à fond de cale pour ne (presque) jamais relâcher la pression. « Clap like ozzy » surboosté sur basse slappée avec riff bien rond à l'appel pour démarrer cette fanfare punk comme on les aime par chez nous. Damn ça fait du bien ! Les grands Suicidal sont de retour il n'y a pas de doute, la recette qui faisait leur grand succès est bien là. Riffs bien trash mais avec une énergie bien punk ! Un groove sans équivoque alliant basse agressive et slappée et le talent du nouveau venu Lombardo à la batterie ! Loin du jeu qu'on lui connaît chez les Slayer, il touche avec la même précision mais plus aéré, moins lourd et surtout à 100 à l'heure. Moi qui me posais des questions sur sa récente participation à la reformation des légendaires Misfits, je n'ai plus aucun doute. Il peut toucher à tout et prouve ici que même dans un registre plus carré et « punk » il tient la route sans aucun souci. Les préjugés font mal et je l'imaginais comme Dave GrosLourdeau derrière les fûts. Au temps pour moi, il est beaucoup plus polyvalent et grâce à sa participation à cet album je l'ai découvert sous un autre jour. Pour en revenir avec la bande, même si les Suicidal Tendencies sont reconnaissables entre mille, qu'ils déroulent la même recette quasiment toujours de la même manière, ils nous surprennent encore une fois sur la qualité dont ils peuvent faire preuve ! Sans se renouveler réellement, c'est frais et puissant. Sans aucune prise de tête, on sent le plaisir qu'ils ont à jouer ensemble et la passion du Muir à chanter ses lignes et mener sa troupe. Une passion inépuisable déclinée depuis des décennies à travers tous ses projets (Infectious Grooves, Cyco Miko et ses autres personnalités). C'est ce qui fait la force du combo et la qualité de leurs œuvres. Loin d'être habité par l'appât du gain et l'argent facile sans se fouler, c'est la passion qui régit la recette et qui nous livre des albums de haute facture. Il y a eu des ratés, mais ça prouve juste qu'ils sont humains. Ce qui est sûr c'est que pour ce World gone mad on en est loin. Un must du genre avec des pistes comme « Clap like ozzy », « New degeneration » ou encore « One finger salute ». Rien à jeter. De A à Z il vaut le coup d'oreille, ne faites pas l'erreur de passer à côté.

Leur meilleur album depuis longtemps et l'un de mes préférés sans hésiter. Un gros coup de cœur et un album qui remet tout le monde en place ! Pas demain le jour où on les détrônera. Toujours dans la place, ils méritent leur étiquette de groupe culte !
Suicidal for Life !

■ H. Bartleh

PORTUGAL. THE MAN

Woodstock (Atlantic Records)

Si tu ne connais pas Portugal. The Man, en décortiquant l'artwork de Woodstock, qui compile les symboles Portugal + The Man + Woodstock + une Rolls Royce en flammes, tu pourrais imaginer un chanteur reprendre le répertoire fado en mode rock psychédélique sous LSD, hurlant des textes anticapitalistes à vouloir foutre le feu à tout signe ostentatoire de richesse. Eh ben alors pas du tout. C'est peut-être parce que Portugal. The Man, propose un tutti frutti electro hip hop pop rock assez difficile à cerner, qu'il choisit également de casser les codes visuels et sémantiques. La composition de Portugal. The Man, groupe US originaire d'Alaska, est tout aussi compliquée à définir puisque de leur début en 2000, il ne reste que deux membres fondateurs : John Baldwin Gourley au chant / guitare et Zachary Carothers à la guitare basse. Pour cet album, ils sont complétés par Kyle O'Quin au clavier, Eric Howk à la guitare et Jason Sechrist à la batterie.

Pour ce huitième album studio, produit en partie par Mike D des Beastie Boys, excusez du peu, si l'on excepte la ballade « So young » un bref trop simpliste en comparaison des autres titres, Portugal. The Man propose 10 titres electro pop, indie rock, riches en incongruités et recherches sonores. Les chants additionnels et les refrains en polyphonie sont nombreux, les claviers sont bien présents et envahissants, la section rythmique bien appuyée, on cherche souvent la guitare. Bref, adeptes des morceaux instrumentaux minimalistes et fans de guitar hero, passez votre chemin.

Mais ce serait bien dommage, car Woodstock est comme une assiette de profiteroles au chocolat dégoulinant excessivement sur des choux brillants gonflés de glace sucrée. A première vue, on pense pouvoir juste s'enfiler un choux ou deux, et on se surprend à essuyer les restes de chocolat une fois l'assiette terminée. Parmi les choux savoureux que nous ont concocté Portugal. The Man on peut goûter au titre « Number one » hommage au chanteur et guitariste Ritchie Havens qui enflamma le Woodstock de 1969 avec le titre «Motherless child», réinterprété ici avec une basse plombée. On gobe ensuite « Easy tiger » qui sonne comme un sample de C2C, on croque le single de l'album « Feel it still », très groovy, aux airs de leurs collègues Electric Guest. On peut même trouver une guitare qui s'énerve (un peu) sur « Keep on », mais ça reste rare. Woodstock se termine sur « Noise pollution » avec la chanteuse/actrice Mary Elizabeth Winstead (scream Queen à l'écran, beaucoup plus mesurée au micro), qui revient sur les attentats à Paris, l'hallucination ambiante, la résistance au terrorisme lâche.

Bref, Woodstock est un bon dessert, assez chargé en sucre, aux multiples saveurs, mais qui cache une noirceur dans des textes sombres, qui traitent plus de souffrance, de solitude, et du temps qui s'échappe et se consume... comme une Rolls Royce en feu.

■ Eric

DEATH VALLEY HIGH

POUR CERTAINS GROUPES AMÉRICAINS, OBTENIR UNE INTERVIEW EST ASSEZ COMPLEXE, IL FAUT PASSER PAR LE CHARGÉ DE PROMO EN FRANCE QUI TRANSFÈRE (OU PAS) AU CHARGÉ DE PROMO AMÉRICAIN QUI TRANSFÈRE (OU PAS) AU MANAGER QUI TRANSFERT (OU PAS) AU GROUPE. AVEC DEATH VALLEY HIGH, C'ÉTAIT PLUS SIMPLE PUISQU'ON EST DIRECTEMENT ENTRÉ EN CONTACT AVEC SON CHANTEUR REYKA OSBURN, ULTRA SYMPA ET ULTRA DISPO.

Au départ tu étais avec Eric Stenman dans Tinfed, groupe plutôt pop/rock électro, comment se retrouve t-on à mettre en place Death Valley High avec des gars de Will Haven ?
Je suis un hyperactif et je sentais que Tinfed prenait une direction à laquelle je n'avais pas pensé. Je voulais retourner aux origines, avec quelque chose de plus noisy, de plus abrasif alors on a mis fin à Tinfed et j'ai cherché à me réinventer en fondant Death Valley High. À cette époque, je bossais aussi avec les gars de Will Haven sur un autre groupe appelé Ghostride. J'ai passé un accord avec Jeff Irwin le guitariste et Mitch Wheeler le batteur : Que je chante dans Ghostride mais qu'ils m'aident à finir l'album de Death Valley High. J'ai appelé Eric Stenman pour qu'il me file un coup de main à la production et écrire quelques lignes de basse.

Eric Stenman, Ulrich wild et Alex Newport sont comme des membres «invisibles» du groupe vu leur travail en production. Comment faire les bons choix ?

Je suis content que tu penses que ce sont de bons choix. J'ai travaillé avec Eric depuis si longtemps qu'aujourd'hui, quand on discute musique, on a une sorte de perception extrasensorielle, on a une vraie connexion sonique. Pour Alex, j'adorais ce qu'il a fait avec Theory of Ruin, on s'est rencontré après un concert et depuis on s'entend super bien. Je voulais avoir le son le plus brut possible et il a prouvé qu'il était l'homme idéal pour cet objectif, c'est brut et lourd.

C'était différent avec Ulrich Wild pour CVLT[AS FVK] ?

Pour Ulrich, on était confronté à une deadline pour enregistrer nos nouveaux titres et il est passé pour demander où on en était. Comme si les planètes s'alignaient, c'était le timing parfait. On a bu un verre ensemble et en discutant d'Astro-Creep: 2000 de White Zombie, j'ai su qu'il allait parfaitement comprendre le son et la direction qu'on voulait prendre pour ces nouvelles chansons.

Vous êtes chez Minus Head Records depuis 2010, 7 ans sur le même label, c'est plutôt long de nos jours, quel est le secret ?

On est très chanceux d'avoir un label qui nous soutient autant que Minus Head Records depuis autant d'années. Brad Hardie, le créateur et responsable du label bosse pour nous comme s'il était membre du groupe. De nombreuses manières, il a une place dans le groupe comme une entité non musicienne. C'est lui qui nous arbitre quand on n'est pas d'accord.

CVLT[FVK] est plus homogène, compact et massif... comment s'est déroulé le processus créatif ?

On est entré en studio avec l'intention d'éliminer les excès. C'est cool de mettre tout ce que tu aimes mais ça demande beaucoup de discipline pour savoir quand tu vas trop loin. On voulait être sûr que le pendule n'aille pas trop se balancer

d'un côté ou de l'autre. On a aussi viré quelques titres qui étaient soit trop bordéliques, soit qui pouvaient sembler pas terminés. Il y a de grandes chances que ces morceaux refassent surface sur le prochain album.

Quelles sont vos principales sources d'inspiration ?
Tous les jours, il y a des histoires horribles à écrire à partir de la réalité. Cette gueule de bois permanente peut amener des émotions qui vont de la colère au néant. J'aime l'idée qu'on puisse voir les choses de deux façons différentes : les accepter à contrecœur ou les déformer avec de l'ironie. J'aime penser qu'on offre les deux visions de ces cauchemars à travers notre musique et nos textes. A la fois le calme et le chaos.

DVH est influencé par des courants musicaux aussi divers que variés mais pas que, le cinéma semble être une source d'inspiration, quels films t'on inspiré ?
Tu peux faire un lien depuis «Zombie» pour la musique jusqu'à «Battle Royale» pour l'énergie, mais aussi «Uzumaki», la série des «Mad Max» ou récemment «Neon Demon» pour l'inspiration visuelle.

Vivre à San Francisco, une ville très ouverte et multi-culturelle ça doit jouer également ?
J'ai été attiré par San Francisco en grande partie par son esthétique et sa façade assez bohème. Son revers poussiéreux, c'est le cadeau surprise parce que malheureusement San Francisco ce n'est plus vraiment ça. La culture a été largement influencé par le marché des hautes technologies et l'industrie, réduisant la créativité à un seul scénario : «deviens riche vite». Je pense que la ville a perdu une partie de son tranchant et de son sens de l'humour. Si tu réponds «rejoindre un culte satanique» à la question «que feras-tu dans 5 ans?», tu n'obtiendras pas même un sourire et encore moins du boulot...

En observant l'artwork de vos albums, trois d'entre eux représentent un double ou des jumeaux... il y a un message caché ?
Le nom du groupe est un dérivé d'une série de bouquins d'ados intitulé «Sweet Valley High» qui traite des problèmes d'identité des soeurs jumelles. Elles se ressemblent mais sous leur peau, elles sont fondamentalement différentes. Ça nous décrit assez bien autant dans notre son que nos visuels, une sorte de personnalité partagée, un côté provocateur et ironique mais un autre attentionné et réfléchi.

The similarities of the loveless and the undead et Positive euth sont plus versatiles et montrent davantage votre ouverture musicale que Doom, in full bloom plus rock/métal et CVLT[AS FVK] plus métal/industriel, était-ce une orientation voulue ou simplement le résultat de l'alchimie du moment ?
Similarities a été écrit sur une longue période et on y trouve de nombreuses influences apportées individuellement par chaque titre. Pour CVLT [AS FVK], c'est une décision délibérée d'intégrer certaines influences particulières dans chaque titre. C'est une progression régulière, pas forcément une ambition folle mais un objectif qu'on espère atteindre. On y est presque...

En gardant votre rythme, le prochain album devrait sortir en 2019, tu bosses déjà dessus ? Tu as des idées de collaborations ?
Ouais, je suis en train d'écrire l'album suivant parce qu'on ne veut pas attendre trop longtemps après CVLT [AS FVK]. On espère le sortir en 2018. Avec un peu de chance, on sera encore meilleur et on pourra enchaîner d'autres albums. Dans l'immédiat, il n'y aucune collaboration de prévue mais pourquoi pas...

Il y a deux ans il était question d'un EP Duel avec notamment Chino Moreno des Deftones, Chris Connelly des Revolting Cocks et Mark Osegueda de Death Angel, c'est tombé à l'eau !?
En fait, c'est toujours d'actualité... On n'a jamais pensé que ce serait aussi difficile à sortir une fois que nos potes avaient donné leur feu vert. On a les prises de Chris, on a aussi celles de Hanin Elias d'Atari Teenage Riot et de Rykarda Parasol. Chino doit encore enregistrer ses parties, je le relance tout le temps. On a dû lâcher l'affaire pour Mark qui est trop occupé avec Metal Allegiance et par un nouvel opus de Death Angel. On avait pensé ajouter Dennis de Refused pour un titre mais finalement, ça ne se fera pas, il est trop pris avec INVSN.

Quand Will Haven est en studio, Death Valley High est en pause ?
On est désormais deux entités complètement séparés. Pour autant, je suis toujours très friand d'écouter ce que fait WHVN et ils soutiennent toujours DVH.

Une question un peu plus personnelle, qu'en est-il de Ghostride? Il était question d'un nouvel album en 2010...
Ça va, ça vient... Il y a eu un peu de remous entre nous. Honnêtement, depuis Cobra sunrise, on ne s'entend pas trop sur la direction de Ghostride. Cayle qui joue désormais avec Armed For Apocalypse et moi avons travaillé sur des titres dans le style de Ghostride, presque une «version2.0». Peut-être qu'on les présentera aux autres et qu'ils remonteront à bord, on verra bien.

Tu te rappelles du moment où tu as su que Trump était élu ? Tu étais en France, non ?

Je dirais que le réveil fut difficile mais on était «au courant» (en français), on savait que ça arriverait. On était avec Killing Joke à Utrecht et quand on a quitté la salle du Tivoli, je suis resté collé aux infos. Le tourbus roulait vers Paris et des potes aux Etats-Unis envoyaient des emails, des sms. Je n'ai pas dormi de la nuit et vers 5h du mat', quelque part après la frontière française, on était dans une station service, on se tenait devant un immense écran de télé et on regardait les résultats avec d'autres personnes... Quand on a discuté entre nous, les gens ont compris qu'on était américains... J'ai pu sentir le poids de leurs regards attristés, il y a un silence de mort quand l'annonce officielle a été donnée. On a reçu beaucoup d'aide morale ce soir-là à Paris, l'accueil a été exceptionnel, le concert fut un moment de catharsis pour nous comme pour le public. «Merci !» (encore en français.)

Sans langue de bois, que penses-tu de la France ?
Je ne comprends pas pourquoi il devrait y avoir des problèmes entre les pays. Les gens sont des gens. Parfois ils sont biens, parfois il ne le sont pas. Laissons les mauvais se complaire dans leur misère ! Excuse moi pour le jeu de mot mais «Oui love France !». Je pense que vivre à San Francisco accentue le fait qu'on soit comme connectés avec la France.

Dernière question, DVH est assez actif sur les réseaux sociaux, c'est une obligation pour un groupe ?
En ce moment, je trouve qu'on est plutôt inactifs... Pas que je veuille changer ton jugement là-dessus, mais on ne fait pas grand chose en comparaison d'autres groupes, on est presque inexistant par rapport à certains. On ressent le besoin de partager davantage sur les réseaux sociaux parce qu'il est tellement facile de passer inaperçu ou de tomber dans l'oubli. On est sur un fil du rasoir, soit tu passes dans la lumière, soit tu glisses dans l'ombre...

Merci Reyka et merci Pooly & Oli pour les traductions.
Photo : Paul Harries

■ Stéphan

STONE SOUR

Hydrograd (RoadRunner)

Il y a 15 ans, je découvrais en Stone Sour un groupe capable d'écrire de vrais titres avec ce qu'il faut de mélodies et de rage et je m'interrogeais sur le futur de ce side-project radicalement différent de Slipknot. Les quatre albums suivants ont plutôt plaidé la cause du job d'été, celui où sans trop te casser le cul, tu amasses de la thune pendant les vacances des autres. Depuis 2013 et le mi-figue mi-raisin House of gold & bones Part 2, Jim Root a quitté le navire (remplacé par Christian Martucci) et le combo a sorti 2 EPs de reprises trop respectueuses de leurs aînés (Alice In Chains, Black Sabbath, Judas Priest, Metallica, Iron Maiden, The Rolling Stones, Slayer...) pour être intéressantes. Quid de cet Hydrograd ?

Le nom, la couleur, le design, les typos sont à la mode soviétique mais ce n'est pas un album sur la guerre froide ou les liens entre Trump et Poutine, c'est surtout une déco cool. l'album démarre plutôt bien avec une intro instrumentale pas trop mal («YSIF») et un «Taipei person / Allah tea» très rock sur le refrain (avec un chant pas loin de Foo Fighters) et bien rentre-dedans sur les autres parties. Et alors qu'on pense enchaîner avec un deuxième titre du même acabit avec «Knievel has landed», grosse déception avec le chorus et ses choeurs tout pourraves, vraiment dommage car le reste et la dynamique générale envoient du lourd. Il y a comme ça plusieurs titres qui semblent sabotés par des mauvais choix alors qu'ils tenaient la route dans leur structure (quelques lignes de chants sur «Fabuless», des solos téléphonés un peu partout) et d'autres qui sonnent moyen («Song #3», «Rose red violent blue (This song is dumb & So am I)»). Stone Sour nous sert également notre ration de morceaux larmoyants en douceur plus ou moins bien sentie («When the fever broke» plus touchant que «The witness trees» ou «St. Marie»). Ce qui fait l'intérêt de l'opus, c'est sa deuxième partie avec un excellent «Mercy» et le hat trick plus bourrin «Whiplash pants», «Friday knights» et «Somebody stole my eyes», le dernier tiers de la galette est donc de très bonne facture et quand on y ajoute les compositions correctes (voire même très bonnes comme «Hydrograd»), le quintet obtient une moyenne honorable, en tout cas bien plus satisfaisante que celle de ses dernières sorties.

Dans la guéguerre qu'ils mènent avec Nickelback, Stone Sour n'a pas de leçon ni à donner ni à recevoir, les deux groupes ont des histoires et des approches différentes et sont tous les deux capables d'écrire quelques bons titres comme des trucs imbuvables.

■ Oli

DILDO'S PANDA FIGHT

Kill me I'm famous (Autoproduction)

Pour les cœurs de guimauve, les pandas c'est un peu comme les chatons : une boule de poil mignon tout plein. Aussi dans la culture populaire, l'animal fait quelques apparitions dans la protection de l'environnement, les jeux vidéos, les dessins animés et même le monde automobile. Mais Dildo's Panda Fight, c'est littéralement une autre histoire qui consiste à imaginer nos bouffeurs de bambous se batailler avec des godemichets. On comprendra très vite que le trio mâconnais cultive l'esprit punk. Toute de noir et blanc, la pochette met dans l'ambiance : tête de mort sur les gilets et tatouage sur l'ursidé chinois. A l'intérieur, une citation de «Trappeur» ; La philosophie, c'est Rimbaud, c'est Van Damme : elle n'a pas de couleur.

Enfin bref, Kill me I'm famous est auto-produit et enregistré par Maxaki à la Cave à Musique de Mâcon en juin 2015. Un EP d'une petite demie heure composé de cinq titres qui dévissent les têtes à grands coups de gifles. Avec un peu moins de basse et un zeste plus underground, Dildo's Panda Fight balance dès sa première piste un son qui ravira les amateurs de System Of A Down en bien des points. «Have a break, have a midget» fait ressortir une musique plus proche du punk des fonds de garage. «Night scientist» est le point culminant de cette galette : la folie est plus présente que partout ailleurs et c'est quelque chose à ne pas louper. Le chanteur alterne entre gros coups de gueulantes, phrasé en mode fusion et chants plus mélodieux. Des capacités qui tombent à pic quand il s'agit en un clin d'œil de changer de rythme sans pour autant changer de monde.

Dildo's Panda Fight, ce n'est pas juste une découverte. C'est le truc fait maison fabriqué au sous-sol qu'on partage volontiers avec les copains pour le délire mais aussi parce que c'est bon.

■ Julien

CARPENTER BRUT

CarpenterBrutLive (No Quarter Prod, Les Airs à Vif)

Bien difficile d'appréhender un album live. Plusieurs cas de figure se présentent à nous : soit on est un fan hardcore de l'artiste et on pardonne totalement le manque d'intérêt des sillons (comme je le fais avec toute la subjectivité dont je peux faire preuve avec Rob Zombie), soit on a vu ledit artiste sur scène et le live fait écho à tous nos souvenirs de bonheur brut. Le live peut être aussi tout simplement mauvais... Mais il arrive parfois qu'il apporte tellement de changements aux morceaux originaux qu'il fait partie intégrante de la discographie avec ces nouvelles réappropriations. Ce qui est souvent le cas dans le monde de l'électro (Justice et son A cross the universe ou encore Daft Punk et ses Alive). Pour Carpenter Brut c'est un petit mélange de tout ça. Je ne l'ai jamais vu défendre son bout de gras sur scène donc on élimine direct le souvenir. Mais j'apprécie assez l'artiste pour lui pardonner deux-trois trucs. Malheureusement je ne cache pas qu'à la première écoute j'ai été déçu. Je m'attendais à des variations puissantes et des mixes venus tout droit des enfers. Mais je suis resté sur ma faim... à part deux pistes originales et inédites (« Chew bubble gum » et « 5118.574 ») il ne fait qu'à première vue reproduire ses morceaux de manière classique. Une chose que je ne comprends pas toujours venant de groupes à formation standard et encore moins dans l'électro. Mais je ne me suis pas avoué vaincu pour autant !

Parce que ce live vise réellement les fans du Charpentier Brut. Plus je l'écoute et plus je lui découvre des points positifs, des petits effets de surprises qui me sautent aux oreilles et de l'intérêt qui se creuse minute après minute ! Au début il me laissait indifférent, mais à chaque enfournage dans le lecteur l'excitation se fait de plus en plus grande pour que je finisse totalement habité par sa musique. Déjà notons la présence d'un batteur donnant beaucoup plus de corps à sa musique qui envoyait déjà de base. Puis c'est avec la présence du guitariste et ses quelques subtilités funky ainsi que ses aigus bien perçants que le tout s'harmonise parfaitement. Mais ce n'est finalement qu'après plusieurs écoutes que je me rends compte du travail fait sur la performance. Une oreille peu attentive te dira qu'il n'y a aucun changement, mais ce n'est que se fourvoyer. Les morceaux sont au contraire plus poussées, plus purs et plus immersifs ! L'expérience des EPps est prolongée avec ce CarpenterBrutLive qui présente beaucoup plus d'intérêt qu'il n'y paraît. Plus travaillé, il donne une version finale de ses titres pour tout les auditeurs qui n'ont pu le voir de chair et d'os. Finalement, le côté bâtard de sa musique, une recette électro répondant aux codes de composition métal accompagné de sa violence, est totalement approprié pour la scène. Ce qui en fait un live loin d'être plan-plan et froid mais surtout jouissif ! Sorti et autoproduit via son propre label No Quarter Prod, il clôt sa Trilogy d'EPs de façon majestueuse et admirable.

■ H. Bartleh

GRAUSS BOUTIQUE

Grauss Boutique (Dirty8 Records / CleanEight Records)

Question : « Quel est le point commun entre Ez3kiel, Ultra Panda et Quatuor Oban ? » Réponse : « Rien en fait ! », ouais je sais, vous allez me dire que c'est un peu con finalement comme question, sauf que si je la pose c'est quand même pour une putain de bonne raison voyez-vous, et ladite raison c'est Grauss Boutique entité math-noise instrumentale composée de membres issus des groupes susnommés dans la question... vous comprenez maintenant !? Question subsidiaire: « Quel est le point commun entre Stéphane (batteur), Régis (guitare) et Jean-Baptiste (basse) lesdits membres ? » (bordel suivez parce que c'est chiant !). Réponse : « Un goût immodéré pour le rock qui pulse, qui groove, qui envoie, qui met la patate et la banane...et tout ça en même temps ! ».

Enregistré au Studio G de Brooklyn avec Alexis Berthelot (Gojira, Pneu...), imaginez un peu les envolées groovesques d'Infectious Grooves et d'Incubus période Fungus amongus et S.C.I.E.N.C.E percutant les plans psychédéliques de Mastodon, les meilleurs titres punk de Frank Black repris par Houston Swing Engine voire Lower Forty Eight, un split single entre RATM et Primus, Flying Pooh forniquant avec un Pelican, désolé pour l'image mais c'était trop tentant... je ne vais pas en dire davantage histoire de ne pas trop gâcher l'effet de surprise dans la mesure où il est difficile de savoir ce que nos trois employés de la Grauss Boutique vont nous servir tellement les plans se suivent mais ne ressemblent pas, c'est un peu déroutant au départ à l'instar d'Hello nasty des Beastie Boys. Il faut quelques écoutes pour rentrer dedans car c'est un peu la fête de musique à eux seuls et en fonction des goûts de chacun on adhérera plus ou moins immédiatement à certains titres, pour d'autres il faudra plus de temps pour qu'ils se dévoilent et forment un tout avec les autres. Pas démonstratif ni prise de tête, les morceaux ne sont jamais trop longs, du math-rock parfaitement dosé et digeste pour les non amateurs du genre, techniquement c'est impressionnant et c'est à mon humble avis autant à écouter qu'à voire en live ! L'ultime tour de force de nos frenchies, c'est de rendre leurs compos entraînantes, il y règne une certaine légèreté de ton, quelque chose de très enthousiasmant et de communicatif qui invite à la bonne humeur ce qui n'est pas forcément le point fort de la musique instrumentale, ni du math-rock en général !

La Grauss Boutique peut fièrement pavaner en tête de gondole car elle vaut à elle seule une bonne partie du rayon, des affaires comme celle-ci, croyez-le ou non, il faut éviter de passer à côté !

■ Stéphan

EINHERJER

Dragons of the North XX (Indie Recordings)

A la fin des années 90, l'Europe subissait une seconde vague d'invasion viking, des siècles après celle de l'époque médiévale. Des hordes en provenance de Scandinavie, plus ou moins affiliées à la scène Black Metal, s'étaient données comme objectif de transmettre aux populations environnantes l'héritage guerrier de leurs ancêtres. Le concept, il est vrai, se marie assez bien avec la musique pratiquée. Parmi ces précurseurs du genre, on avait les Norvégiens d'Einherjer, qui en 1996, nous offraient leur premier album, Dragons of the north. Avec un tel nom de groupe, d'album, une telle pochette, et des titres de chansons sans équivoque, aucun doute n'était permis quant aux intentions du groupe. Malgré une série d'albums costauds, le groupe n'arrivera pas à réellement s'imposer, la faute certainement à des labels pas forcément au top et des problèmes de line-up. Mais sa longévité et sa présence lors de nombreux festivals, en font un acteur sur lequel on peut toujours compter, à la réputation des plus solide.

Vingt (XX) ans après sa sortie originelle, Einherjer a choisi de ré-enregistrer son premier album avec son line-up actuel, afin de faire bénéficier aux titres d'une production moins faiblarde et d'une meilleure maîtrise instrumentale. Rendez-vous a été pris au Studio Borealis pour coucher sur bandes ce que le groupe considère comme un hommage à ses premières heures. Alors forcément, pas de grande découverte pour moi sur cet album. Le drakkar fer de lance du groupe reste ce qu'il était déjà en 1996. J'ai ré-écouté avec plaisir ce Viking Metal qui a su s'émanciper des standards du genre que savent très bien nous servir des groupes comme Enslaved ou Bathory. La construction des morceaux, avec leurs riffs tantôt rudes et hachés, tantôt plus calmes, parfaitement soutenus par le duo basse-batterie est toujours efficace. Il faut noter que le jeu de Gerhard Storesund aux fûts est au minimum aussi complexe que l'original, agrémenté par une avalanche de double grosse caisse. Il amène aux morceaux de nombreux breaks et des martèlements porteurs et vivaces qui permettent aux guitares de poser les mélodies folk-vikings. Frode Glesnes, qui œuvre à la place de Rune Bjelland au micro, a une voix bien différente. Le chant est en effet plus «conventionnel» pour ce style de musique, et je n'ai pas retrouvé le côté rocailleux de l'original, et c'est tant mieux ! Il amène une variété que les nouveaux fans du genre qui ne jurent que par Amon Amarth vont adorer. Pour ma part, je serais moins catégorique en soulignant que le niveau vocal se trouve relevé et beaucoup moins minimaliste que le Einherjer de la première heure.

En deux décennies, j'ai eu le sentiment d'avoir entendu ces huit titres (je ne compte pas l'outro musical) des centaines de fois. Mais, malgré cela, les compositions en elles-mêmes n'ont pas vieilli, certaines auraient pu même être composées il y a peu que cela ne serait pas choquant. L'interprétation a gagné en assurance, en particulier au niveau des guitares lead et des vocaux. Certains regretteront surement le chant de l'époque plus «typique», mais aussi plus fade à mon goût. Si vous n'avez jamais jeté d'oreille sur l'album d'origine, je vous invite à faire comme moi : comparer la première livraison des Norvégiens et son viking metal plus empreint de passages folks, mid-tempo, et très influencé par le Power Metal avec ses rythmiques épiques. Vous verrez que les compos n'ont pas à rougir de ce qui peut se faire aujourd'hui.

■ Nicko

PASTORS OF MUPPETS

Heavy birthday (Pleins Poumons Prod)

10 ans que les Pastors of Muppets existent ! Ou presque car des textes apocryphes voient un embryon de combo dès 2006. Peu importe, au départ, ce n'étaient qu'une bande de Girondins fans de Métal qui ont voulu mixer leur amour de la fanfare et de MetallicA (leur première (ou deuxième) cover étant «Master of puppets») et le tout sans suivre l'exemple d'Apocalytica qu'ils découvriront par la suite. Outre les traditionnels cuivres des brass bands (trombones, saxophones, trompettes), ils incorporent des instruments dont on connaît moins les noms (sousaphone et euphonium) et même une batterie (en l'occurence au début c'est Niko, aussi batteur de Jenx, aujourd'hui c'est Simon) et c'est à pleins poumons qu'ils déambulent dans les rues, les bars, les festivals. Un premier EP (Fanfare metal en 2008), un album éponyme (2012) où ils remettent les titres de leur démo, un EP intitulé Headbrassbangers !! en 2014, un autre dans la foulée (Heavy meal en 2015) et puis merde, ils ont déjà 10 ans et décident de fêter ça avec une nouvelle prod, ils retournent donc enregistrer quelques titres avec Cyrille Gachet (musicien pour Year Of No Light et Bagarre Générale mais aussi ingé son pour Mars Red Sky, Aerôflôt, J.C. Satàn...), les mélangent avec ceux du dernier EP pour sortir ce Heavy birthday. Quiconque a déjà essayé de sortir un son d'un instrument à cuivre sait à quel point cela requiert de l'endurance et de la maîtrise, reprendre comme ils le font des morceaux assez complexes et très variés (on passe de Down à Opeth via Black Sabbath) nécessite un travail d'orfèvre et des capacités hors norme. La fanfare locale pourrait bosser longtemps avant d'arriver à un tel résultat. Et si, en studio, on peut toujours imaginer quelques aides techniques pour gommer des erreurs, en live, Pastors of Muppets démontre tout son talent. La fête d'anniversaire s'ouvre avec «Locust» de Machine Head, ce n'est vraiment pas le meilleur titre des Américains mais la sauce brass band met en relief plein de petits détails plutôt agréable. Un bonne surprise pour commencer et deux hits absolus à chantonner pour les accompagner ensuite, les immenses «Sad but true» de MetallicA et «Back in black» d'AC/DC. On sait combien MetallicA se transforme bien et combien le groupe les apprécie, on a donc le droit à un peu de rab' à la fin avec «Creeping death», autre titre identifiable dès les premières secondes, des notes capables de hérisser les poils de pas mal de monde... La course effrénée que représente ce dernier n'a pas fait peur aux cuivrés qui, faute de public, ajoutent eux-mêmes quelques choeurs. Fanfariser «Pillars of eternity» de Down n'a pas dû être simple car les gars n'ont pas trop de saturations sur leurs instru' mais le résultat est là encore assez convaincant. Passé dans leur filtre, Megadeth devient tout mignon («Hangar 18») et Black Sabbath un peu décousu («War pigs»). Le combo s'étant déjà attaqué à Tool, ce n'est pas Opeth («Master's apprentices») qui allait leur faire peur, le titre est long mais comme pour «Locust», on le redécouvre et on réécoutera la version originale différement. «Freedom» de RATM a le droit à un peu de «chant» mais cela dénote un peu. Quelques mots en intro comme pour «Domination» (Pantera), pourquoi pas, mais tout un titre, ce n'est pas utile.

Joyeux anniversaire aux Pastors of Muppets qui avec cet album s'inscrivent un peu plus dans le paysage métal français, déjà indispensables à tout bon Hellfest, ils pourraient l'être dans ta discothèque...

■ Oli

PASTORS OF MUPPETS

LES PASTORS OF MUPPETS FÊTENT LEUR 10 ANS AVEC UNE ANNÉE RICHE EN ÉVÉNEMENTS, APRÈS AVOIR DONNÉ 8 CONCERTS DANS LES ALLÉES DU HELLFEST ET PASSÉ LEUR ÉTÉ DANS LES FESTIVALS, LE GROUPE VA SORTIR UN NOUVEL ALBUM. L'OCCASION RÊVÉE POUR REVENIR AVEC EDOUARD (AKA SLASH) SUR CETTE ACTUALITÉ MAIS ÉGALEMENT LEUR MODE DE FONCTIONNEMENT.

Il y a 10 ans, imaginiez-vous vivre une telle aventure ?
Non, je ne crois pas ! Non ne savions pas du tout où nous allions. On essayait simplement de répondre à ce défi un peu stupide de faire du métal en fanfare. On a vite senti qu'il se passait quelque chose qui nous plaisait, tant musicalement qu'humainement, mais on ne savait pas qu'on serait encore en train d'essayer de nous améliorer 10 ans plus tard, et encore moins qu'on enregistrerait 3 disques et qu'on jouerait au Hellfest, en Suisse, en Espagne et un peu partout en France. Et on ne sait toujours pas où on sera dans 10 ans !

Pourquoi avoir sorti un album au lieu d'un nouvel EP ?
Cet album contient 5 titres nouveaux et 5 titres d'un EP numérique qu'on avait appelé Heavy meal et qui rassemblait déjà des titres enregistrés par 2 batteurs différents. Il symbolisait le passage de relais entre ces 2 musiciens, car la batterie est le coeur de notre groupe. Le seul instrument issu du métal, et donc celui qui donne à la fois le son et la particularité de notre brassband. Heavy meal raconte que notre nouveau batteur, Simon «Kannibal» Renault, prend les pouvoirs du premier batteur démon, Nicolas «Tyko» Larronde, en le dévorant. Car Tyko avait été envoyé par les Dieux du Métal pour former cette dream team de rockers déchus et les forcer à jouer des instruments à vent plutôt que des guitares. Les personnages que nous représentons sont Slash, Lemmy, Axl, Kurt, Joey Ramone, un punk inconnu, Angus,

Dave Mustaine... Mais si le visuel de l'EP numérique est en lien avec cette histoire tordue, nous n'avions pas trop communiqué dessus. Il nous semblait donc important de sortir ces morceaux en album physique pour nos 10 ans, en rendant un meilleur hommage à nos 2 batteurs et à ce qu'ils représentent pour le groupe. Un clip sur le titre «Locust» racontera notre évolution machiavélique très prochainement, et le livret et les photos de Heavy birthday en parlent aussi.

Vous avez démarché des labels ou passer par Pleins Poumons Prod et le crowdfunding, c'était un choix ?
Nous n'avons pas démarché de label. On a la chance d'avoir su se structurer assez rapidement grâce à notre manager des débuts, Julien Fraisse, à qui nous devons beaucoup. Puis notre association Pleins Poumons Prod a été gérée par une amie administratrice, Julie Coudroy, on ne parle pas assez des personnes dans l'ombre, pourtant leur travail est indispensable, alors j'en profite pour les citer ! Depuis quelques temps, nous gérons tout nous mêmes, et ça nous plaît de rester indépendants, bien que ce soit difficile évidemment de penser à tout. Donc nous avons appris à faire tout ce qu'il fallait pour être libres d'avancer comme on le souhaitait. C'est du travail, mais c'est un choix. Et le crowdfunding nous permet de fidéliser, de communiquer et de produire des albums, des clips et plein de choses sans se mettre dans le rouge. On remercie beaucoup les gens qui nous suivent, nous font confiance et grâce à qui on peut continuer à voir un peu plus loin toujours !

Désolé mais voilà quelques questions qu'on doit souvent vous poser : comment sont choisis les titres ?
Souvent en concertation avec le batteur. Un des musiciens cherche ou découvre un titre qui lui plaît et dont il pense qu'il sonnerait avec les Pastors. Le batteur a un droit de veto, c'est le seul ! Une fois le batteur convaincu à coups de fouet, l'arrangeur écoute, relève, écrit les partitions. On les joue en répétitions et on décide assez vite si ça fonctionne ou pas. Mais d'autres fois on répète des morceaux pendant très longtemps pour les jeter parce qu'on n'a pas trouvé la solution pour le faire sonner comme il faudrait. Des fois ça marche de suite. Un des titres de Heavy birthday, «Hangar 18» de Megadeth, avait été arrangé il y a 7 ou 8 ans je pense. Certaines parties nous semblaient injouables, notamment niveau solos. En tout cas on n'y arrivait pas. Depuis on a progressé, physiquement tant que techniquement et musicalement, et l'arrangeur de ce morceau l'a ressorti il y a 1 an. On a fini par l'enregistrer tellement il nous a plu !
Une des contraintes principales est la mélodie du chant. Beaucoup de titres nous plaisent mais le chant n'est pas repiquable ou interprétable avec nos tubes. Du coup on laisse tomber...

Vous n'avez pas encore enregistré de reprises de groupes français ou je l'ai ratée ?
Non effectivement, pas encore ! Mais n'y vois rien d'intentionnel !

Est-ce que certains morceaux n'ont pas pu être arrangés et donc définitivement abandonnés ?
Oui, en exemple «From the sky» de Gojira qu'on a un peu joué, notamment au Hellfest 2010. Mais on trouve qu'il ne sonne pas assez bien alors on a abandonné. On a abandonné «Bullet with butterfly wings» de Smashing Pumpkins aussi, à peu près pour les mêmes raisons musicales d'ailleurs. En tout on a dû jeter une bonne vingtaine de morceaux, sur 50 je pense. Du Sepultura, Faith No More, Dream Theater...

Comment prendre les décisions quand on est une dizaine ?
On essaie de prendre tous les avis en compte, et il y a un petit noyau qui décide. Et pour certaines tâches, il y a un chef auquel on s'en remet (répétitions, musique, concerts, merchandising, son, tracklist, playlists etc...). Il y a même un chef Ricard !

Quand vous décidez de mettre du chant sur «Freedom», tout le monde est d'accord ?
Oui, on essaie. Alix «Kurt» Tucou a bossé pour, on lui laisse sa chance évidemment ! C'est pas facile ! Et puis il nous convainc, et en plus de cela on a enfin pu jouer du RATM grâce à lui !! Le chant n'est pas suffisamment riche mélodiquement pour être repris par nos instrus, et les riffs de RATM sont tellement jouissifs. Alix est à New York depuis 2 ans. On ne peut plus jouer ce titre en live, c'est dur...

C'est facile d'accorder vos emplois du temps respectifs ?
Non. Bien vu. C'est presque impossible. Le chef répétitions perd la boule ! Ça nous ralentit beaucoup, mais on apprend à se plier au rythme du groupe. Il faut que chacun puisse prendre du plaisir quand il est là et ne se sente pas obligé. Le moins possible. C'est une stratégie plus ou moins consciente qui s'est installée en 10 ans pour que le plaisir reste, que le groupe tienne, malgré les ambitions de chacun et les moyens contraignants. Mais je t'assure que ça en vaut la peine. C'est une superbe aventure humaine, avec bien sûr des frustrations chez chacun, des revirements de situation etc, mais ce qu'on tient est très précieux pour beaucoup d'entre nous !

Physiquement, c'était pas trop dur le Hellfest ?
On commence à avoir l'habitude (rires) Et on était bien reçu, donc on a pu se reposer quand c'était nécessaire, voir quelques concerts ! Donc non, ce n'était pas trop dur.

Vous en avez profité pour initier des élèves, vous pensez plus créer de vocations vers la fanfare ou vers le métal ?
Ni l'un ni l'autre ! Les Pastors c'est 80% de profs de musique ! Nous essayons de développer ce principe des Pastors Class, basé sur notre répertoire (adapté au niveau des élèves), parce que ça fait partie de notre démarche de musiciens et de profs. L'idée n'est pas de créer des vocations de métalleux ou de fanfarons, mais de faire en sorte que chaque apprenti musicien (ce que nous restons toute notre vie !) se sente libre de jouer la musique qu'il aime avec l'instrument qu'il aime. De contourner l'enseignement traditionnel des conservatoires - que nous défendons et au sein desquels nous travaillons par ailleurs - pour donner des pistes alternatives aux jeunes musiciens. Leur faire comprendre que s'ils veulent faire de la musique, ils peuvent la faire comme ils veulent. Et puis c'est aussi un entraînement technique car le métal nécessite de bonnes bases !

Vous préférez jouer en mode fanfare qui déambule ou sur une scène ?
Les deux pratiques sont très différentes et je ne vais pas parler au nom des 12 musiciens. Mais nous jouons principalement en rue, et je crois que c'est notre environnement «naturel». La proximité avec le public, le côté convivial et chaleureux de la fanfare est très précieux pour nous.

Pourriez-vous créer vos propres compositions ?
Nous avons essayé, mais pour le moment rien d'abouti. C'est une toute autre direction, il faudrait apprendre à travailler autrement et le visage du groupe changerait beaucoup. Mais les portes ne sont pas fermées, ce n'est juste plus à l'ordre du jour.

À part MetallicA, avec quel groupe aimeriez-vous travailler ?
Ahahah ! Pourquoi MetallicA ? Je ne sais pas si on supporterait leurs egos ! Évidemment, si on avait la chance de jouer avec un des groupes que l'on reprend, ce serait quelque chose d'inoubliable. Quel qu'il soit !

Qu'est-ce que vous voudriez comme cadeau d'anniv ?
Jouer avec MetallicA ?! (rires)

Merci Edouard et les Pastors of Muppets, merci également Elodie et Him media.
Photos : Max Dubois

Oli

NICKELBACK

Feed the machine (BMG)

Feed the machine est déjà le neuvième album studio de Nickelback et si on aurait préféré qu'ils en restent à trois (Curb, The state et Silver side up étant clairement très au-dessus des autres), ce Feed the machine se défend plutôt bien (surtout comparé à la période Dark horse / Here and now).

Si ça se trouve, tu as entendu un seul extrait de cet opus et c'est «Song on fire», le morceau le plus pourrave de l'album, indigne d'être enregistré et bien sûr choisi pour être le single histoire d'alimenter les haters qui n'écoutent pas l'intégralité des albums et ravir les radios qui apprécient le rock qui n'attaque pas les oreilles. Les dix autres morceaux ne sont pas forcément exceptionnels, «After the rain» étant tout pourrave aussi, «Home» ou «Every time we're together» assez moyens et «Silent majority» ne trouvant pas assez d'énergie pour remettre à leur place ceux qui crient très fort que «Nickelback, c'est nul» pendant que la majorité silencieuse achète l'album. Deux bouses et trois titres à peine corrects, ça laisse une bonne moitié de compos vraiment intéressantes. Tout au moins pour ce style de rock US burné. Impossible ? Et si tu écoutais «Coin for the ferryman» ? Intro un poil électro, riffing bien gras, attaque du chant sur les coups de baguettes et la dynamite explose sur un refrain qui claque. Couplet, refrain, on navigue en terrain connu et le pont surprend son monde avec une guitare qui ose et un chant qui varie encore son jeu pour muscler davantage le morceau. Si Nickelback n'écrivait que des titres de cette trempe, je me ferais moins railler pour les défendre ! Parmi les autres morceaux chargés en testostérone, on cite «Feed the Machine» (où Kroeger rassure après son opération des cordes vocales) ou «Must be nice» (qui s'amuse avec les rythmes). «For the river» témoigne de l'apport des machines (assez léger) dans le travail des Canadiens, notamment avec ce chant électronisé sur certains passages, ce titre se termine par un petit solo signé Nuno Bettencourt (le guitariste d'Extreme croisé par Chad chez Steel Panther il y a quelques années). Toujours pas convaincu ? Et si tu écoutais «The betrayal (act III)» ? Le groupe cimente les accords pour construire son morceau loin des schémas ultra classiques et n'oublie pas d'y mettre une grosse dynamique et de la mélodie. Si on retrouve «The betrayal (act I)» à la fin de la galette, on a perdu l'acte 2, dommage car les trois dans l'ordre auraient pu donner quelque chose de sympa et d'assez différent.

Dans la guéguerre qu'il mène avec Stone Sour, Nickelback n'a pas de leçon ni à donner ni à recevoir, les deux groupes ont des histoires et des approches différentes et sont tous les deux capables d'écrire quelques bons titres comme des trucs imbuvables.

■ Oli

LYSISTRATA

Pale blue skin (Ricard SA Live Music)

Lysistrata est une comédie d'Aristophane de moins 411 avant JC et la société Ricard est surtout connue pour ses boissons anisées qui font un malheur dans les campings. Le rapport dans tout ça ? Eh bien si la société Ricard a fait tourner pas mal de groupes depuis 1988, avec des styles assez variés mais plutôt orientés radio yaourt dans des séries de concerts gratuits (oui, il y a eu Johnny, Yannick Noah, Shy'm...), elle attribue depuis 2010 le prix Ricard SA Live Music, dont la finalité est autrement plus sympathique : car au lieu de donner encore de l'espace médiatique à des artistes qui en ont déjà parfois bien assez (Johnny quoi !), elle file un bon coup de pouce à un groupe émergent (clip, EP, série de concerts, et accompagnement pendant une année). Et soyons honnêtes, si les derniers lauréats proposaient du rock sympathique mais calibré pop rock, pour 2017 c'est Lysistrata et son excellent post rock qui gagne la timbale. Et je remercie grandement les vendeurs d'anisettes d'avoir souhaité mettre en lumière Lysistrata et son style musical plutôt atypique au regard des précédents récompensés.

Assez parlé marketing et parlons musique : Lysistrata est un trio originaire de Saintes, de vingt ans de moyenne d'âge. Il se compose de Théo Guéneau (guitare/chant), Max Roy (basse/chant), Ben Amos Cooper (batterie/chant). Après avoir sorti un premier un premier LP en janvier 2016 (Bicycle holiday), ils viennent de signer chez Vicious Circle et sont en préparation d'un nouvel album fin 2017. Ils définissent leur style musical « post un peu tout » mais c'est loin d'être du n'importe quoi. Pale blue skin, leur carte de visite de 4 titres, le démontre parfaitement : le mini album commence pourtant avec « Small box », un bon rock classique, tout est en place, structuré, chants en anglais, très brit rock, on pense être partis pour une balade un peu plombante mais au bout d'une minute trente, l'enveloppe se craquelle, la guitare se contorsionne, les hurlements apparaissent et on change de dimension. Ça part en live, ça hurle, la ballade tourne à l'épreuve de force. On enchaîne sur « Pantalonpantacourt », dans un post rock énergique et délicieux, technique et mélodique, quasi instrumental. S'ensuit « Pierre feuille ciseaux », endiablé et sautillant, morceau instrumental seulement ponctué de quelques joyeux «houhouh» insolites. Et la ballade se termine sur « Sugar and anxiety », une séance de 7'27 minutes de tutti frutti noisy, math rock, rock, bref, la totale.

Lysistrata joue déjà avec toutes les nuances du rock. Avec vingt ans de moyenne d'âge, ils ont le talent et la vie devant eux pour en explorer tous les chemins, et c'est avec plaisir et beaucoup d'attente que l'on va prendre la route avec eux.

■ Eric

ADAGIO

Life (Zeta Nemesis Records)

Qui, que, quoi, comment ? Adagio n'est pas mort ? Ah ben mince. Ça faisait un bail (de huit ans tout de même) que pourtant on n'en entendait plus parler. Mais en revenant avec un opus titré Life, le groupe est bien décidé à nous montrer qu'il est «vivant» !

Alors que vaut ce nouvel album des Montpelliérains, alors que le précédent, Archangels in black, avait été reçu comme une véritable bombe ? J'avais aperçu sur YouTube un des titres («Darkness machine»), qui annonçait une composition complexe, moderne, mais toujours aussi sombre. Après l'écoute complète de l'album, cette tendance se confirme. Il m'aura fallu plusieurs écoutes pour pouvoir apprivoiser l'ensemble. Adagio offre un metal symphonique, épique, dark, auquel le groupe nous a toujours habitué. Comme toujours avec un «patron» tel que M. Stephan Forté, l'ensemble est empli d'une grande virtuosité. Chaque membre du groupe peut laisser éclater son talent. Les amoureux de guitare pourront se délecter des riffs puissants et des grandes tirades de Stephan Forté, qui ne tombe pas pour autant dans les mauvais penchants de la démonstration technique. Les fans d'expérimental, eux, se régaleront de la variété instrumentale qu'amènent les claviers et le violon, ou encore de la flûte.

Alors face à un tel savoir-faire, il est compliqué de détailler morceaux par morceaux. Le titre éponyme «Life» est un excellent résumé de ce qu'est l'album : un savant mélange de douceur, de noirceurs, d'instrumentations variées. Si vous avez découvert Adagio avec son précédent album, il va vous falloir un temps d'adaptation, le groupe reprenant une construction moins directe, plus progressive, comme sur Underworld, leur second brûlot. Life est un album riche, complexe à souhait, traversé de superbes mélodies, qui m'a tout simplement scotché. Je le recommande.

■ Nicko

ENDING SATELLITES

The lost tapes / Vol. B (Autoproduction)

Présentée au départ comme une compilation de «faces B» (donc des titres pas assez bons pour être sur un album), la série The lost tapes pouvait sembler «anecdotique» à ses débuts en 2014. The lost tapes ffl Vol. A présentait alors 3 courts titres (à peine 10 minutes pour l'ensemble) et si la patte d'Ending Satellites donnait beaucoup de charmes aux titres, ils pouvaient être réservés aux fans acharnés. Au printemps 2017, Damien Dufour a beau poursuivre cette idée avec The lost tapes ffl Vol. B, personne n'est dupe, il ne faut pas 3 ans pour sortir de vieux titres du placard, c'est bel et bien un album plus que complet et homogène qu'il nous offre (dans tous les sens du terme puisqu'il est dispo en téléchargement gratuit).

Les titres qui étaient peut-être des ébauches jusque là ont été retravaillés, réenregistrés et illustrés par des photographies (chaque plage a le droit à la sienne), Ending Satellites étant un projet artistique plus large qu'uniquement musical, il est bon également de se promener dans les différents clichés où la montagne, la mer, le soleil (souvent couchant) tiennent les premiers rôles même si l'homme n'est jamais loin (un bateau, un train, une famille, une femme...) même s'il est tout petit au regard de notre Voix Lactée. Une immersion visuelle qui complète les sensations auditives qui incitent à l'abandon de toute activité.

Aussi délicates qu'électriques, les sept pistes donnent dans le post rock de grande classe (du niveau du Mogwai qui ne chantait pas) qui procure un plaisir immédiat, le Bayonnais n'a pas pour habitude de délayer ses idées à l'infini, il les exploite au mieux dans un temps que je juge toujours trop court. Pas le temps donc de le trouver trop long (le temps), on passe d'un paysage à l'autre, d'une atmosphère tendue à une autre plus relaxante, d'une promenade sur un clavier à des riffs distordus sur un manche de guitare mais quel que soit le tempo et l'humeur, on se trouve constamment en terrain connu, celui, apaisant, d'Ending Satellites.

■ Oli

ENDING SATELLITES

À SEULEMENT QUELQUES HEURES DE SON DÉPART POUR UNE AVENTURE À VÉLO (ET À GUITARE) À TRAVERS L'EUROPE, DAMIEN REVIENT SUR LE NOUVEL ALBUM D'ENDING SATELLITES, SUR SON TRAVAIL DE PHOTOGRAPHE ET NOUS EXPLIQUE SA CONCEPTION DE LA MUSIQUE.

En post rock, les références des chroniqueurs sont souvent les mêmes, parmi celles que tu annonces, j'ai vu les Doors mais j'ai du mal à faire la connexion, tu peux m'en dire plus ?

Oui, ça peut surprendre ! Mais, mes influences ne se bornent pas à la seule mouvance du post-rock. À dire vrai, j'écoute pas mal d'autres types de musique : de l'electronica, du rock, un peu de soul, de la folk, du jazz, du flamenco. J'aime les musiques qui me racontent quelque chose. Une histoire. Celles qui sont inspirées et qui partent d'un point A pour ne plus y revenir. Les mélodies des Doors ont quelque chose de vivant, que je ne retrouve pas forcément dans d'autres groupes de l'époque. Un morceau comme «The end» te balade au gré d'émotions diverses, de recoins à la fois obscurs et lumineux, sans fioriture. Des titres comme celui-ci sont des pierres angulaires aux contours desquelles tu peux vraiment vivre quelque chose, même si cela ne dure que quelques minutes.

Qu'est-ce qui te procure le plus d'inspiration ?

Réponse facile, mais la vie en général m'inspire. Les personnes que j'y croise, les émotions que j'y ressens, les paysages qui m'y coupent le souffle, les rencontres exceptionnelles que j'y fais, les musiques ou les images que j'y découvre, etc. Le plus souvent, ce sont les choses qui sortent de l'ordinaire qui font une impression telle qu'elle se ressent dans ma musique.

Pourquoi avoir «perdu» ces bandes par le passé ?

C'est une bonne question. Sortir des musiques est pour moi un processus souvent très long et prenant. Certaines pistes passent parfois à la trappe, sous l'étiquette « plus tard ». En fait, le processus de création du dernier album (ndlr : The lost tapes ffl Vol. B) a été un peu biaisé à son départ par le Volume A : je souhaitais juste sortir 3 titres de plus, pour faire suite à ce premier volet. Mais rapidement, certaines musiques se sont imposées d'elles-mêmes, comme une évidence. Je les ai donc totalement retravaillées et elles sont sorties de l'ombre de mes vieux tiroirs, en parallèle de pistes beaucoup plus récentes, comme «1969» ou «While you are here».

Penses-tu aux photographies qu'il faudrait faire pour accompagner un titre ou les choisis-tu parmi celles qui sont disponibles ?
Je ne suis pas un adepte de la composition photographique à tout prix. Je ne réfléchis pas mes clichés, que je prends le plus souvent à la volée. Je choisis ensuite ceux qui correspondent aux émotions de mes musiques.

La montagne, le soleil, la mer... ces sujets reviennent régulièrement, le post rock est-il forcément lié à la nature ?
Je pense que le post-rock est une musique contemplative qui demeure en partie liée à l'évasion et de manière plus générale, au monde. Cette évasion passe souvent par les voyages, les rencontres et le partage, la découverte d'autres horizons, d'autres panoramas. Forcément, la nature y est très présente et joue à mon sens un rôle particulier : celui de condensateur d'émotions et d'ailleurs, de possibles et d'impossibles. Alors forcément, il y a là un parallèle quasi immédiat entre ce type de musiques et cette nature qui nous entoure.

Les photographies sont presque monochromatiques, en tout cas, le spectre est toujours assez étroit, en tout cas plus limité que les émotions qui passent par la musique, tu pourrais présenter des photos plus «dynamiques» ?
Par nature, je n'apprécie pas vraiment ce qui tape à l'œil. Dans quelque chose de trop exubérant, je cherche le défaut dissimulé, le vice caché. Dans les photos monochromatiques, j'ai la sensation d'aller à l'essentiel, de me jouer des subterfuges. C'est vrai que cela tend à aller à l'inverse de mes musiques, mais les photographies en sont juste un voile : il appartient à chacun de le soulever pour se faire ses propres images.

Comment choisis-tu les titres des morceaux ? Les photographies jouent-elles un rôle dans ce titre, je pense par exemple à «Children@seas»...
Il n'y pas vraiment de corrélation entre les titres et les photographies. Certains coulent de source, d'autres me demandent un effort d'imagination plus conséquent. La plupart s'expliquent par la nécessité de devoir nommer les choses mais si cela ne tenait qu'à moi,

beaucoup de mes musiques n'auraient pas de titre.

Le clip de «216 BPM on a highway» semble représenter «peu» de travail, qu'en est-il en réalité ?
J'ai toujours imaginé écouter cette musique dans une voiture, les fenêtres grandes ouvertes, comme sur un roadtrip, au beau milieu d'une route déserte et poussiéreuse, avec l'horizon comme seul point de mire. Alors, un soir de long trajet, quand l'occasion s'est présentée de filmer dans le rétroviseur de la voiture un décor à la fois fixé et furtif, sur une toile de fond crépusculaire, on a saisi l'occasion et réalisé cette vidéo. Cela peut paraître simpliste, mais ce type de séquences n'oblige pas l'auditeur à fixer son attention sur la vidéo et lui octroie la liberté de fermer les yeux tout en s'inspirant du décor pour s'imaginer ailleurs qu'il n'est réellement.

Tu investis beaucoup de temps et d'argent dans Ending Satellites, pourquoi offrir ton travail ?
C'est vrai : sortir un album me demande beaucoup de temps, d'énergie et bien entendu, d'argent. Mais, j'ai toujours chéri l'idée que l'Art, la musique et la Culture devaient être accessibles à tous, sans limite de moyens, qu'ils soient financiers ou autres. Cela fait partie des raisons qui font que jusque-là, j'ai offert mes musiques. Maintenant, je vois que j'arrive un peu aux limites de ce système. Pour autant, je n'adhère pas aux valeurs traditionnelles de l'industrie du disque. J'imagine qu'il va me falloir chercher un peu au milieu, entre ces deux extrêmes.

Pourrais-tu signer sur un label et devenir «dépendant» d'autres personnes ?
Cela dépendrait du label en question et de la liberté artistique qui me serait octroyée : à condition qu'elle soit totale, j'y réfléchirai. C'est d'ailleurs une idée qui me trotte dans l'esprit depuis quelques temps, sans pour autant être une priorité. Quand j'étais plus jeune, c'était presque un rêve de se faire signer sur un label, pour une partie de ceux avec qui je faisais de la musique, puis en grandissant et en apprenant à discerner le vrai du faux, j'en suis largement revenu. Aujourd'hui, c'est une éventualité que je considère et à laquelle je suis ouvert, sans qu'elle soit pour autant une priorité.

Ending Satellites est un projet quasi solo, pourrais-tu collaborer avec d'autres artistes ? Que ce soient des chanteurs, des réalisateurs, des dessinateurs...
Je l'ai déjà fait par le passé, notamment sur le premier album avec mon ami François, Londres de Redlight, Milka de Psykup, Frédéric de Host, etc. Je pense que j'ai eu besoin de me recentrer sur les deux albums suivants. Maintenant, l'idée de travailler à nouveau sur certains morceaux avec d'autres artistes me plaît assez. Parallèlement, la perspective de composer de la musique de film, en étroite collaboration avec un réalisateur, m'attire de plus en plus : ce serait assurément une belle aventure. À bon entendeur !

Et maintenant ? Quelle est la suite ? Jouer en «live» électrique est possible ?
La suite, elle prend en partie forme dès aujourd'hui : on s'apprête à partir - avec ma compagne - sur les routes d'Europe en vélo, avec une guitare de voyage sur le porte-bagages, afin d'aller à la rencontre de nouvelles personnes, de celles et ceux qui connaissent Ending Satellites comme celles et ceux qui n'en ont jamais entendu parler. Et de jouer un peu partout, au gré des envies, pour partager cette musique. Ce projet se nomme d'ailleurs «L'Échappée» et toutes les informations sont disponibles sur le site du projet.
Parallèlement, l'idée d'un quatrième album se profile. Tout comme des lives acoustiques, avant de peut-être s'orienter progressivement vers de l'électrique. Les idées et l'envie ne manquent pas !
Dans tous les cas et pour terminer cet interview, merci à toi Oli pour ces chouettes questions et surtout, pour ton soutien et celui de W-Fenec depuis maintenant plus de 4 ans !

Merci Damien et Ending Satellites, bonne route !
Photos : Damien / Ending Satellites

■ Oli

POWERFLO

Powerflo (Caroline Records, New Damage Records)

Gonflé à bloc, Powerflo sort l'artillerie lourde avec son casting de seconds rôles luxueux: Sen Dog (Cypress Hill), Billy Graziadei (Biohazard), Christian Olde Wolbers (Fear Factory), Rogelio Lozano (Downset) et Fernando Schaefer (Worst), une association de malfaiteurs naturelle compte tenu de leurs états de service respectifs : Sen Dog (en plus de SX-10) a collaboré avec Biohazard sur State of the world address (« How it is ») et Uncivilization (« Last man standing »), Christian Olde Wolbers avec Cypress Hill sur Skull & bones (la basse sur Bones) et Stoned raiders (« Trouble ») et pour aller au bout des choses rappelons que Biohazard a œuvré à la démocratisation du crossover rap/métal au début des années 90 avec la B.O de Judgment night et le EP Slam avec les rappeurs d'Onyx et enfin que Downset fut à l'époque un rude représentant de ladite scène musicale.

Seulement là, pas question de tomber dans la facilité, de capitaliser ou de refaire ce qui avait déjà été fait dans le passé, dès « My M.O » ça envoie du très lourd, sorte de Body Count upgradé, on se dit alors qu'on va prendre cher... et ça sera le cas : riffs puissants et rythmiques martiales limite indus sur «Victim of circumstance », « Less than a human », « Made it this way » et « Up and out of me », pour peu on croirait que Tommy Victor occupe la gratte ! A l'écoute de « The grind » c'est le fantôme de Chaka Malik d'Orange 9mm qui plane tout du long, sur « Where I stay » et « Start a war » c'est à l'excellent Mata Leao de la bande à Seinfeld que l'on songe, avouez qu'il y a plus dégueulasse comme références ! Le quintet est plus que rôdé à l'exercice, épaulé en plus par une prod énorme signée Jay Baumgardner (Helmet, Coal chamber, Orgy...), ce sont l'efficacité et l'énergie qui priment avant toutes autres choses, les titres ne traînent pas en longueur et sont parfaitement maîtrisés et exécutés, c'est pesé, emballé et expédié en 35 minutes ! Pas le temps de s'emmerder, ni de se répéter, faut dire qu'à l'instar de Biohazard l'un des atouts du groupe c'est évidemment le duo de vocalistes qui en plus de bien fonctionner apporte une singularité à l'ensemble mais ce n'est pas l'unique force du groupe, l'alchimie entre les membres semble parfaite : breaks mi-tempo, plans typiquement HxC, gimmicks bien placés, riffs de butcher, matraquage de fûts... tous les titres sont en béton armé et voués à nettoyer les mosh-pits !

Alors certes notre all star band ne fait pas dans l'originalité, c'est old-schoold et ça nous ramène au hardcore crossover des 90's quelque part entre Downset et Merauder mais finalement là n'est pas la question, Powerflo c'est une invitation à renvoyer tous les cons dans leurs 22 à grand coup de pompe dans le cul... c'est bon et ça fait du bien !

■ Stéphan

WOLFHEART

Tyhjyys (Spinefarm Records)

Depuis qu'il a pris la décision de se lancer dans une carrière solo, on peut dire que Tuomas Saukonnen (ex-Before the Dawn, ex-Black Sun Aeon) ne se ménage pas. Entre séances de gonflette musculaire et tournées, Monsieur compose. Et il compose vite le bougre (3 albums depuis 2013). Vite et bien ! Et le résultat est là ! Alors d'accord, il n'est plus vraiment seul depuis le second album de Wolfheart, Shadow world, puisqu'il s'est entouré d'une équipe solide pour former un quatuor efficace. Le groupe a su avec le temps se forger une réputation et acquérir une bonne place dans les méandres de la scène Death Mélodique finlandaise. Fan de Children of Bodom, cet album est pour toi !

Si Tyhjyys signifie le néant, le vide en finlandais, à la première écoute, je peux vous garantir qu'il ne porte pas bien son nom. Soyons clairs, Tuomas Saukonnen fait du Tuomas Saukonnen. Ses fans en seront ravis, les réfractaires le seront encore (plus ?). Le groupe n'a pas franchement évolué depuis sa dernière sortie où l'aspect mélodique des compositions avait été mis en avant avec l'apparition de chants clairs, et de refrains accrocheurs. On retrouve donc tous ces ingrédients dans la fournée 2017, mais la grosse différence par rapport aux précédents opus est la mise en avant de ces passages épiques. Wolfheart ne se contente plus de glisser des orchestrations dans les intros de morceaux ou des interludes entre deux passages, elles sont cette fois-ci partie intégrante des compos. L'album est donc composé d'un savant mélange entre parties Death old school, martelées de double grosse caisse et de guitares aux riffs assassins, et parties plus calmes, plus douces où plane une atmosphère de sérénité et de calme avec un son de clavier envoûtant, un peu comme le propose Dark Tranquillity. Et c'est tout à fait là que le groupe veut nous emmener : le côté écolo-vegan de la scène nordique qui prône la toute-puissance de Mère Nature. Dès les premiers accords, on est catapulté dans une cabane en bois au fin fond d'une forêt de pins centenaires, la barque attendant au bord de la rivière, parée pour une bonne partie de pêche.

Niveau production, on a là aussi du très lourd. Avant de chroniquer j'ai (ré)écouté les albums précédents, relu les chroniques, et ce qui était reproché au jeune groupe a été entièrement corrigé. Chaque instrument trouve sa place à sa juste mesure. Plus besoin de dérégler le potard des basses pour masquer l'omniprésence de la partie basse/batterie, ou de jouer avec le treeble pour faire sonner les guitares. Tout sonne juste, jusqu'au growl de Monsieur Saukonnen qui est parfaitement superposé aux instrus.

Alors oui, cet album m'a plu. Je trouve qu'en trois ans et demi, et seulement trois albums, Wolfheart a gagné sa place parmi les meilleurs du genre. Ce n'est d'ailleurs sûrement pas pour rien que le groupe arpente les festivals aux côtés d'autres grands noms du Death mélodique finlandais comme Insomnium par exemple. Alors, amateurs de ce style de musique, vous pouvez foncer les yeux fermés !

■ Nicko

NARROW TERENCE

Rumble-o-rama (Sounds Like Yeah)

Paru le 3 février 2017 sur le label Sounds Like Yeah, Rumble-o-rama est le quatrième opus de Narrow Terence. Derrière la tête de chauve-souris de l'artwork se cache douze chansons nées du crépuscule et de la brume.

Guidé par la mélancolie sur «My fall», le chanteur amorce l'aventure sur un chant tamisé. A la guitare acoustique viennent s'ajouter cuivres et percussions. Ces derniers appuient la voix tout en lui laissant la place centrale. La petite ballade tapant presque cinq minutes au chrono est passée en un clin d'œil. Les douceurs ne durent pas toujours et c'est avec le titre éponyme que Narrow Terence souligne cette idée. Les percussions démarrent au galop et un refrain pop mais speed prend place. Celui-ci revient comme un leitmotiv un peu trop entêtant au fil de la chanson. Ce qui devrait être un tube ou un single a minima est le bémol du disque. Bref, embrayons sur la suite. «Misery's dust» est bâtie autour d'un chant clair et plein de vie. Pour changer d'atmosphère, «Tic toc» - inspirée par le film Shining de Stanley Kubrick - est quant à elle une danse magique pour automates. Un truc funeste tout droit sorti d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe.

«5 letter word» nous oblige à un peu d'histoire pour sa référence. En 1998, l'album Adore des Smashing Pumpkins faisait sa sortie et comprenait notamment le titre «Ava adore». Écrites de manière métaphorique, les paroles révèlent difficilement leur sens et les interprétations sont multiples. Quoi qu'il en soit, Narrow Terence semble avoir bien cerné le sujet. «5 letter word» est écrite en réponse à la chanson de Billy Corgan. Elle démarre par un accompagnement au piano sur lequel le chanteur prend la voix rocailleuse d'un Tom Waits pour souffler le chaud et le froid.

Plus loin, «Dust and tar» dont l'ambiance ensorcelante et poétique est retenue juste assez pour sentir les démons qui habitent le titre. «Blank page» se signe comme la seule piste instrumentale et rend hommage au compositeur de musique de films François de Roubaix. Dirigée à la manière d'un orchestre, elle est teintée des tonalités chaudes du sud. Enfin, Troy Von Balthazar (Chokebore) vient compléter la formation au chant pour «Monster». Narrow Terence prend soin de boucler son spectacle en beauté pour nous emmener superbement dans l'œil du cyclone.

■ Julien

TANG

And still no sunrise (Uproar for Veneration)

À part une petite modification de line-up, j'ai l'impression que Tang n'a pas changé depuis ses débuts... Non pas musicalement (encore que j'ai découvert l'émocore en les écoutant dans des bars près de chez moi et si on réécoute leurs premières productions, ils ont conservé le même esprit) mais dans leur manière de faire. Certes, ils ont beaucoup plus d'expérience (20 ans !) mais ils continuent de faire comme s'il fallait encore et toujours convaincre. Comme les «jeunes» groupes, ils ont besoin d'être rassurés, pour leur retour en studio, ils repassent au Boss Hog et travaillent de nouveau avec Clément Decrock (l'ex-batteur de General Lee était responsable de Dynamite drug diamond mais a aussi enregistré The Prestige, The Gay Corporation, Fall of Messiah...), ils signent chez Uproar for Veneration, le label de Grégory Smets, activiste lillois qui les suit depuis toujours (et qui le bon goût de signer des groupes qu'on apprécie comme Adolina, Ed Wood Jr, Generic...) et demandent à Pierre C. Philippe (encore un ami) de leur réaliser l'artwork. Bref, bien que majeur, le groupe a toujours besoin d'amis proches pour avancer.

Et malgré tout cela, le soleil ne se lève toujours pas ? En tout cas, c'est ce que laisse penser le titre de cet EP And still no sunrise qui sonne comme un retour après 5 années de disette (moins de 10 concerts en 4 ans malgré un LP acclamé par tous). Premier des cinq nouvelles pépites, «One day at a time» est une petite plage qui fait plus que servir d'introduction, la guitare lâche déjà quelques notes de tension sur un rythme ultra lent et aérien, le titre du morceau est répété de manière lointaine et «Togetherness is compromised» nous explose à la tronche, Tang pur jus, on passe par toutes les émotions avec ce qu'il faut de chant plaintif et rageur pour nous faire frissonner. Plus longue piste de la galette, «Off with your arms» installe ses différentes ambiances dont une plus tortueuse menée par une basse qui s'infiltre dans les oreilles (et me rappelle les bonnes lignes de Justin Chancellor) et permet de trancher avec la partie plus explosive, on connaît par cœur ce chant émo, ici, c'est donc l'exceptionnelle qualité de la partie instrumentale qui est à remarquer. Beaucoup plus direct, «Bruises and goosebumps» ouvre un dialogue fictif mais souffre d'être placé juste après un petit chef d'œuvre. On est déjà en bas de la liste avec «To the source» et son riffing rentre dedans qui ne laisse pas respirer, là encore, Tang fait du Tang et c'est au final ce que l'on pourrait leur reprocher, refaire ce qu'ils ont déjà fait.

Pas moi qui suis converti depuis très longtemps (plus de 15 ans) et ne me lasse toujours pas, et tant que le groupe pourra enchaîner des morceaux comme «One day at time» / «Togetherness is compromised» / «Off with your arms», je ne vois pas comment je pourrais m'ennuyer. Merci d'avoir ravivé la flamme même si le soleil ne se lève toujours pas...

■ Oli

DELIVERANCE

Chrst (Deadlight Entertainment)

Apparu comme une récréation pour Pierre (chanteur de Memories of a Dead Man) et Etienne (batteur chez AqME mais ici guitariste), Deliverance a pas mal changé depuis son premier EP en 2013 (Doomsday, please), ils ont embarqué un autre guitariste (Julien, AqME), un nouveau bassiste (Sacha, Mystery Tattoo Club) et un nouveau batteur (Fred, ex-Abrahma). Ils ont également signé chez Deadlight Entertainment où leur noirceur est en bonne compagnie (Cowards, Nesseria, Cult of occult...).

On connaissait le goût pour les musiques extrêmes d'Etienne et Julien (qui avaient commis Grÿmt il y a une dizaine d'années) et le goût de tous pour Cult of Luna (travailler avec Magnus Lindberg est presque devenu un impératif), quand toutes ses aspirations se croisent, cela donne Deliverance : une sorte de Post-HardCore au chant Black Metal. Un mélange d'autant plus intéressant que le chant caverneux est parfaitement tenu et s'accorde aussi bien dans les moments de calme (tout relatif) où la tension monte que dans les passages les plus chaotiques. Avec des titres qui s'allongent tous au moins à proximité des sept minutes, les ambiances ont le temps d'être peaufinées, rythmes et riffs se font leur place, s'installent et préparent la suite pour que l'apocalypse attendue soit parfaite. On peut ainsi plonger dans Chrst et y rester sans jamais décrocher, compact, dense et homogène, l'album ne souffre d'aucune faiblesse en respectant les canons du genre.

Bref, si tu apprécies te labourer les oreilles avec Amen-Ra, Phantom Winter, Celeste, The Canyon Observer ou d'autres, ajoute Deliverance à ta liste de supplices !

Oli

AKROMA

Apocalypse (Requiem) (Fantai'Zic Productions)

Après avoir exploré l'univers des sept péchés capitaux dans leur premier album (Sept - 2003), puis les dix plaies d'Egypte (Seth - 2009) ou encore la vie des douze apôtres (La Cène - 2014), Akroma a décidé de nous plonger cette fois-ci dans les côtés les plus sombres de l'humanité, au fin fond de notre monde moderne, violent et écrasant. Quoi de plus naturel pour le croque-mort que je suis de se pencher sur ce Requiem, inspiré par l'apocalypse selon Saint-Jean, orchestré par les black-metalleux nancéens qui ont toujours œuvré entre missel et pentagramme.

Comme souvent, il m'a fallu plusieurs écoutes pour pouvoir commencer à j(a)uger le contenu de cet album, mais pourtant, dès la première, je savais que ce serait intense. L'ensemble de l'album, de la première à la dernière mesure, est une pléthore d'enchaînements musicaux subtils. Loin des standards du black metal où le pilonnage extrême est de mise, Akroma nous offre une multitude de variations de tempo, des passages judicieux du black au heavy, intégrant des plans plus symphoniques et atmosphériques. A la manière d'un Dimmu Borgir, la musique est imposante. Le chant extrême à la sauce Dani Filth est principalement hurlé et death, mais savamment adouci par la présence féminine de Laura qui amène une touche lyrique (en latin s'il vous plaît...).

Comme je l'ai déjà écrit, on retrouve tous ces ingrédients dès le morceau d'ouverture. Même si toutes les compositions les reprennent, il n'y a pas pour autant de redite. L'album s'écoute d'une traite sans aucune lassitude. Mieux encore, pour moi le meilleur morceau est le dernier, «In paradisum». Les contrastes musicaux y sont vraiment saisissants, avec une grande présence des claviers, et une part plus importante de chant lyrique. Une bien belle façon d'apporter un point malheureusement final à cet album.

Pour conclure, Akroma nous livre encore un bel opus, avec seulement six morceaux, mais suffisamment longs (sept minutes en moyenne) pour dévoiler le talent du combo et nous tirer de nombreuses émotions. Si vous ne connaissez pas le groupe, je vous le recommande grandement !

■ Nicko

ONLAP

Running (Autoproduction)

Si l'acte de naissance d'Onlap annonce 2006 comme point de départ, le coeur du réacteur est en place d'un peu plus longtemps car Flo (guitariste et chanteur) et Franck (bassiste) jouaient déjà ensemble avec Anyway, les apports de Pierre (guitariste) et Raf (batteur) ayant fait évoluer leur son, le changement de nom semblait logique... Leur premier album A leap in the dark sort en 2009 et permet aux Franciliens de faire quelques concerts... et d'attirer dans leurs filets Guillaume qui devient leur chanteur principal. Avec lui, ils enregistrent un EP au nom évocateur (The awakening en 2012) mais la croissance du combo est ralentie par une nouvelle modification du line-up. Depuis 2014, ils ont été rejoints par Andréa à la batterie, c'est ce quintet qui présente Running, un nouvel EP qu'ils ont patiemment élaboré avec des amis. Beau son, bel artwork, beau clip, morceaux accrocheurs, Onlap est prêt à franchir un nouveau cap.

Power rock avec quelques pointes métalliques, les Parisiens sautent à pieds joints dans les stéréotypes de ce qu'apprécient les Américains mais la première référence qui s'impose est bel et bien française puisque «Tribute (now or never)» sonne très proche d'un Headcharger de par sa rage, sa fougue et sa volonté de garder une ligne mélodique malgré le gros son. Après ce petit goût de Normandie (et de reviens-y), c'est le débarquement des influences nord-américaines avec selon les passages (arrangements, breaks, choeurs...) différents noms plus ou moins excitants (Nickelback, Stone Sour, Bullet For My Valentine, 3 Doors Down, Alter Bridge...). Ce qui est certain, c'est l'attirance d'Onlap pour l'efficacité immédiate et la nécessité d'accrocher l'auditeur en quelques secondes quitte à perdre un peu en profondeur et à se perdre dans des plans trop évidents ou gnangnan (les choeurs de «Everywhere I go» ou de «Forever»).

Les groupes français capables d'envoyer du lourd «à la ricaine» dans ce registre sont assez rares par ici car rarement considérés alors qu'aux Etats-Unis, ils squattent les radios et les télés. Alors oui, ce Running n'est pas exceptionnel en terme d'inventivité et de personnalité mais il n'en reste pas moins un EP facile à écouter et entraînant. Si Onlap venait d'Outre-Atlantique, je les aurais taclés (ou snobés), en temps que «petits» Français, je ne peux que les encourager parce qu'il y a un vrai savoir-faire.

■ Oli

AYREON

The source (Music Theories Recordings)

Aeyron, c'est un projet assez loufoque d'un certain Arjen Lucassen, multi-instrumentaliste hollandais, qui s'est lancé en 2008 dans la création d'Opéras Rock à base de Heavy Metal, de Metal progressif ou encore symphonique. The source est un prequel de la saga The final experiment. Pour incarner les différents personnages de son histoire, Lucassen a su s'entourer de ce qui se fait de meilleur dans le style : James LaBrie (Dream Theater), Tommy Karevik (Seventh Wonder, Kamelot), Tommy Rodgers (Between the Buried and Me), Simone Simons (Epica), Nils K Rue (Pagan's Mind), Tobias Sammet (Avantasia, Edguy), Hansi Kürsch (Blind Guardian), Michael Mills (Troldhaugen, The Gentle Storm), Russel Allen (Symphony X), Michael Eriksen (Circus Maximus), Floor Jansen (Nightwish) et Zaher Zorgati (Myrath). Rien que ça au niveau des chants. Côté musique, les noms sont moins connus, mais ce sont des pointures aussi, qui ont pour la plupart déjà œuvré pour les précédents opus du groupe.

Les amateurs des productions de Lucassen ne seront pas dépaysés. Dans ce double album, dès les premières notes, on reconnaît bien l'univers de science-fiction dans lequel il veut nous emmener (il raconte le destin d'une espèce extra-terrestre en voie d'extinction). Là où il est très bon, c'est dans son rôle de metteur en scène ! Il arrive à tirer de ses invités le meilleur de leurs compétences en leur offrant chacun des morceaux qui subliment leur voix. A croire qu'il compose en fonction de qui interprétera le titre. Une fois n'est pas coutume, même s'il joue avec beaucoup de talent la majeure partie des pistes instrumentales, Arjen Lucassen a fait appel à d'autres musiciens de qualité, ici pour un solo de guitare, là pour une partition de claviers, ou encore pour une partie au violon ou à la flûte. En fait dès qu'il sort de sa zone de confort en matière de compétences musicales, il laisse faire ceux qui savent faire.

J'ai beau chercher un défaut à cet album, je n'en trouve pas. La production est magnifique, le talent de chaque intervenant est mis en avant à sa juste valeur, il n'y a aucun temps mort (malgré les 17 titres !), et le «casting» est juste impressionnant.

■ Nicko

THE ALGORITHM

THE ALGORITHM ÉTAIT DE PASSAGE À LONDRES DÉBUT JUILLET. L'OCCASION DE CROISER RÉMI POUR LUI POSER QUELQUE QUESTIONS SUR LE GROUPE, SON UNIVERS ET MÊME LE BREXIT.

Salut Rémi, est-ce que tu peux brièvement présenter The Algorithm pour ceux qui ne connaissent pas ?
Salut, The Algorithm c'est un projet fusion entre métal et musique électronique que j'ai commencé en 2009 et aujourd'hui je joue à Londres.

Comment ton processus d'écriture a évolué depuis tes débuts ?
Au début, j'essayais vraiment de partir dans le plus de directions possibles dans le même morceau. C'était l'idée de créer un morceau et d'y mettre plein d'univers, partir dans tous les sens. Avec Brute force, j'ai essayé de me concentrer sur le flow et sur l'histoire plutôt que d'aller à droite, à gauche sans avoir d'histoire. Garder le groove, le flow, raconter une histoire, c'était ça, même si les morceaux vont moins loin dans le n'importe quoi.

Tous tes morceaux sont instrumentaux, s'il y avait des paroles, ça parlerait de quoi ?
Je pense que ça irait dans une direction science-fiction,

très inspiré par des histoires du genre de Blade Runner, des récits des années 60, 70 comme ceux d'Isaac Asimov, ce genre de trucs m'influence beaucoup. Si j'arrivais à écrire des paroles et si j'arrivais à chanter, j'irais vraiment dans cette direction, essayer de créer des histoires autour des thèmes de la science-fiction et rattachées à tout ce qui est informatique, moderne.

Quels sont tes livres et les films qui t'inspirent
Philipp K. Dick et Isaac Asimov pour la science-fiction, je ne suis pas quelqu'un qui lit énormément, je n'ai pas la prétention de dire que j'ai beaucoup de culture à ce niveau-là mais j'aime vraiment beaucoup cette science-fiction de l'âge d'or. Pour les films, je suis aussi attaché à la science-fiction. Récemment, «Arrival» était sympa, le truc avec la meuf robot «Ex machina» aussi, bref, tout le truc avec les machines genre Matrix.

En ce moment, des progrès énormes sont faits du côté de l'intelligence artificielle, tu penses qu'on verra un jour un ordinateur écrire de la musique ?
Oui... Forcément. Il y a beaucoup de choses qu'il faut arriver à comprendre mais c'est clairement possible. Mais l'intérêt de la musique, c'est que chacun apporte quelque chose, sa personnalité à travers le son, c'est ce qui fait que tu peux écouter de la musique partout dans le monde et personne ne créera la même, chacun fait sa musique. Est-ce qu'un ordinateur peut arriver à avoir sa personnalité ?

Et ça ressemblerait à quoi d'après toi ?
Elle serait très proche de ce qu'on peut créer car c'est ce qu'on veut faire, ce qu'on voudrait. Créer de la musique aléatoire, c'est déjà possible, c'est même très facile mais il n'y a pas d'intentions derrière. L'intention, c'est le plus difficile, comment un ordinateur peut avoir une intention sans la programmer à l'avance ?

Dans quel pays tu reçois le meilleur accueil ?
En Angleterre, en France et en Italie, c'est là que ma musique est la mieux accueillie, ça dépend des concerts, ça dépend des lieux mais quand on joue dans ces pays-là, il y a toujours des fans absolus, des gens un peu fous, des gens qui nous offrent des cadeaux, on se sent vraiment aimé. En Australie, il y a beaucoup de gens qui nous écoutent mais on n'y a pas beaucoup joué, ça prend du temps de développer une «fanbase», un réseau qui maintenant existe en France ou en Angleterre. Quand on joue à Londres ou à Paris, on sait qu'il y aura du monde, que les gens seront au rendez-vous, par exemple, ce soir, il y a le Tech Fest en même temps, c'est pas évident, c'est comme si en France, tu fais un concert métal en même temps que le Hellfest, mais ce soir, il y aura du monde, on est content.

Tech Fest, pour moi, c'est le summum du métal technique au Royaume-Uni, tu penses qu'il y a une limite humaine à cette technicité ou on fera toujours mieux ?
On peut retourner le truc de manière différente, ce qu'on considère technique maintenant va devenir «moins technique» avec le temps, ça deviendra commun et on trouvera «technique» autre chose. Par exemple Yngwie Malmsteen à l'époque faisait des trucs de fou, on trouvait ça impressionnant, tu le regardes maintenant, tu le trouves pas si technique. C'est des cycles qui se répètent. Ce festival a un bon avenir, il y a beaucoup de groupes qui émergent sur cette scène-là.

Que penses-tu de la scène musicale française ?
Elle s'est vraiment développée ces dernières années, il y a pas mal d'artistes qui sont en train de monter, je pense à Igorrr, à Carpenter Brut, à Perturbator, ces artistes font de la musique électronique un peu barrée, un peu métal, ils ont tous leur personnalité. On est tous assez uniques, assez fous dans un style de musique qui regroupait que des élitistes, on a osé, on a fait notre truc. Gojira aussi dans un autre style, c'est un bon exemple de réussite, ils n'ont jamais triché, tout est impeccable, tout est bien fait, c'est une belle inspiration.

Tu parles d'Igorrr, tu as fait un remix, ça s'est passé comment ?
Ça s'est super bien passé ! C'est moi qui l'ai approché. J'écoutais Igorrr avant même de produire ma première démo, je suis un vrai fan, il m'a inspiré pour faire ce que je fais. Je suis un hipster, je le connais depuis 30 ans (rires). Ça faisait longtemps que je voulais faire un morceau avec lui, je l'ai approché et il a accepté directement, ça s'est fait très rapidement. Je lui ai envoyé des pistes des guitares, il me les a renvoyées à l'envers, c'est parti un peu n'importe comment mais c'était excellent. Ça s'est fait naturellement et dans la joie et la bonne humeur.

Je change de sujet, tu habites Berlin, tu joues à Londres, c'est quoi ton sentiment sur le Brexit ?
Oh la la. Comme beaucoup de monde, je trouve que c'est une erreur, comment des gens ont pu voter pour ça ? Je vais pas te faire une analyse politique... Musicalement, pour nous, c'est facile de jouer ici, on prend le tunnel, on montre le passeport et on passe. Avec le Brexit, on ne sait pas comment ça va se passer, ça va peut-être devenir comme les Etats-Unis ou d'autres pays où il faut un visa, il faudra le payer ? On ne sera pas sûr d'être accepté... Les musiciens en Europe vont avoir plus de mal à venir en Angleterre pour des concerts, des tournées, ça va restreindre la culture en Angleterre, ça

va surtout affecter les petits et moyens artistes. Ceux qui sont les plus intéressants. Ça fait peur.

Quels sont d'après toi ces «petits artistes» qui ont un potentiel énorme ?
Il y a beaucoup de mes amis qui font des bons trucs, je pense à un de mes amis de longue date en France, son projet c'est Milkyway Project, il fait ça depuis très longtemps et il a jamais réussi à avoir une fanbase, c'est vraiment dommage, je lui fais un peu de pub par la même occasion. Un groupe français qui s'appelle Kadinja, ils ont sorti un album il y a quelques mois, c'est ultra technique, ça part dans tous les sens, c'est rapide, c'est métal progressif très furieux, très intensif, ils méritent plus que ce qu'ils ont maintenant car comme performance, c'est impressionnant. Il y a beaucoup d'artistes qu'on rencontre sur la route qui ne sont pas connus et font des trucs impressionnants, on se demande comment ça se fait, c'est un peu triste...

Si t'étais un personnage de jeu vidéo ?
La raquette de Pong ! (rires) Geralt de Witcher 3, il a de la classe et c'est l'un des meilleurs jeux de ces dernières années.

Pour conclure, c'est quoi le futur pour The Algorithm ?
Là tout de suite, on fait quelques concerts, quelques festivals, on fait le Motocultor en août, avec Igorrr, il joue le jour d'avant mais on est sur la même affiche, c'est un festival très métal, c'est vraiment cool d'avoir la possibilité de jouer là-bas, on va faire l'Euroblast en octobre en Allemagne, on va jouer à Quimper en novembre... Après on va faire un break, on va écrire un nouvel album. Enfin quand je dis «on», c'est moi ! (rires) Avec Jean, on va bosser pour améliorer le live, avoir plus d'interaction, plus de viusels, développer le show beaucoup plus loin que ce qu'on fait maintenant...

Tu fais comme Gojira ? Filmer et regarder tes prestations pour te corriger ?
Je ne le fais pas mais ça m'arrive de regarder les lives quand des amis ou des gens filment. Ca fait mal car on est très critique, on remarque tous les détails. On n'est jamais content, c'est assez difficile de faire l'effort de le faire, mais quand on le fait, on en tire de bonnes leçons et c'est une bonne manière d'avancer.

Merci à Rémi, pas merci l'anti spam de Google, et merci au Dome.
Photos live : Pooly

■ Pooly

KORG

HARMONIC GENERATOR

Heart flesh skull bones (Autoproduction)

Même s'ils vont forcément donner pas mal de concerts après cet album, la sortie de Heart flesh skull bones signe la fin d'une belle aventure pour Harmonic Generator qui a réussi à sortir ses 4 EPs de 4 titres entre décembre 2014 et juin 2017. Cet opus n'est que l'alignement de ces quatre petites planètes, une compilation construite dés le départ, imaginée, réfléchie dans presque tous les détails, un puzzle qui s'est assemblé pièce par pièce au fil des compositions (et des artworks, les 4 étant réussis, leur assemblage l'est forcément lui aussi).

Hasards et joies de la promotion, je connaissais déjà bien le début de l'histoire (Heart et Flesh sont arrivés jusque chez moi, je t'invite d'ailleurs à aller relire les articles idoines pour de plus amples sentiments), je ne suis donc pas surpris par la suite même si les périodes de composition et d'enregistrement sont différentes. Leur période bleue, celle de Skull est davantage en mode coup de boule frontal puisqu'il n'y a pas de temps mort ou de gros ralentissements comme pour Flesh. Si ça joue plus vite, ça contrôle sacrément le rythme pour pouvoir remettre les gaz et le riffing reste diablement efficace (l'intro de «Break my chains» ne serait-elle pas un clin d'oeil à Rage Against The Machine ?). La dernière partie, Bones, la plus récente, chaloupe davantage, Harmonic Generator cherche (et trouve) le swing avec des saturations très seventies et des constructions plus aventureuses (l'excellent «New day rising», le presque shamanique «Stand as one» qui plairait au roi lézard).

Si tu découvres aujourd'hui Heart flesh skull bones, tu pourrais te demander comment arriver à un tel niveau de qualité sur 16 titres et plus de 70 minutes de musique, mais en ayant lu cet article, tu sais qu'il a fallu près de 3 ans à Harmonic Generator pour peaufiner cet ensemble et qu'à chaque fois qu'ils ont travaillé sur un EP, ils ont éliminé ce qui leur semblait un peu moins bon, n'offrant que le meilleur. Cet album est le résultat d'un travail de longue haleine, la perfection est à ce prix.

■ Oli

PRIMAL AGE

A silent wound (Deadlight Entertainment)

J'ai toujours aimé l'exercice des EPs ! Pour un groupe ça peut s'avérer difficile : dans un nombre restreint de pistes et de minutes ils doivent convaincre l'auditeur. C'est concis, puissant et les groupes donnent tout. Les Primal Age ne nous font pas défaut ici avec leur A silent wound (sorti chez Deadlight Etertainment) et dans un style hardcore très cru, avec un chant sauvage et tiraillé, ils nous défouraillent les conduits auditifs sans même s'inquiéter de notre santé mentale et physique. Pas de blèmes les gars, on aime ça.

L'expéditive « Whistblowers vs world health organization » est bien là pour nous sucrer l'envie de partir écouter autre chose. On est bien installé ? Ils envoient direct la suite avec le titre « Silent wound ». Je ne cache pas que c'est mon favori : plus mélodique (dans la mesure où ça peut l'être), ils prennent leur temps et calent des plans grattes et breakdowns de manière ultra efficace. Déjà la troisième piste et c'est la confirmation : pas de place au hasard, les gars savent ce qu'ils font pour notre plus grand plaisir. Petite mention spéciale pour le chant sur ce «Counterfeiters of the science» que je trouve au summum de son potentiel. J'adhère toujours à ce genre de chant puisant dans le black. Tiraillé et guttural pour une alliance d'émotion et de rage parfaite. Mais comment peut-on finir un EP de cette trempe au mieux ? Rien de plus simple, un hommage « To Jeff » des Slayer avec un medley de leurs plus gros hits. Finir avec classe, amour et de manière presque touchante (bah ouais les gars on est des hommes bien couillus quand même, on va pas verser de larmes).

Ce que j'aime chez Primal Age c'est leur identité. Ils auraient pu se terrer dans la facilité et rentrer dans le moule ultra FM que les USA nous envoient par pelletée. Mais non, ils restent sur leur fondation solide, sombre et leur image raw ! À l'inverse des USA, ils appartiennent plus à l'école HardCore froid des pays de l'Est (que j'ai toujours trouvée plus ingénieuse, moins bouffonne et tellement plus classe), pas si loin des récents Riwen ou encore Refused. La France en a de belles aussi, et ils nous le prouvent.

■ H. Bartleh

RANCID

Trouble maker (Epitaph, Hellcat Records)

Depuis la sortie de ...Honor is all we know en 2014, les musiciens de Rancid étaient partis travailler sur des projets parallèles. Lars Frederiksen s'en était allé enregistrer une demi douzaine d'EP avec son groupe The Old Firm Casuals. Barbe épaisse et crâne tatoué, Tim Armstrong faisait parler à nouveau ses talents de producteur pour faire paraître les deux premiers albums du groupe de ska punk The Interrupters. Mais Rancid est ancré fort dans ses racines. Comme un seul homme, le groupe revient guitare à la main et cheveux dressés sur la tête pour déchaîner son punk à la face d'un paysage californien. Et comme on change pas une équipe qui gagne, c'est Brett Gurewitz (Bad Religion) qui s'occupe de la production de ce retour via les labels Hellcat Records/Epitaph. Vingt quatre ans après son premier opus, Rancid pose donc dans les bacs Trouble maker en guise de neuvième album studio.

Composé de dix-neuf titres, le disque démarre tout simplement en trombe avec Tim Armstrong qui vient hurler un «Track fast» rapide et efficace. Rancid est un classique mais entend bien savoir que le temps ne gomme ni l'énergie ni l'engagement. Toujours sur des bases punk, «Telegraph avenue» est sans doute une des parties les plus tranquilles de l'album. Un morceau passe partout qui ne ravira peut être pas les fans de la première heure, mais d'après Lars Frederiksen, la devise de Rancid est : On n'en a rien à foutre et on fait ce que l'on veut. A bientôt la cinquantaine sonnée, les Californiens peuvent poser un ska («Where I'm going») comme intégrer des éléments plus rock («Bovver rock and roll»). Mais si la formation se permet quelques libertés, elle reste fidèle à sa musique dynamique et rugueuse («I got them blues again», «Say goodbye to our heroes»).

Les voix rocailleuses de Lars Frederiksen et de Tim Armstrong sont toujours là pour réveiller le punk qui est en nous. Ouvrir les yeux crête sur la tête, la clope au bec et le skate au pied, c'est le rêve américain façon Rancid. Le groupe n'a pas fini de jouer les éléments perturbateurs avec ses histoires prises sur le pavé ou en bordure de terrain vague. Rancid livre un disque complet qui a de quoi en régaler plus d'un.

Punk is not dead !

■ Julien

SMASH HIT COMBO

L33t (DarkTunes Music Group)

Donner une suite au très réussi Playmore n'était pas suffisant pour Smash Hit Combo qui s'est offert un sacré challenge avec L33t «Deluxe» puisque ce n'est ni «simplement» un double album ni un ajout bonus en versions anglaises de leurs dernières compositions. D'ailleurs, le premier disque présenté est celui en anglais. Alors, quand un combo français s'attaque vraiment au reste du monde, ça donne quoi ?

Notons d'abord que SHC n'a pas voulu faire simple, ils ont composé des titres «classiques» (comprendre en français) puis ont gardé les parties instrumentales pour y placer du chant «en anglais». Mais pas question de traduire les textes et de calquer les flows, non, ils ont fait appel à leur potechanteur/rappeur américain (None Like Joshua) qui a écrit ses textes et posé ses lignes vocales. Avec une même base, on a ainsi deux compositions au final assez différentes. Les pistes ne portent donc pas les mêmes noms et ne sont pas dans le même ordre, on a donc presque deux albums pour le prix d'un. Côté «ricain», Smash Hit Combo n'a rien à envier aux plus grosses machines d'Outre-Atlantique, pas de souci d'accent ou de lyrics, un son énorme et une capacité impressionnante à accrocher l'auditeur. Peut-être même «trop» de facilités puisque parfois on se retrouve avec des mélodies qui rendent assez mièvres les riffs qui semblent si tranchants sans le chant, les «Falls apart», «Evil within» ou «No one to save» se retrouvent plombés par un côté Linkin Park assez déplaisant. Quand les chanteurs se mettent en mode «rap», ça fonctionne davantage comme cet excellent «Blinded», d'autres comme «Parasite» ou «The prayer» sortent du lot en osant marier plus frontalement les flows hip hop aux riffs métal. Côté «local», l'amalgame instrus/textes est plus évident («Spécimen» ou «Blackout» dont les paroles sont réussies) ce qui met en valeur la qualité d'écriture de la musique, en béton armé option djent. Les mélodies ont bien moins de place, les paroles sont scandées (et tournent encore et toujours autour des jeux vidéos ou de la sensation de ne pas trouver sa place dans la société) et les mêmes schémas se répètent d'un morceau à l'autre.

En dédoublant ses créations, Smash Hit Combo met en lumière la capacité de ses zicos à créer des trames très excitantes mais également la difficulté d'y placer un chant (et des textes) qui soient du même niveau. L'idéal pour ce L33t aurait peut-être de faire le tri et de ne sortir qu'un album mi français-mi anglais (genre on garde «Spécimen» et on vire «Evil within») mais c'est toujours plus facile à dire «après» car ce n'était pas l'idée de départ...

■ Oli

INTERVI OU : SMASH HIT COMBO

SI ON PROPOSE AUX SMASH HIT COMBO DE JOUER À L'INTERVI OU, ILS SONT CHAUDS TOUT DE SUITE, AU BUZZER, C'EST MAX (CHANTEUR) QUI PREND LA MAIN ET ENQUILLE LES RÉPONSES RAPIDES ET PERCUTANTES.

Adulescents ou Enfulte ?
Adulfant, kamoulox :)

Geek ou nerd ?
Nerd, les nouveaux geeks sont encore trop sociables.

Français ou anglais ?
Les deux, tant que les deux sont bons.

Regarder un clip : «RPG» ou «In game» ?
«RPG» car on cherche encore le rapport avec Mortal Kombat.

Limp Bizkit ou Linkin Park ?
Korn.

Enhancer ou Pleymo ?
Aqme et on a hâte de les recroiser sur les routes.

Ultra Vomit ou Gojira ?
Gojira.

22:22 ou 13:37 ?
13:37

PC ou console ?
PC, pour les mods, steam, et pour la vraie HD à 60 fps et aussi parce que jouer c'est bien mais bosser c'est mieux...

Legend of Zelda ou Super Mario Bros ?
Crash Bandicoot.

Rick Dangerous ou Boulder Dash ?
Boulder Dash.

Street Figher ou Mortal Kombat ?
Les vieux Street Fighter et les nouveaux Mortal Kombat.

Sim City ou Theme Park ?
Sim City, parce que quand tout va mal, tu peux envoyer Godzilla, et ça c'est une formidable école de la vie.

PES ou FIFA ?
Aucun des deux, Megaman Soccer !

Gran Turismo ou Need For Speed ?
Need for Speed, pour la B.O.

Medal of Honor ou Call of Duty ?
Call of Duty, mais uniquement pour le mode zombie et l'espoir qu'ils se bougent un peu plus le cul que sur les prochains...

Tomb Raider ou Metal Gear Solid ?
Metal Gear Solid. Indétronable.

Candy Crush ou Angry Birds ?
Angry Birds, parce que c'est plus marrant de casser du cochon que de ranger des bonbons.

Emulateur pour le old school ou remake dernier cri ?
Emulateur, parce que les remakes sont souvent l'occasion de prendre les gamers pour des poichigeons soit des pigeons avec un cerveau taille pois chiche.

En films : Silent Hill ou Resident Evil ?
Resident Evil, parce que c'est une super série Z. J'aurais bien dit Silent Hill parce que celui de Gans est super, mais ça serait oublier Revelations, et celui-ci est impardonnablement nul.

The Force Awakens ou Rogue One ?
The Force Awakens, juste pour les 3 secondes avec Mark Hamill.

The Big Bang Theory ou The IT Crowd ?
The IT Crowd, sans aucune hésitation, j'ai rarement autant ri devant une série.

Philip K. Dick ou Frank Herbert ?
Philip K. Dick, pour «Les androides rêvent-ils de moutons électriques» même si le cycle Dune d'Herbert est fou, mais personne d'entre nous n'est arrivé au bout.

Game of Thrones ou Le Seigneur des Anneaux ?
Game of Thrones, plus cynique, plus noir et la série est plus riche en boobs.

Alsace ou Grand Est ?
Le Groenland, là où les vrais bails se font

Foire aux Vins ou Artefacts ?
Foire aux Vins.

Hellfest ou Download ?
Download pour cette année et Hellfest l'an prochain Inch'allah.

Gibus ou Trabendo ?
Trabendo.

Canada ou Japon ?
Le Japon avec beaucoup de sirop d'érable et quelques orignaux.

Facebook ou Twitter ?
On a encore un peu de mal avec Twitter donc Facebook.

Merci Max, merci Smash Hit Combo, merci aussi à Roger pour les relais.
Photos : DR

■ Oli

BARE TEETH

First the town, then the world
(Don't Trust The Hype)

Annonçant la couleur en étant fan de Good Riddance, Pennywise ou NOFX, les Bare Teeth réussissent à dépoussiérer un style qui a connu ses heures de gloire dans les années 90 avant de pas mal tourner en rond. Le combo frappe fort avec ce premier EP qui s'attaque à Lille avant de s'en prendre au monde (pourquoi pas, ils ont les crocs et les moyens de plaire ailleurs qu'ici). Enregistré par les régionaux de l'étape Romain Pouly et Olivier T'Servrancx (Carving, The Lumberjack Feedback côté musicien Zoe, Monroe est Morte, Glowsun et beaucoup d'autres côté technique), ces titres sont mixés par Trevor Reilly (guitariste de A Wilhelm Scream) et masterisés par son père (Joe Reilly) et voient la participation de Steve Rawles (Belvedere) sur l'un d'eux. Excepté sur la version acoustique bonus de «Behind the wall», ça joue vite avec ce qu'il faut de gouaille pour capter l'attention (et se souvenir de Be one with the flames des grands frères Burning Heads). C'est carré, c'est rodé («Always rain» était déjà sur leur démo en 2015), c'est percutant et les mélodies ont ce qu'il faut d'énergie pour ne pas tomber du côté obscur du skate-punk. Comme en plus, c'est servi dans un joli digipak, c'est parfait. S'il faut miser sur un groupe à roulettes en 2017, perso, je joue tout sur Bare Teeth.

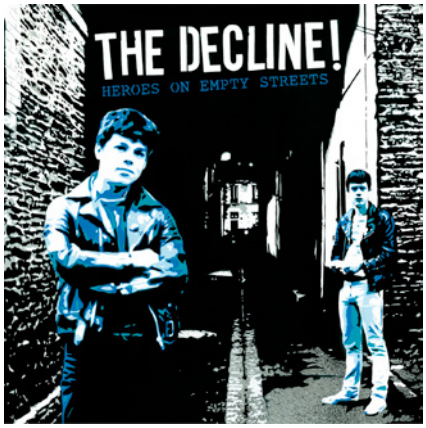
■ Oli

PAMPLEMOUSSE

Pamplemousse
(Autoproduction)

«Pour votre santé, mangez 5 fruits et légumes par jour» qu'ils nous disent. Eh bien pour la santé de vos oreilles, je vous conseille un bon Pamplemousse de la Réunion. Premier album pour ce trio, qui annonce la couleur dès les 10 premières secondes : la guitare en boucle sur un riff entêtant, un sublime cri rageux et mélancolique, la batterie qui explose et la basse qui enveloppe tout ça. Un album de 9 titres riches et méchamment bien construits. Globalement noise, mais qui sait varier les plaisir : sur «Marabout», on trouve des sonorités métal ; avec «Suffocating», c'est 8 minutes de tergiversations électriques délicieuses ; quant à «I hate this song», la très mal nommée, on tient une de ces bastos que l'on peut laisser tourner en boucle dans ses cages à miel sans overdose (cf. Youtube). Oubliez vos fausses idées sur la musique des îles, car c'est pas parce qu'on habite à La Réunion qu'on doit faire des percus ou du ragga (comme c'est pas parce qu'on habite Paris qu'on doit jouer de l'accordéon). En conclusion si tu cherches du bon rock noise, faut taper dans l'insulaire : Hawaï a(vait) Chokebore (période 90's), la Réunion a Pamplemousse, et c'est pas rien.

■ Eric



THE DECLINE!

Heroes on empty streets
(Kicking Records)

Heroes on empty streets est la suite plus que logique de 12A, calvary road, The Decline! n'ayant pas changé grand chose à sa formule magique pour distiller des titres punks qui alternent le doux («Someday somehow») et l'agressif («Joyful thrill») le temps d'un changement de piste. La voix de Kevin, cassée, rauque, usée fait toujours son petit effet et si elle a été comparée à celle de Greg Graffin (Bad Religion), l'ambiance générale et les nombreux choeurs font davantage penser à celle de Al Barr (Dropkick Murphys) sans pour autant dire que The Decline! fasse du punk celtique (et encore moins sa déclinaison française façon Les Ramoneurs de Menhirs). Il est d'ailleurs dommage qu'alors que la basse et les guitares se démènent pour sortir des notes qui font tilt que des choeurs viennent inlassablement brouiller la tonalité («We love our scars»), en tout cas les titres où ils sont moins nombreux me plaisent davantage (le super rock «Outsiders» ou le cadencé «Limits»). L'ensemble n'en reste pas moins très agréable grâce à la combinaison idéale entre énergie et mélodies, deux constantes chez les Rennais qui attisent la sympathie avec ces nouveaux titres très accrocheurs.

■ Oli

HEY GINGER !

Hey Ginger !
(Autoproduction)

Hey Ginger ! ne perd pas de temps, moins d'un an après son EP inaugural (où l'on trouvait déjà le titre «Beverly»), voilà la suite, toujours éponyme et en six plages. La température est donnée par «Postcards», sonorités claires ou distordues, petite mélodie, accroche immédiate, on est replongé dans l'ambiance rock indé des années 90 qui a dû bercer la jeunesse des membres du groupe (The Wedding Present, Pavement, Sebadoh...). Quand un titre est attaqué avec un angle plus pop comme «Rockin fairy», la guitare est capable de partir dans un solo électrisant clairement rock, avec quelques variations, la structure des titres laisse toujours un temps avec davantage de libertés en fin de morceau («Maybe definitly», «The last song (song for Chloë Sévigny)»). Si Hey Ginger ! prend quelques risques avec les instruments, ils sont mesurés car le groupe conserve comme garde-fou ses harmonies délicates («Wonder why», «Beverly»), une ligne directrice parfois handicapée par un accent anglo-saxon fragile. Les Marseillais peuvent encore progresser mais les nostalgiques des nineties feraient mieux de ne pas attendre la suite pour se mettre à les écouter.

■ Oli

ODDISEE

The odd tape
(Mello Music Group)

Plus connu sous le pseudonyme Oddisee, Amir Mohamed el Khalifa est un rappeur américain actif depuis 1999 que ce soit en solo ou avec les groupes Diamond District et Low Budget Crew. Sa discographie studio s'étale sur huit albums. Bien sûr, comme tout bon musicien hip-hop, il possède également une petite valise de mixtape. La dernière bande paraît sur le label Melo Music Group en 2016 et se nomme The odd tape. Soyons clair, Oddisee a un bon petit flow qui me pousse à écouter cette dernière création qui est en fait... instrumentale, snif. Finalement, c'est surtout une petite collection de samples savamment cuisinés dans son labo. Une forme d'hommage à toutes les musiques qui bercent ses compositions. Pianos, cuivres, percussions : tout le bataclan est appelé pour nous amener à la croisée des genres. Les amateurs de smooth jazz se régaleront. Les autres entendront une musique digne de nous faire patienter au téléphone. Malgré la recherche musicale un enregistrement d'Oddisee sans son flow, c'est un peu un steak sauce poivre sans steak : ça manque un peu de saveur.

■ Julien

SOLAR DISTRICT

Proxima
(Black Desert Records)

En guise de mise en bouche, Solar District propose 3 mignardises, deux titres rock énergiques et épicés « Breathing » et « Tonight » et une dernier un tout petit peu plus electro rock « Dark side ». La cuisine est française, production nantaise plus précisément, avec un chant en anglais pour ce quartet composé de Jos Pelhate (chant), Dorian Moreau (guitare clavier), Pascal Bossis (basse) et Fabien Landry (batterie). Cela commence comme du Therapy?, et très vite le timbre de voix et la présence de Jos, nous ramènent à celle de Dave Gahan des Depeche Mode. Musicalement, Solar District propose un rock énergique et varié, avec des changements de tempo, breaks et ponts en tout genre. Pour les fans de Depeche Mode, on retrouve des réminiscences sur « Dark side », même si les incursions de la batterie de Fabien (en incandescence sur tout l'album), nous rappellent que nous sommes au pays du rock. Les mises en bouches sont destinées à mettre en appétit, c'est chose faite, on attend donc avec impatience le plat de résistance. Solar District, retournez aux fourneaux, on a faim !

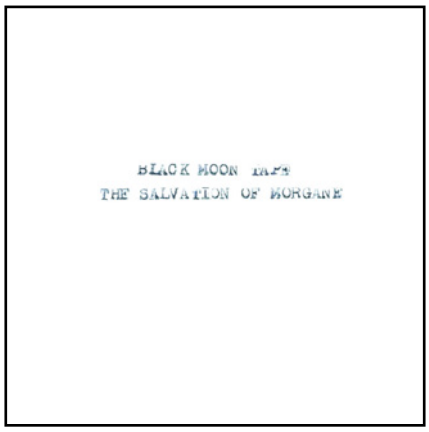
■ Eric

DIET CIG

Swear I'm good at this
(Frenchkiss Records)

Faisant suite à une série de EP en 2015, les New-Yorkais Alex Luciano (guitare, voix) et Noah Bowman (batterie), dégainent leur premier LP et dès «Sixteen» le duo nous ramène deux décennies en arrière ! Le groupe nous balance un rock indie bien 90's et ce n'est pas la voix rappelant celle de Liz Phair sur «Smart» qui viendra contredire cette impression. Les compos comme «Bath bomb», «Leo» et «Tummy ache» ont ce goût doux/amer que l'on retrouve par exemple chez Belly ou The Throwing Muses, ou bien ce côté punky très Kim Dealesque avec «Link in bio», «Blob zombie» et «Bite back». Swear I'm good at this fait du bien aux oreilles, il se dégage une certaine légèreté et beaucoup de spontanéité conférant à l'ensemble une certaine singularité et c'est là que l'on regrette cette production trop aseptisée manquant de relief : le couple guitare/batterie est trop souvent en retrait par rapport à la voix, c'est dommage de ne pas mettre davantage en valeur l'instrumentation, ça rendrait le tout moins linéaire et apporterait une meilleur lisibilité entre certains titres qui semblent parfois s'enchaîner... Il ne manque vraiment pas grand chose à Diet Cig pour plier l'affaire, la prochaine fois sans doute !

■ Stéphan



BLACK MOON TAPE

The salvation of Morgane
(Open Your Eyes)

Après plusieurs albums en solo sous son nom et d'autres avec Cosmic Trip Machine, Will Z. déboule avec Black Moon Tape et un visuel qui ne trompe pas : imitation de vinyle, typo seventies, on veut du rock psychédélique et on va en avoir. Ambiance Pink Floyd des débuts pour les premiers titres («Doctor (Part 1)», «The trip»), psyké pop ou rythmé ou planant, ça fait son petit effet dans les deux cas. Ensuite, on se disperse un peu avec un rock plus grave et davantage de saturations, le chant gagne en agressivité mais perd en fiabilité («Hero») ce qui nous sort un peu de l'album, on y retourne avec «40 second jam», expérimental mais bien tenu et la plage pop centrale et éponyme. A nouveau l'excitation gagne («Fire», «Lost in the night») et je redécroche, incapable d'adhérer à ces piques lancées dans le vide. Non, Black Moon Tape est bien plus percutant quand les angles sont arrondis et les volutes de fumée s'élèvent tranquillement («The writer») sans brouiller les pistes et les sons («Try to»). Montagne russe partagée entre plusieurs aspirations, The salvation of Morgane ne ravira qu'à moitié les amateurs de rock enfumé et ceux d'un rock plus garage et nerveux, les deux directions ont du mal à cohabiter, dommage car en choisissant l'une et délaissant l'autre, il y avait moyen de m'envoûter.

■ Oli

THE GOATIES

Du Whisky pour mon chien
(TFT Label)

«The Goaties, c'est des punks à chien ? « Au regard de l'artwork présentant un vieux Biker / Punk / Corsaire (rayer la mention inutile) et un titre d'album mêlant les deux passions des punks de rue : les toutous et les boissons rafraîchissantes (encore que le punk est plus friand de 8°6 que de Jack Daniel's), on pourrait penser que The Goaties est un groupe à crêtes, avec guitare sèche usée et contrebasse caisse à savon, comme Les Amis De Ta Femme. Que nenni braves gens ! Pour leur deuxième album, ce trio de Normandie propose un rock classique et classieux, sans saturation excessive ni cri primal : 5 titres épurés et entraînants, avec des textes en français, portés par une voix désinvolte qui sait aussi être rageuse. Rock, mais avec un esprit punk qui se cache plutôt dans les textes où l'on disserte sur le binge drinking canin («Du Whisky pour mon chien») ou la découverte de la bière Normande de Fresney-le-Puceux («Fresneysie»), et qui se diffuse plus globalement dans les prestations scéniques et les délires sur le Web de The Goaties, empreints d'une atmosphère nihiliste et déconneuse. En bref, Les Sheriff en plus cool.

■ Eric

WICKED

Crawling back
(Margoulins Productions)

Artwork et digipak sympathiques, son ultra chaleureux (il est signé Sébastien Lorho, un des responsables du studio Near Deaf Experience qui a bossé avec pas mal de monde dont TotorRo, Zenzile, The Texas Chainsaw Dust Lovers, Tagada Jones...), les Wicked ont mis toutes les chances de leur côté pour faire voyager les délicates compositions de ce deuxième EP. Si le ton et leurs inspirations viennent du blues, le choix de la saturation et les mélodies explosent aisément ce cadre réducteur car le trio brestois produit un rock capable d'être apprécié par tous les mélomanes. Crawling back est assez coloré, plutôt enjoué et bénéficie d'une dynamique marquée, même quand on sent un peu de tristesse ou de mélancolie («You can die» et sa teinte 16 Horsepower/WovenHand), Robin ne se laisse pas abattre, la basse distordue et l'orgue (invité sur trois titres) relancent la machine qui retrouve de la légéreté («Everyday»). L'entrain dont fait preuve Wicked leur permet de dépasser les stéréotypes, la qualité de leurs titres devrait leur permettre de rayonner bien au-delà de leur Bretagne natale, et pourquoi pas jusqu'en face de la rade ?

■ Oli

99 TREES

21st century
(Bleepmachine)

La musique du 21st Century de 99 Trees, c'est un peu comme l'histoire de la Fiat 500 et son revival post 2000 : il faut se plonger dans les sixties pour en extirper le parfum de l'époque et l'adapter à l'air du temps en y rajoutant une patine plus contemporaine. Les pilotes de cette faille spatiotemporelle sont Axel Concato (Axel and The Farmers), et Pia Blixen qui nous offrent ce mix intemporel en nous proposant une electro pop en mode vintage. Axel s'attelle à retrouver les sonorités et les orchestrations de l'époque, et Pia Blixen vient y poser sa voix claire. Un très bon mini LP de 4 titres (on en voudrait plus !), dans le même esprit que The Asteroids Galaxy Tour, mais en moins cuivré et plus délicat ; avec le timbre de voix de Pia très similaire à celui de Nina Persson de The Cardigans. Alors fais chauffer la Fiat 500, prends les serviettes de plages, on se fait la french riviera au rythme estival et au son rafraîchissant des 99 Trees. Avec une mention spéciale pour le titre « Broken », qui mériterait de tourner en boucle sur toutes les paillotes des bords de mer pour cet été 2017.

■ Eric

BULL TERRIER

Red dirt & zero gravity
(Sleazy Barn Records)

Le Bull Terrier a été rendu célèbre par Baxter, de quoi faire craindre ce chien et lui donner une sacrée réputation. Pugnace et avec du mordant, voilà de quoi caractériser le Bull Terrier qui nous intéresse maintenant, le groupe venu de Strasbourg et qui en est déjà à son deuxième album, le premier lui avait ouvert quelques portes (notamment celles de scènes partagées avec Crowbar ou Omega Massif), celui-ci devrait les laisser entrouvertes. Si je peux passer sur l'artwork (toutes les fautes de goûts sont dans la nature), si je pourrais mégoter sur la production (ok, il faut des basses pour faire du stoner/doom mais parfois elles sont un poil lourdes), je ne rate pas l'occasion de critiquer certains passages chantés qui ne sont vraiment pas au niveau du reste, comment accepter le ton et l'accent de «Selene» quand le combo peut envoyer «Trouble» ou «11%» peu après ? Faut-il leur interdire le chant clair ? En tout cas, il y a un gros écart de qualité et c'est dommage car la partie instrumentale, comme toutes les autres, vaut son pesant de riffs qui alternent boue du bayou et rocaille sèche du désert. Alors, si tu veux découvrir le groupe, écoute d'abord leurs «Uncanny tales».

■ Oli

DEAD CROSS

Dead cross
(Ipecac Recordings)

Quel crédit accorder à Dead Cross ? Faut-il s'exciter sur ce nouveau projet réunissant Dave Lombardo et Mike Patton ? L'alchimie entre les deux métalleux avait éclaté au grand jour lors des concerts de Fantômas, ici, le projet est celui de l'ancien batteur de Slayer (entre autres) et l'ancien chanteur de Faith No More (entre autres) ne l'a rejoint qu'après le départ de Gabe Serbian (the Locust, Retox). Mike a réécrit des textes et a posé sa voix sur des instrus élaborés sans lui, le groupe tourne ensemble cet été mais ensuite ? Ses membres ayant tellement de projets sur le feu qu'il est peu évident de parier sur un avenir. Ca gâche un peu le plaisir d'écouter les rythmes fous de Lombardo et ce qu'ont réussi à faire le bassiste et le guitariste de Retox pour le suivre, que Patton s'intègre aussi aisément dans la démence ambiante semble par contre assez normal. Certains titres sont gravement barrés («The future has been cancelled», «Church of the motherfuckers») et seuls les techniciens y trouveront un intérêt, pour le reste, c'est une sorte de grind-punk-core que seuls ces mecs-là peuvent se permettre. Ca défoule, ça épate, ça surprend, ça pose question mais au final, ça ne touche pas autant que Fantômas...

■ Oli

THE CELTIC SOCIAL CLUB

A new kind of freedom
(10'10)

Le nom du groupe suffit-il à définir son univers musical ? A l'instar des Cubains dégotés au service gériatrie de l'hôpital de la Havane par Ry Cooder dans les années 90, aurait-on là son homologue Celtique ? En fait, pas vraiment. Car même si il s'inspire grandement de la Scottish Folk traditionnelle, The Celtic Social Club la réinterprète avec des tonalités rock et folk. Cela lui permet de sortir d'un cadre dans lequel on pourrait le cantonner dès que l'on parle de musique traditionnelle et de «Social Club». Il faut dire que les sept musiciens Franco-Ecossais qui composent le groupe, ne sont pas nés de la dernière pluie bretonne, et ont tous un sacré bagage musical et technique. C'est donc avec une certaine aisance qu'ils reprennent les airs traditionnels celtiques avec l'ensemble des instruments typiques (uillean pipes, violon, banjo, harmonica...), pour offrir des versions contemporaines résolument plus rock. Au petit jeu des comparaisons, on n'est pas loin de The Pogues ou de The Levellers, alors si vous aimez la fusion celtique, «The Celtic Social Club is good for you».

■ Eric

TRIGGERFINGER

Colossus
(Mascot Records)

On avait laissé un Triggerfinger estampillé stoner au sommet de son art voilà trois ans, pensant que le groupe allait pouvoir carburer quelques années dans cette configuration... Pop-rock pas franchement mordant, le ton général de leur Colossus surprend donc. Produit et enregistré par le duo américain Mitchell Froom / Tchad Blake à qui de nombreux grands noms ont fait confiance (The Corrs, Elvis Costello, Sheryl Crow, Paul McCartney...), cet album n'accroche pas, ne contient pas d'aspérité ou d'élément suffisamment marquant pour qu'on ait envie d'y revenir. Certaines plages sont mêmes ennuyeuses («Breathlessness», «Steady me», «Willensalk walk») et viennent plomber un avis pourtant seulement mitigé après les premiers titres qui ressemblent peu ou prou à du rock n roll («Colossus», «Flesh tight», «Upstairs box»). Ce colosse a des pieds d'argile et ne tient pas franchement debout si on lui rentre un peu dedans, on souhaite donc un bon retour dans l'anonymat à Triggerfinger. A moins de nous ressortir une reprise à la cool ?

■ Oli

ZANTEK

Zantek
(Autoproduction)

Zantek est il un allié de Zurg ou de Zorg ? Avec une pochette présentant des soucoupes volantes attaquant une ville surmontée d'un imposant Zantek, j'ai cru rencontrer un nouveau super méchant de science fiction tel l'Empereur Zurg, ennemi de Buzz l'éclair ou l'infâme Zorg et sa quête du 5ème élément. Et pourtant, pas de musique électronique à base de son de pistolet laser ou de bruit de succion d'un tentacule extraterrestre baveux. Zantek est le nom d'artiste d'Alexandre Lasbleiz (guitare/chant) qu'il a conservé lors de la création de son groupe, avec Nicolas de Swarte à la basse, Mickael Malka à la batterie. Premier EP de 4 titres qui propose un rock plutôt classique, avec un chant intégralement en français. La volonté de Zantek semble de mettre le chant en avant vers une orientation chanson rock, où la musique est au service des textes. Ces derniers sont fort bien écrits, acides, mélancoliques ou humoristiques. L'accompagnement guitare/basse/batterie n'est toutefois pas là pour le fond sonore et enveloppe le chant d'un rock bien appuyé et percutant. Entre Luke et Eiffel.

■ Eric

HERZPARASIT

ParaKropolis
(Echozone)

Fondé à Munich en 2008, Herzparasit est une sorte de chaînon manquant entre Oomph! et Rammstein... C'est certainement réducteur mais entre la puissance toute métallique de certains riffs et la volonté de sortir des mélodies en chant clair avec un peu d'électro un peu partout, on est obligé de passer par ces références. Pour autant, le groupe a une approche assez rock des structures et assez goth des sons (ce serait ça le Porn allemand ?) ce qui lui confère une identité personnelle et lui évite de tomber dans les clichés du clone. En allemand la plupart du temps, le combo s'essaye à l'anglais (parfois avec ironie «It must be in english ! «) sans que cela ne soit forcément percutant et plus intéressant. Même chose pour la visite de leur pote munichois Sven Mehrens (chanteur de Defeated, groupe qui n'a pas pensé Googler son nom) sur deux titres. La chorale d'enfants et les chants multiples de «Blut lügt nicht» montrent la volonté d'Herzparasit de créer quelque chose de toujours différent, c'est pourtant sur les morceaux les plus simples qu'ils sont aussi les plus efficaces («Tastsinn», «Einzelteile»). Vue d'ici, la sortie de ParaKropolis est anecdotique mais elle témoigne de la vitalité de la scène allemande qui voit de temps à autres émerger des poids lourds.

■ Oli

BEBLY

Déconne
(Autoproduction)

Dans les aventures de Batman et Robin, c'est toujours Batman qui est remercié pour avoir sauvé Gotham City des Supers Vilains, alors que Robin a tout autant distribué de bourre-pifs. Bebly c'est un peu le Robin du rock Français : malgré de multiples aventures (déjà 3 albums de sortis), Bebly joue plutôt dans l'ombre des artistes référence (Eiffel, Deportivo, Luke...), pour lesquels il chauffe souvent les planches en première partie. Pourtant, ce trio yvelinois formé en 2008, de Benjamin Blin (chant et guitare), Guillaume Ley (basse) et Fabien Rault (batterie), propose une toute aussi bonne production que ses partenaires de scène, et Déconne, leur dernier EP de 5 titres le démontre parfaitement. Bebly développe un rock pêchu, mélodique et entraînant sur les 4 premiers titres, rappelant les premiers Deportivo, mais sait aussi terminer piano sur un acoustique guitare/voix avec un dernier morceau mélancolique très Saezien. A l'avenir, on espère que Bebly trouvera sa place parmi les Batman du rock français, et vivra ses propres aventures, car ils en ont la légitimité, la technicité et surtout le talent.

■ Eric

SLEEP TOKEN

Two
(Basick Records)

Ils sont quatre et basés à Londres, voilà tout ce que laisse savoir Sleep Token sur son identité arguant que la musique prime sur ceux qui la font. Ce Two sorti en juillet est comme son nom l'indique leur deuxième EP (après One en décembre 2016). Le mystère, l'ésotérisme, l'art, la culture en général inspirent notre quatuor qui livre 3 titres qui portent chacun le nom d'une ville qui t'évoqueront forcément quelque chose : Calcutta, Nazareth et Jericho. Musicalement, c'est peu évident à classer, on est emmené sur un terrain plutôt post hardcore mais avec une touche assez claire et un chant presque pop/rock, il y a bien entendu des distorsions et du déchirement mais c'est une impression de délicatesse qui prédomine. Impression seulement car quand il s'agit de plomber les riffs et saturer l'air de gravité, les Anglais ne se font pas prier, quitte à mettre en lambeaux la belle atmosphère qu'ils venaient d'installer avec comme élément singularisateur (en plus du chant) un clavier, qui aide d'ailleurs autant à la destruction qu'à la construction. On peut bien citer des noms (Tool, Soen, Oceansize...) mais aucun ne se rapproche tout à fait de ce que propose Sleep Token et c'est ce qui fait tout l'intérêt de ce combo qu'il faut surveiller.

■ Oli

KID FRANCESCOLI

Play me again
(Yotanka Productions)

On avait laissé Kid Francescoli il y a deux ans sur une histoire d'amour américaine qui s'était terminée plus ou moins bien puisqu'à défaut de garder son amour, il avait fini par collaborer musicalement avec elle sur un With Julia en dent de scie, mais non dépourvu néanmoins de bons titres. Play me again sorti en mars dernier, peut être considéré comme une suite logique à son prédécesseur, dans le sens où Julia, sa love story américaine, renouvelle sa confiance au Marseillais dans le rôle d'une muse toujours agréable à entendre chanter (ce qui est moins le cas pour le Kid qui n'a toujours pas réglé ses problèmes d'accent british, heureusement qu'il y a quelques titres en français). Alors quid de ce nouvel album ? Et bien, on navigue toujours entre de bons («The player», «It's only music, baby», «Moon») et moins bon titres («Les vitrines», «Bad girls», «Come online») de pop électronique sensuels et lascifs à la fois intimistes et cadencés. Malgré la volonté de son géniteur de varier ses influences (chant en français, talk-over, Rn'B, électro façon remix), ses nouveaux morceaux, presque prévisibles par moment, sonnent bien trop «grand public» pour nous conquérir véritablement sur la durée.

■ Ted

NICK OLIVERI

N.O. hits at all vol.2
(Heavy Psych Sounds Records)

Le premier volume est sorti en janvier, le troisième arrivera en octobre, entre les deux (en juin) est donc sorti ce N.O. hits at all vol.2, où Nick Oliveri continue de compiler les titres «rares» où il apparaît. Le 6 coups commence par une bombe, le «We only came to get high» des Dwarves où le protagoniste tient la basse et le micro pour y balancer toute sa hargne dans un modèle de compo punk. Mêmes armes mais ambiance différente avec «Nothing at all» de Royale Daemons, un titre diabolique mais surtout grave et gras qui sonne très démo, pas sûr que ça mette vraiment le trio en lumière. «Back to Dungaree high» bénéficie d'une prod bien plus léchée, le titre de Turbonegro avait été repris en 2001 pour un tribute album par un Queens of the Stone Age au sommet de son art. Un trio de potes californiens dénommé The You Know Who a chopé Nick pour enregistrer «Wastoid», excepté ici, peu de chance d'entendre ce titre sur disque... C'est un nouvel extrait de son projet Death Acoustic qu'il sert ensuite, enfin un double extrait puisqu'on a deux très jolies covers pour le prix d'une avec «John Lawnman» (Roky Erickson) puis «Green machine» (Kyuss). Ce deuxième volume se termine (avec) «In the butt», un blues tout en finesse (si on ne comprend pas les paroles) de Lightnin' Woodcock. Tous les goûts sont dans la nature...

■ Oli

THE CHARLIE'S FRONTIER FUN TOWN

In dust we trust (KNT Music)

Stetsons, tatouages, chemises à carreaux, crânes, cactus, vautours, quel genre de musique peut nous proposer The Charlie's Frontier Fun Town ? Du «desert rock» bien sûr ! Leur goût et leur respect pour les oldies s'affirme dans les moindres détails (la sérigraphie du CD !) mais leur stoner est tout à fait moderne, agressif et tranchant, c'est du son d'aujourd'hui qu'ils envoient même si leur inspiration principale vient d'un autre siècle. Depuis une quinzaine d'années, ce qui était un revival est devenu une tendance lourde du rock et le stoner a été servi à toutes les sauces, le quintet grenoblois ne prétend pas apporter de révolution mais s'échine à jouer vite, bien et fort. Et ils réussissent sans sourciller à grand renfort de riffs aiguisés, de solos supersoniques et de rythmiques carrées. Seul bémol pour moi, certains choix sur des parties «chantées» qui le sont un peu moins (comme sur «Wildheart» ou «Endless way»), ça donne un peu de puissance en ajoutant du gras mais le chant plus clair et plus mélodieux passe tout de même mieux étant forcément plus travaillé (même l'écorché «Back in time» pourtant un peu fragile). Ceci dit, on se régale tellement avec les guitares qu'il serait dommage de passer à côté de ce In dust we trust.

■ Oli

ATONALIST

Atonalism
(Audiotrauma Records)

Le film Gravity a désormais son pendant musical : Atonalism est un voyage en apesanteur, en orbite autour de notre planète silencieuse et magnifique, entouré du bruit des machines, tantôt subjugué par le lent spectacle alentour, tantôt secoué par le fracas des collisions des débris tournoyants, enivré par le manque d'oxygène à croire entendre des sons extraterrestres. Les 2 pilotes de ce drôle d'engin sont Renaud-Gabriel Pion (Lo'Jo) et Arnaud Fournier (Hint, La Phaze), avec Gavin Friday (Virgin Prunes) en guest vocal. Au départ de cet album de 12 titres, tout semble pourtant calme, un simple piano sur lequel se greffe un chant presque susurré, on pense planer comme ça pendant 50 minutes, mais l'électronique, « l 'indus » qui nous entoure se manifeste et tout cela va s'entrechoquer, se mélanger, fusionner. On traversera du free jazz, de l'indus, de l'electro, du trip hop. En définitif, tout est dans le titre du groupe, la musique atonale est une technique d'écriture qui consiste à priver l'oreille de ses repères habituels (harmonie, rythme, mélodie, structuration). Comme en apesanteur, il faut donc oser perdre ses repères, pour de nouvelles sensations.

■ Eric

MOTIONLESS IN WHITE

Graveyard shift
(Roadrunner Records)

Scranton, ce bled que tous les fans de The office connaissent, n'est pas une ville imaginaire, la preuve, Motionless in White y est basé ! Si ce n'était qu'un énième combo metal core, Roadrunner ne les aurait pas signés, ils apportent une différence en amalgamant des éléments industriels (à la Spineshank) et gothiques (à la Orgy) qui semblent venir du passé. Pas sûr que ça plaise aujourd'hui mais ça me rappelle quelques bons souvenirs donc ça passe ! Avec une prod assez pointue et un chant agressif bien tenu, j'en viens même à déplorer certaines parties trop mélodieuses car dénuées d'originalité, elles ne servent à rien (à part charmer les programmateurs frileux ?). Des titres comme «Untouchable» ou «Voices» devraient être interdits («Necessary evil» est lui sauvé par le featuring de Jonathan Davis de KoRn), le groupe lui-même pourrait les censurer plutôt que de les mettre à côté de «Soft», «Not my type: dead as fuck 2» ou «LOUD (Fuck it)» plages plus barrées (un peu de Marilyn Manson) ou plus violentes sur lesquelles Motionless in White ne semble pas calculer et faire vraiment ce qui lui plaît, alors, pour le prochain album, les gars, allez-y à fond ! (That's what she said).

■ Oli

MAIN SQUARE FESTIVAL

AVEC LE NOMBRE DE NORDISTES QUE COMPTE L'ÉQUIPE DU W-FENEC DANS SES RANGS, IL PARAISSAIT PRESQUE ANORMAL DE VOIR QUE LES PETITS RENARDEAUX DU DÉSERT NE SOIENT PAS ALLÉS PLUS SOUVENT TENDRE LEURS OREILLES DU CÔTÉ DU MAIN SQUARE FESTIVAL À ARRAS. LA RAISON TENANT SUREMENT AU FAIT D'UNE PROGRAMMATION EN ADÉQUATION OU NON AVEC LA SACRO-SAINTE LIGNE ÉDITORIALE DU MAGAZINE, QUI EST D'UNE LARGESSE SOMME TOUTE IMPOSANTE, QUAND ON Y REGARDE DE PLUS PRÈS, MAIS AVEC UNE PRÉFÉRENCE PRONONCÉE POUR LES ARTISTES AUTHENTIQUES ET ATYPIQUES. ON NE DÉCONNE SURTOUT PAS AVEC ÇA, NOS LECTEURS NOUS CONNAISSENT TROP BIEN, ET QUAND LES MYTHIQUES RADIOHEAD FURENT ANNONCÉS POUR CETTE 13ÈME ÉDITION COMME L'UNE DE SES TÊTES D'AFFICHES AVEC SYSTEM OF A DOWN ET DIE ANTWOORD, ILS NOUS ÉTAIENT ALORS IMPOSSIBLE DE LOUPER CETTE JOURNÉE DU DIMANCHE. SURTOUT EN CONSIDÉRANT QU'IL S'AGISSAIT LÀ DU SEUL ET UNIQUE CONCERT EN FRANCE DE RADIOHEAD SUR SA TOURNÉE 2017. C'EST VRAI, NOUS AURIONS PU ÉGALEMENT VOUS RELATER L'ENSEMBLE DE CETTE ÉDITION SE DÉROULANT DU 30 JUIN AU 2 JUILLET, MAIS LES SEMPITERNELS PROBLÈMES D'EMPLOI DU TEMPS ADDITIONNÉS AU PEU D'INTÉRÊT QUE NOUS PROCURAIT LE LINE-UP DES DEUX PREMIÈRES JOURNÉES (HORMIS UNE PETITE POIGNÉE DE GROUPES DÉJÀ VUS) NOUS ONT CONVAINCUS D'ABANDONNER L'IDÉE. LA VOLONTÉ MÊME DE REVOIR RADIOHEAD L'EMPORTAIT SUR TOUT.

Arrivée à Arras, 10h23. Le temps est couvert, mais la ville bien que quasi déserte est charmante. Obligés d'aller parcourir ses petites ruelles à la recherche d'une boulangerie pour bien commencer la journée, nous prenons par la suite la navette nous menant directement à sa citadelle (construite par Vauban au XVIIe siècle et classée au patrimoine mondial de l'Unesco) pour rejoindre le site du festival et plus particulièrement le camping. En attendant son ouverture, on y voit défiler une tripotée de festivaliers quittant les lieux visiblement fatigués par l'énergie déployée hier sur Die Antwoord, qui selon certains témoignages était LE concert à ne pas louper samedi, les médias dominant parlant eux plutôt de Vald. L'organisation est au poil une fois sur place et le monde tant cherché au cœur de la cité tantôt semble s'être réuni à quelques kilomètres de là pour fêter le grand rendez-vous musical de l'année. Selon les organisateurs, le compteur affiche 125 000 personnes sur l'ensemble des 3 jours, un record puisqu'il dépasse de 5 000 l'édition précédente. Fou,

Mark Lanegan Band

L'ex-Screaming Trees assène au public son rock sombre et charismatique.

Mark Lanegan Band

à tel point que la circulation dans le festival devient au fil de la journée de plus en plus difficile. On le payera cher sur Radiohead, mais ne sautons pas les étapes.

À peine nos accréditations récupérées, la Green Room (la plus «petite» des deux scènes, sponsorisée par une célèbre marque de bière hollandaise) est déjà prise d'assaut depuis un bon quart d'heure par un trio lillois nommé Vertigo, lauréat du tremplin organisé par le festival pour permettre aux jeunes groupes émergents de se produire dans des conditions optimales. Leur pop électro délicate et coquette câline allégrement nos oreilles et nous échauffe en douceur. On aime ou pas, selon les titres, mais force est de constater que le show est propre, malgré le manque cruel de niaque et de présence des musiciens. Dommage, car on s'était attaché à la voix de la chanteuse dont certains traits font penser à ceux de Beth Gibbons de Portishead. On en profite pour s'abreuver d'une Lagulinas à la Beer Factory, le même bar à bières que celui du Download Festival. Aucune place à l'authenticité sur ce point-là et il en est de même pour tous les stands de restaurations, mais le public ne manque de rien si tant est qu'il ait un bracelet cashless bien garni. En parlant de stand, nous avons marqué un arrêt à celui de la marque Zippo pour un atelier dessin et un tournage de roue pour gagner divers lots (médiator, place VIP, écouteurs). Pendant ce temps-là, le soft rock FM d'Highly Suspect résonne de l'autre côté du site, sans parvenir à nous attirer. Un petit conseil d'ami si vous les croisez sur une prog' : fuyez ! On pourrait dire quasiment la même chose de l'indie-rock de Kensington, à la différence que le quatuor hollandais tente de balancer de jolies mélodies accrocheuses à la Coldplay ou Snow Patrol (la liste est longue) mais le format pop avec ce chant trop propre sur lui, sans compter les chœurs mielleux à côté : trop peu pour nous !

Le premier artiste immanquable de la journée se nomme Mark Lanegan. Venu avec son groupe, l'ex-Screaming Trees et pionnier du grunge aux côtés de son ami Kurt Cobain assène au public un rock sombre et charismatique. L'élégance du bonhomme, associée à sa voix rauque, fait mouche sur la Main Stage, le public est conquis mais sa musique n'est fatalement pas adaptée aux conditions horaires (15h30, le soleil s'est progressivement levé), ni même aux festivals. Quoi de mieux que de se régaler d'un «Love will tear us apart» de Joy Division en guise de final dans une salle bondée plongée dans la noirceur ? Changement de décor avec une autre formation qui a su marquer son temps dans l'indie-rock, les Texans de Spoon. Le groupe mené par le guitariste-chanteur Britt Daniels, un espèce de faux sosie de Crispian Mills (Kula Shaker, The Jeevas), se défend plutôt bien sur scène en performant ses classiques et tubes pleins de légèreté pop («Inside out», «Anything you want», «The underdog»). La vigueur et la jovialité de Britt contaminent le public de la Green Room, c'est de bon augure pour la suite. Nous virons dans la foulée sur la Main Stage où nous attend un artiste un peu à part musicalement parlant puisque Seasick Steve joue un blues-rock teinté de folk. Le septuagénaire à la longue barbe blanche se déchaine sur ses guitares totalement customisées, ce qui rend un grain unique à ses sonorités. Un véritable artiste qui ne met pas longtemps à nous embarquer dans son univers et dont les mesures sont assurées par un batteur se tenant à ses côtés. Ça joue juste, c'est totalement prenant, bref, encore un beau concert qui confirme tout le bien qu'on pense de cet ami de Janis Joplin dans les années 60 qu'on avait découvert il y a 6 ans à Rock En Seine.

Il est temps pour nous de prendre une pause méritée et de déguster un cocktail composé avec amour par l'accueillante équipe de Jack Daniel's. À ce titre, nous souhaitions saluer les efforts apportés par tout le staff et les partenaires du Main Square pour que ses festivaliers VIP et les journalistes présents ne manquent de rien. Nous avons même l'opportunité de suivre le concert de The Lemon Twigs projeté au stand VIP afin de ne pas en louper une miette. À les regarder, les New-Yorkais ont effectué un saut temporel depuis les sixties en passant par les seventies pour rappeler à la jeunesse d'Arras toute la magie de la pop psyché et du flower-power. Le rétro, ça a toujours plutôt bien fonctionné et depuis notre écran de contrôle au loin, on sent le retour d'un public conquis. Nous bougeons en direction de la Main Stage pour retrouver La Femme sans grande motivation. En effet, n'étant pas des afficionados de cette formation à géométrie variable (ce jour-ci, elle comptait deux choristes supplémentaires) porté par un certain battage médiatique depuis quelques années, nous sommes pour ainsi dire consterné par cette synth-pop qui manque grandement d'intérêt. Sous couvert d'une singularité à la française (le chant et la pop 70's française), d'une musique sombre et mystérieuse (en rapport avec le nom de son dernier album en date), il faut bien avouer que La Femme ennuie profondément, d'autant que la communication avec le public n'est pas la force de ce groupe qui semble plus s'estimer lui-même que son audience. C'en est assez, nous errons autour de la Green Room pendant que les Naive New Beaters commencent à déverser sa pop électro funky et dansante calibrée radio et club, encore une déception mais on ne peut que saluer cette assurance indéniable qu'ont les Parisiens sur scène avec leur accoutrement excentrique. Ce groupe a du fun et en donne à go-go, c'est toujours ça de pris, et comme c'est dans le cadre d'un festival, ne nous plaignons pas.

Spoon

La vigueur et la jovialité de Britt Daniels contaminent Arras.

Seasick Steve

Un véritable artiste qui ne met pas longtemps à nous embarquer dans son univers blues-folk.

La Femme

La singularité made in France
n’a pas que du bon.

Savages

Saisissant, carré, délicat, fort
et touchant à la fois.

Savages était surligné au stabilo sur notre planning, les retours scéniques étant plus dans le vert que dans le rouge, on se précipite sur la Main Stage pour découvrir la formation féminine anglaise menée par la comédienne française Camille Berthomier. On assiste à une performance post-punk saisissante, carrée, délicate mais forte et touchante à la fois. Nous ne sommes pas forcément fans de tous les morceaux, mais l'équilibre trouvé dans leur setlist est d'une efficacité redoutable. Aucun titre ne semble se détacher plus qu'un autre, procurant ainsi ce sentiment tant recherché d'immersion total, si bien que le temps passe vite. Mention spéciale à ce show de Savages et à sa «sauvage» de chanteuse qui n'a pas vraiment hésité à rejoindre la fosse et ne faire qu'un avec le public définitivement séduit par cette formation marquante. L'heure fatidique se rapproche progressivement, et Thylacine vient clore le programme de la Green Room. Ce saxophoniste angevin, passé orfèvre en musique électronique pleine de douceur percussive, nous fait voyager avec ses sonorités inspirées de son voyage à bord du Transsibérien, lieu où a été composé son dernier album Transsiberian. C'est franchement savoureux à l'oreille mais, malheureusement pour cet artiste, pas mal de personnes étaient déjà entassées devant la Main Stage par souci d'être mal positionnée devant Radiohead. On en fait logiquement les frais, se retrouvant à la limite du dernier tiers en profondeur, entre des supporters lensois (véridique ! avec l'écharpe et les chants qui vont avec), et des gens assis complètement indifférents au mythique groupe anglais. Hallucinant !

Il est un peu plus de 21h45, 42 000 font face à Radiohead qui établit un démarrage assez long et en douceur avec le single «Daydreaming» puis «Desert island disk», deux extraits de son dernier album. Thom Yorke pose une voix fragile et plaintive à t'en foutre la chair de poule. On savait que les Anglais allaient ouvrir avec quelques extraits d'A moon shaped pool dont l'excellent et progressif «Full stop». Le son est assez moyen voire brouillon depuis le fond, surtout la basse de Colin un peu trop haute en saturation, mais tend progressivement à s'améliorer au fil du temps. Malgré quelques titres énergiques (l'historique «My iron lung», le désarçonnant «Myxomatosis», la galopante «Bodysnatchers», l'entêtante «Idiotheque» et le cultissime «Paranoid android»), Radiohead fait globalement la part belle à ses titres les plus suaves. C'est étonnant d'un côté car on connaît le potentiel rock du groupe («2+2=5», «The national anthem», «Karma police», «Planet telex») mais de l'autre c'est fortement plaisant car le groupe fête respectivement les 20 et 10 ans de OK Computer et In rainbows, deux albums connus pour avoir accouché de morceaux plus intimistes mais d'une beauté absolue magistralement représentés à Arras ce soir. Décevant pour les uns car certains tubes ont été mis de côté («Creep», «Karma police», «High and dry»), jouissif pour les autres un peu plus die-hard fan, finalement peu importe, les Anglais ont assuré le show. Ce prétexte de célébration

nous a quand même permis de (re)découvrir en version live certains titres desdits albums un peu oubliés sur les précédentes tournées.

Leurs trop rares couacs («The Gloaming» n'ayant pas été terminé visiblement à cause des problèmes de fausses notes de Colin et de trous de mémoire), n'égaleront pas dans la médiocrité le manque d'implication d'une partie du public venu plus pour prendre le pouls des festivités locales que pour apprécier à sa juste valeur un spectacle qui, l'air de rien, se fait plutôt rare à la vue du nombre de représentations du combo anglais sur cette tournée (51 concerts après 4 années sans tourner) comparés aux précédentes. Cela n'empêche pas la bande de Thom de profiter de sa tribune pour communiquer et de pousser à plusieurs reprises quelques exclamations de gratitude envers le public du Main Square Festival et de balancer des messages opportuns comme ce «We are taken hostages by fucking idiots, we are sorry for this, for Brexit.» juste avant un «No surprises» d'anthologie. «Paranoid android» jouée en guise de bouquet final explosif ne masquera pas la frustration de certaines personnes déroutées par une surprenante fin anticipée du show, les Anglais ayant décidé de ne pas boucler les 15 dernières minutes prévues sur le programme de leur date unique française de l'année. Un sentiment étrange plane, entre joie, déception et incompréhension, lorsque les lumières autour du périmètre de la Main Stage se rallument et que dans la foulée, les services de sécurité s'empressent de dégager la foule massive vers une sortie unique qui génère logiquement des encombrements inquiétants en terme de sûreté. Pas le temps de se remettre progressivement de nos émotions, juste de se ruer vers les derniers stands ouverts pour vider notre bracelet cashless dans la bouffe et la boisson, et de rejoindre sagement notre campement afin de se refaire mentalement ce concert déconcertant et riche en émotions. Pouvait-on en attendre autrement de Radiohead ?

Un grand merci à Myriam Astruc & Louise Privat pour leur confiance et leur accueil.

Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Ted

ROCK IN EVREUX

C'EST DANS UN CLIMAT POUR LE MOINS TENDU QUE S'EST TENUE CETTE PREMIÈRE ÉDITION DU ROCK IN ÉVREUX. NOUS NE REVIENDRONS PAS SUR LA POLÉMIQUE - QUI FINALEMENT N'INTÉRESSE PAS GRAND MONDE AU-DELÀ D'UN CERTAIN CERCLE DE PROFESSIONNELS - POUR NOUS CONCENTRER SUR CE QUI A RÉELLEMENT COMPTÉ SUR CET ÉVÉNEMENT : LA PROGRAMMATION, L'AMBIANCE ET L'ORGANISATION GÉNÉRALE.

Dans les grandes lignes le Rock in Évreux se différencie assez peu du feu Le Rock dans tous ses Etats. Mêmes dates, même lieu, même principe (2 jours, 2 grandes scènes), le RiE ne peut pas prétendre se démarquer complètement de son prédécesseur à ce niveau. Le second jour étant le plus « rock », c'est la journée que nous avons choisi pour prendre le pouls de l'événement.

Un peu à la bourre à cause de soucis d'accréditation on arrive pour la fin du concert des Wampas. Fidèle à sa réputation, Didier fait le spectacle devant un petit millier de personnes acquis à sa cause. On sent néanmoins le chanteur un peu moins à fond que d'habitude. Confirmation lorsque celui-ci nous gratifie d'un « Vive le Rock dans tous états » : on sent que, s'il est venu pour ses fans, il n'apprécie pas forcément cette nouvelle formule. Le final restera quand même bien épique, Didier allant même finir son concert sur l'autre scène, situé à 50 mètres !

L'enchaînement n'est pas forcément évident avec la pop sombre de Lescop qui verse dans l'opposé total. Épaulé avec classe pas des musiciens efficaces, le chanteur ne se démonte pas malgré l'horaire peu appropriée. C'est quand même très clairsemé devant la scène pour un concert à 20h un samedi... Et bien que le spectacle ne comporte de vrais pics, l'ambiance ne redescend pas non plus. C'est déjà ça !

La majorité des festivaliers est cependant déjà massée devant l'autre scène (la Ragnär). Clairement très attendu par les moins de 20 ans présents en cette deuxième journée, Machine Gun Kelly propose le vrai premier show de la journée. Un spectacle à l'américaine évidemment, avec batteur qui fait tourner ses baguettes à chaque coup de caisse claire, backers ambianceurs et volume sonore conséquent. Le rappeur tourne depuis quelques années avec un groupe au complet et le résultat est plutôt impressionnant de maîtrise et d'efficacité. Ils se permettent même une reprise improbable de « All the small things » de Blink-182. Un concert calibré mais généreux.

Sans transition Steve N' Seagulls prend le relais. Le concept du groupe est simple : des reprises de groupes de rock/metal à la sauce bluegrass. Un peu comme si Apocalyptica se mettait à la country. Covers de Metallica, The Offspring, voire Trust (!) ; si le principe tient bien la route sur 4 ou 5 titres, il s'essouffle un peu sur une heure de concert...

La nuit est entièrement tombée quand retentissent les premières notes de The Prodigy. À la vue de l'énergie déployée, on a peine à croire que le groupe a déjà 30 ans de scène derrière lui. Le public est d'ailleurs très sensible au spectacle offert, notamment par la performance des deux MC's. Si musicalement ça sonne un peu ringard ou agressif pour

Les Wampas

Steve ‘N’ Seagulls

Machine Gun Kelly

Gojira

la nouvelle génération, les trentenaires (et plus) apprécient clairement ce petit coup de nostalgie, d'autant que de mémoire de festivaliers on n'avait jamais vu le combo anglais sur les terres normandes...

Certains ne sont cependant venus que pour le groupe d'après et ça se sent. Gojira entre en scène à minuit pile. Sans surprise le son est énorme, presque intimidant tellement le mixage est abouti et compact. Mon seul point de référence étant leur tournée From Mars to Sirius en 2005, la claque est évidemment plus intense encore ; en terme de puissance, de maîtrise et de spectacle, Gojira tient désormais la comparaison avec n'importe quel groupe américain du genre. Le concert est archi-rôdé, et Gojira a un peu perdu en spontanéité ce qu'il a gagné en ampleur. Niveau tracklisting pas de grosses surprises, le groupe n'ayant que 55 minutes de jeu il privilégie donc les tubes de leur répertoire, en laissant cependant une belle place au nouvel album : « Only pain », « Silvera », « Stranded » (au total 5 titres tout de même). Les 4 musiciens finissent en force avec une reprise dévastatrice de « Territory » de Sepultura. Seul groupe métal du week-end, Gojira remplit le contrat avec brio, mais qui en doutait ?

C'est d'une oreille un peu distraite qu'on écoutera le set de Claptone (non, pas Eric, l'autre), confortablement installés dans l'espace VIP, son concert étant retransmis sur écran en direct dans les loges (oui on est des grosses feignasses). Durant une bonne heure le DJ allemand masqué clôturera sereinement cette première édition du festival Rock in Évreux avec sa deep house soutenue et maîtrisée, bien que passablement linéaire pour les néophytes... De toute façon à cette heure avancée de la nuit le public est clairement moins exigeant et concentré. Bref, ça passe, mais sans plus !

Au final, difficile d'émettre un jugement sur ce festival. Car si les organisateurs clament haut et fort que les quelques couacs (communication, visuels, programmation un peu dure à suivre) sont avant tout dû au fait que le festival débute, on ne peut pas dire que l'événement soit né de nulle part. Et si pour beaucoup de festivaliers on reste dans une certaine continuité, on sent qu'il faudra encore quelques éditions avant que le public prenne réellement ses marques et que le festival marque l'histoire culturelle de la ville à la même hauteur que son prédécesseur !

Merci à Fabiana Uhart (Elles Deux) et à Pauline Leclercq
Photos : Pauline Leclercq / http://www.paulineleclercq.com

Antonin

LA FERME ÉLECTRIQUE

IL FALLAIT BIEN QU'ON VOUS EN PARLE UN JOUR ! DE QUOI ? EH BIEN DE LA FERME ÉLECTRIQUE, VOYONS ! CE CHALEUREUX ET SINGULIER FESTIVAL SITUÉ À LA FERME DU PLATEAU DE TOURNAN-EN-BRIE À L'EST DE LA RÉGION PARISIENNE PROPOSE DEPUIS 2010 UN CHOIX ÉCLECTIQUE ET POINTILLEUX D'ARTISTES D'OBÉDIENCE ROCK POUR LA PLUPART, LE TOUT PLANTÉ DANS UN DÉCOR CONFECTIONNÉ À BASE D'OBJETS RÉCUPÉRÉS À DROITE, À GAUCHE. UNE ATMOSPHÈRE VISUELLE ET SONORE UNIQUE, UNE EXPÉRIENCE QU'IL NE FAUT LOUPER SOUS AUCUN PRÉTEXTE.

Les 7 et 8 juillet dernier, Tournan-en-Brie vibrait au son de La Ferme Électrique grâce aux efforts déployés par les équipes de l'association Fortunella et du collectif La Ferme de la Justice. Une huitième édition dotée d'une affiche alléchante de 23 groupes plus ou moins émergents à découvrir absolument (Tritha Electric, Cocaïne Piss, Pogo Car Crash Control, Gloria) mais également quelques valeurs sûres de la scène musicale rock française (Mendelson, The Limiñanas), ou internationale (Tomaga, Housewives). Bref, du beau monde qui nous a poussé cette fois-ci à nous faire accréditer pour la première fois (il s'agit de notre troisième édition) pour vous conter tout cela. Au passage, nous remercions la sympathique équipe (pros comme bénévoles) du festival, de la confiance qu'elle nous a témoignée et des efforts fournis pour que le festivalier se sente comme chez lui. Ne changez rien du tout !

Arrivés sur place vers 17h00 pour installer nos tentes et retrouver nos habituels et chers acolytes, nous nous empressons d'entrer sur le site pour rejoindre les planches de l'étable - l'une des deux scènes couvertes du festival avec la grange - et Sheik Anorak seul derrière sa batterie et ses machines. Ce Lyonnais désormais basé à Göteborg nous plonge avec pudeur dans un univers jonché de rythmiques entraînantes et de télescopages de notes de guitare et de boucles électroniques. La sauce sonore prend parfaitement, d'autant plus que le chant accompagnant le tout reste vraiment maîtrisé.

La première claque de cette édition ne va pas se faire attendre bien longtemps : Tritha Electric. Ce trio, né de la rencontre entre un batteur et producteur français exilé en Inde, Paul Schneiter, et une chanteuse de musique classique indienne prénommée Tritha Sinha, est une fusion bluffante de rock psyché et de musique indienne. Autant inspiré par CAN que par les bauls de Shantiniketan, les sonorités de Tritha Electric sont follement prenantes. On croisera d'ailleurs ses fondateurs un peu plus tard pour tailler la bavette et découvrir par la même occasion qu'un album est fraîchement sorti. Jetez-vous dessus !

Avec un patronyme aussi débile que Stratocastors, il ne fallait pas s'attendre à beaucoup de sérieux avec ces chômeurs parisiens, mais le pire c'est que leur synth-punk garage déglingo fait plus que mouche. Le quatuor affublé de noir et blanc avec bretelles, chante la vie de merde avec un humour

Sheik Anorak

Le lyonnais nous plonge avec pudeurdanssonuniversjonché de loops et de téléscopages de notes de guitares.

Tritha Electric

Une fusion bluffante de rock psyché et de musique indienne.

Stratocastors

Le groupe le plus cool du festival

Gloria

que ne renieraient pas les secoués d'Infecticide et les loosers de Pierre et Bastien. Ces gars-là ont surement gagné le titre du «groupe le plus cool du festival».

On enchaîne sur une formation plus «conventionnelle» : Gloria. Les membres de cette dernière ont réuni avec brio la quintessence du rock 60's et de la soul avec dans ses rangs trois filles (pour la plupart chanteuses à temps plein) et trois garçons (guitare-basse-batterie). En live, la formation arrive à retranscrire facilement les émotions que procure son dernier disque, In excelsis stereo, une pop soul sensuelle propice aux déhanchements effrénés mais aussi à la communication céleste. Testé et approuvé malgré l'interrogation de plusieurs festivaliers sur l'intérêt de la programmation de ce groupe.

En tout cas, s'il y a bien une formation qui a été beaucoup plébiscitée pour cette nouvelle édition de La Ferme Électrique, c'est bien Tomaga. Le duo londonien amène son auditoire vers des sphères beaucoup plus expérimentales et déshumanisées que ce que nous avons vu jusqu'à présent lors de cette première journée. Ces deux membres de The Oscillation construisent leurs plages sonores de rythmes et de percussions subtiles et variées pour accueillir d'obscurs bidouillages sonores. Dit comme ça, cela pourrait paraître totalement indigeste, mais une fois pris dans la nébuleuse, on ne s'en défait plus, trop dépendant de notre attirance pour les choses curieuses.

Si tu voulais quelque chose de bien concret et conceptualisé musicalement, il fallait absolument être sous la grange pour vivre le show énergique des punk-rockeurs de Last Night. Composé de certains membres de Frustration, Fix-It, Bain de Sang ou bien de Master Master Wait, le quintet parisien mène la danse frénétique des amateurs de sons hautement électriques. Ça bûche, c'est animal et nos oreilles s'en souviennent encore.

La première déception de la journée est à mettre au compte d'un combo dont la figure de proue est un espèce de crooner raté australien répondant au nom de Nathan Roche, j'ai nommé Le Villejuif Underground. Si l'identité musicale de ce projet collaboratif est bien définie et louable, c'est à dire une pop lo-fi, garage voire country inspirée de Beck, d'Eels ou de Lou Reed, la manière dont le chant est amené est discutable. En effet, qui aime à la fois le talk-over, la discordance vocale et la nonchalance exacerbée ?

Gloria

Une pop soul sensuelle propice aux déhanchements effrénés.

Tomaga

Expérimental et déshumanisé

Last Night

Ça buche, et nos oreilles
s'en souviennent encore.

Plus tard, nous avons de nouveau affaire avec des Anglais ceux de Hey Colossus en l'occurrence, qui ont le malin plaisir de nous immerger dans un tortueux mélange de post-rock, de noise, et de post-hardcore bien salé comme il faut. Ça cloue le bec direct, et nous fige tant c'est grandiose à vivre.
Un peu comme Cocaïne Piss, qui dans un autre registre (punk-hardcore freestyle frénétique) met la folie aux avant-postes grâce à une Aurélie Poppins déchaînée comme jamais. C'était la dernière occasion de la journée pour foutre un gros dawa. Brutal as fuck ! KO debout !
La soirée se termine plus paisiblement avec la linéarité progressive électronique et par moments expérimentale de Nova Materia. Un truc qui fait te fait bouger et t'endormir en même temps, une louche sensation d'un excès de musique aujourd'hui ? C'est rien à côté de ce que nous allons vivre au camping (enfin, certains, pas moi) quelques temps plus tard avec la mise en place d'un soundsystem de dub qui fera dérouler un par un ses plus beaux remix en vinyles jusqu'au lendemain matin, ou comment mettre en rogne quasiment tout le camping ? Sont trop forts les filous de La Ferme Électrique !

Cocaïne Piss

Brutal as fuck ! KO debout !

Mendelson

Samedi 8 juillet 2017, alors que Do The Dirt réveille les festivaliers (et les riverains) au bar de la Croix Blanche dans le centre-ville de Tournan avec un petit blues de papa, nous cherchons plutôt le calme et la nature du parc pour se restaurer et se (re)poser car la nuit fut courte. Si bien que le temps de revenir au camping, de se prendre un petit apéro en comité, de débattre sur les +/- de la veille et d'échanger sur le programme du jour avec nos voisins, nous arrivons à la fin du show de Chinese Army, qui semblait déverser une pop minimaliste pas dégueulasse (The Black Keys-like ?) d'après les ondes propulsées à l'extérieur de l'étable.

On débute donc la journée avec Mendelson, la formation historique de Pascal Bouaziz (Bruit Noir, Haïkus) auteur d'un récent album de reprises ou plutôt d'appropriations de titres traduits en français de Leonard Cohen, Bruce Springsteen ou Marvin Gaye, pour ne citer qu'eux. Nous restons circonspects devant la musique à textes de la formation rock, il y a du bon, du moins bon, des ambiances presque intimistes et des envolées électriques intenables, si bien qu'on ne sait pas sur quel pied danser. Si vous rajoutez à cela notre quasi ignorance sur l'histoire de ce groupe et ce qu'il a fait, difficile alors de véritablement prendre goût à ce spectacle.

C'est quasiment l'inverse pour Delacave, duo de la Grande Triple Alliance Internationale de l'Est bien connu de nos services de scouting. Auteur d'un excellent dernier album à quatre et au format rock, nous nous attendions à une «gloomy cold wave» à la hauteur de celui-ci. Manque de bol, Lilly Pourrie et Seb Normal se sont retrouvés sur scène comme à l'ancienne, avec un synthé et une basse en poche. De fait moins imposant sur scène, leur musique reste néanmoins percutante et broie toujours autant du noir dans l'esprit, mais a une force de persuasion intense quand il s'agit de faire bouger les masses, même quand il fait 45 degrés dans l'étable.

Imaginez si Daïkiri avait suivi dans la foulée sur la même scène. Eux, ont choisi de jouer dehors sans estrade, en plein milieu du site et du public, tout comme Chafouin, one-man band qui bidouille ses machines, programme et fait des loops en enregistrant des séquences de guitares et en accompagnant le tout à la batterie. Mais revenons à Daïkiri : quelle claque ! Le duo basse-batterie messin a mis en œuvre avec vigueur son math-rock bruitiste et timbré entouré d'un public scrutateur et amusé. Une véritable messe cacophonique déboulonnant les codes établis dont se souviendront les festivaliers pendant longtemps. Difficilement remis de ce concert et l'envie soudaine de se restaurer nous font rater la plupart de la prestation de Fai Baba, dommage car le groupe suisse avait des arguments en stock avec sa pop-folk psychédélique.

Mendelson

Quand la poésie côtoie
les envolées électriques.

Delacave

Le duo broie du noir avec sa cold-wave percutante.

Daïkiri

Daïkiri

Leur math-rock bruitiste
et timbré attire les foules.

Atelier
Fanzine

Housewives

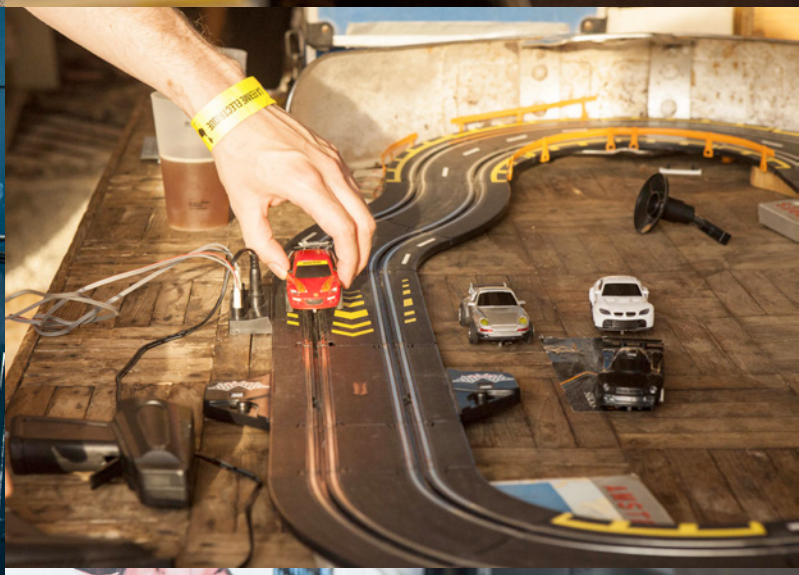
Froid, torturé, spirituel, dérangeant
mais surtout envoutant.

Dans la grange, The Limiñanas soigne son concert plein de sensualité féminine et envoie ses effluves de rock garage à qui veut bien les percevoir. La sauce prend bien sur les premiers morceaux du concert mais tend à nous accabler sur la suite. L'effet festival ? À revoir sur une autre date, peut-être.
Les Londoniens d'Housewives, que nous connaissons bien pour les avoir vus plusieurs fois ces dernières années, ont aussi succombé à notre grande surprise aux joies de l'expérimentation rock. Peut-être encore plus que leurs compatriotes Tomaga du reste. Froide et torturée comme jamais avec un côté très spirituel, puissant et dérangeant à la fois, la musique du quatuor n'a pas l'air de diviser les foules. Bien au contraire, son caractère envoûtant domine sur ce spectacle qui, aussi bizarre que cela puisse paraître, le fait passer pour l'un des meilleurs de cette édition de La Ferme Électrique.
C'est une toute autre ambiance que nous offrent les Faire avec leur électro technoïde punk VF, quelque part entre Le Prince Harry, La Femme et Salut C'est Cool. Sans mauvaise volonté, avec des titres plus ou moins de bon goût, la formation parisienne organise un joyeux bordel dansant à l'intérieur de la grange. Mention spéciale au mec perché qui a passé une bonne partie de son temps à se trémousser et à faire le con devant la scène et le groupe qui est en train de jouer. On vous avait prévenu, la convivialité est l'une des essences de ce festival.
Très bonne surprise que fut les jeunots de Pogo Car Crash Control, des locaux qui ont investi l'étable pour mettre autant de bordel que Faire mais dans un registre orienté punk-hardcore cette fois-ci. Pogos, slams, et stage diving sont monnaie courante dans ce genre de show où les watts sont à donf, ça n'a pas loupé et de forte belle manière dans ce dernier vrai défouloir de cette belle fête qui se conclue avec Guili Guili Goulag.
Les Belges armés d'une batterie, d'une basse et d'une harpe celtique nous balancent leur «harpcore» (ça ne s'invente pas) pour nous achever en pleine nuit à coup de rythmes tribaux très souvent cycliques, de mélodies hypnotiques et de petites expérimentations labyrinthiques. Voilà de quoi nous aider à plonger plus rapidement dans les bras de Morphée après une journée bien chargée en émotions et vibrations diverses.

Atelier
CARNIVAL
FREAKS
Fanzine
ACAB

ÉLECTRIQUE

LES SALES HABITUDES



La nuit est déjà bien entamée, nous partageons un dernier verre de l'amitié avec nos voisins de camping, sans soundsystem dub cette fois-ci, mais avec des souvenirs de concerts plein la tête. On retiendra également de cette huitième édition (qui a accueilli 800 personnes par jour) toutes nos aventures/découvertes parallèles comme la confection d'un fanzine à base de dessins collaboratifs, les différents ateliers dont la sérigraphie et autres expériences sonores participatives, les performances d'artistes (graffeurs, musiciens.), la petite discothèque miniature, ou bien le fameux dansomaton (on vous laisser chercher sur la chaîne YouTube du festival). On a déjà hâte d'être à l'année prochaine car rien ne remplace l'univers unique de la La Ferme Électrique actuellement. On vous donne donc rendez-vous l'année prochaine. À bon entendeur !

Un grand merci à Audrey et toute l'équipe du festival pour leur accueil.
Distributions de coucous à Flo, Marie, Simon, Kika, Robin, Julia, Eric, Juliette, Tiffany... (la liste est longue)
Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Ted

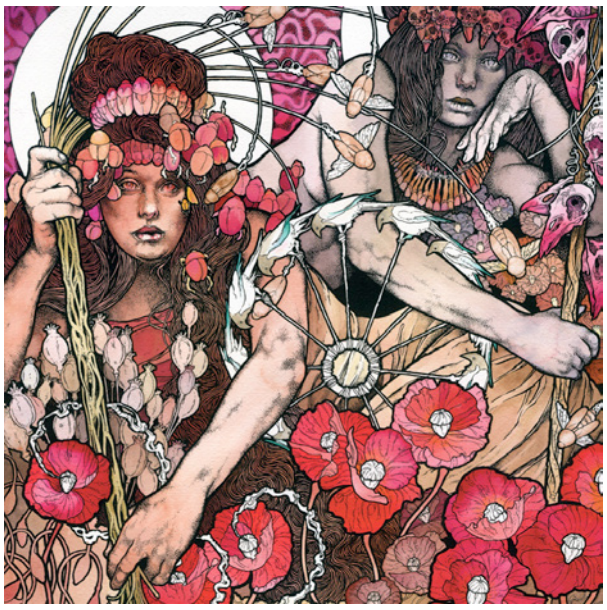
Pogo Car Crash Control

Guili Guili Goulag

Quoi de mieux que du harpcore
pour terminer en beauté ?

BARONESS

The red album (Relapse Records)



Il y a 10 ans, un nouveau venu frappait fort et nous secouait les oreilles, voilà ce qu'on écrivait à l'époque.

Oubliez les aphones d'Isis et de Neurosis, dites au revoir aux instrumentaux ennuyants de Russian Circles et de Pelican, effacez le stoner façon Capricorns, ignorez également la vague de sludge-core et le métal prog, car Baroness en remet une couche sérieuse à l'ensemble mais avec une notion aigue de la mélodie et du refrain efficace, The red album comble le fossé entre branlette instrumentale et titre éjaculateur précoce pour s'illustrer parfaitement sur ce premier album grâce à une voix à la fois envoûtante et envoutée. Dix titres rageurs et enragés qui sèment la zizanie et souffle le chaud et le froid, et surtout le chaud d'ailleurs.

«Rays on pinion» s'élève lentement sur la plaine, prend son temps avant de propulser son mélange de rock'n'roll, influencé 70's, des grands chaînes montagneuses des Appalaches, de heavy sérieusement burné, le tout menotté par une musique qui voit le mot «épique» porté au pinnacle, voilà le résultat d'un Mogwaï qui a été élevé au Motorhead pour le petit-déjeuner pendant toute sa croissance. La jouissance de Baroness se fait répétitive et saisissante, s'accompagne d'effets secondaires, d'addictions et de rechutes, la preuve avec ce «Wailing wintry wind» très Pink Floydien sur l'intro, qui devient et redevient aérien par la suite, soutenu avec force par une basse massive, des guitares au coeur léger et à la vertue qui ne pèse pas bien lourd. Démarrage beaucoup plus rapide pour le délicieux «Cockroach en fleur», dont le titre est tout un poème par lui-même, Baroness n'en n'oublie pas ses passages aux lignes mélodiques qui oscillent au gré de ces humeurs, titre archétype, refrain massif qui avance tel un étendard, passage instrumental entre les deux refrains, court mais efficace. Au rayon lourdeur, le groupe n'en n'oublie pas quelques barrages de saturation de rigueur, notemment les guitares magmatiques de «Aleph» accompagnées par une basse saturée, version pur beurre que l'on retrouve aussi sur le plus insolent «Teeth of a cogwheel».

Difficile de digérer The red album, tant par sa densité que par sa diversité, entre titres éclairs («grad») et titres épique («Rays on pinion»), passage subliminal («Wailing wintry wind») ou passage destructeur («Aleph»), les Baroness s'apprivoise avec patience et expérience, voir même un peu de dextérité...

■ Pooly

LA TAF ET OTMAPP PRÉSENTENT

WEEK-END SAUVAGE #10

MONTPELLIER

VENDREDI 08/12

GBH

BROMURE

SQUELETTE

1984

KCUF FACTS

RAT-ZINGER

DJ DISAGREE

SAMEDI 09/12

LA SOURIS DEGLINGUEE

P38

CHARGE 69

WARRIOR KIDS

SHOOT THE DOGS

SECRET PLACE

WWW.TOUTAFOND.COM

*POUR ACCÉDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHÉSION DE 3€ / ANNÉE

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11

DANS L'OMBRE : LAURENT BESSON AKA CARIBOU-PHOTO

LAURENT BESSON, PHOTOGRAPHE BASÉ À PARIS, GRAVITE AUTOUR DE LA SCÈNE MUSICALE ROCK DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES. IL PARCOURE LES SALLES ESSENTIELLEMENT PARISIENNES MAIS ÉGALEMENT LES FESTIVALS FRANÇAIS POUR IMMORTALISER LES PLUS BEAUX INSTANTS DE CET NOBLE ART. IL N'HÉSITE PAS AUSSI, QUAND IL LE PEUT, À PRENDRE DU TEMPS AVEC LES ARTISTES POUR DES SESSIONS PHOTOS ET PORTRAITS. PARMI SON TABLEAU DE CHASSE : ARCHIVE, BIFFY CLYRO, KULA SHAKER ET TWO DOOR CINEMA CLUB. NOUS SOMMES ALLÉS LUI POSER QUELQUES QUESTIONS POUR EN SAVOIR PLUS SUR QUI SE CACHE DERRIÈRE CE PERSONNAGE TRÈS AVENANT.

Quelle est ta formation ?
Pas très rock n' roll, j'ai une formation en informatique plutôt spécialisée dans les systèmes d'information, l'imagerie et le traitement du signal. Enfin, si ma formation n'a rien à voir avec la musique, c'est pendant mes années d'études que je suis tombé dans la marmite.

Quel est ton métier ?
Je suis chef de projet chez Geoconcept, un éditeur de logiciels de cartographie. J'aide des clients à mettre en place des solutions d'optimisation de tournées. Je sais, dit comme ça, c'est pas très rock non plus mais des fois on a des surprises. Je me suis trouvé une fois à discuter avec un client pour découvrir que lui aussi était dans la musique et finir avec un deal photo avec lui.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
J'ai fait pas mal de choses dans la musique : de la radio (comme pas mal de monde de ma génération, c'est par ça que j'ai commencé), j'ai organisé des concerts, je joue un peu aussi... Mais mon activité principale, c'est photographe. J'ai commencé en créant mon site de photos de concert : caribou-photo.fr. Depuis, je collabore également à plusieurs sites web de manière plus ou moins régulière (Dancing Feet, Sound Of Britain) et à d'autres de manière plus ponctuelle (dont W-Fenec, si

Taylor

je ne m'abuse). Un peu de publications dans la presse (Télérama, Rock & Folk). Je travaille aussi en direct avec quelques artistes et labels indépendants, dont Vanupié qui, suite à notre rencontre, a été le premier à faire appel à moi et avec qui j'ai quelques projets dans les cartons.

Ça rapporte ?
Joker ! Disons que si tu veux devenir riche, je te conseille le PMU. Les chances de réussir sont plus sûres.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
Comme je disais tout à l'heure, c'est pendant mes études que je suis rentré dans ce monde. J'ai commencé sur la radio du Campus. Je réalisais des émissions pour certains animateurs, j'animais aussi ma propre émission. Bref, je me suis retrouvé là où gravitait toute la scène locale. À partir de là, c'est au fil des opportunités et des rencontres.

Une anecdote sympa à nous raconter ?
Un concert des Pogues dans le milieu des années 90 (eh oui, j'ai déjà quelques années au compteur). L'état de santé de Shane McGowan à l'époque était tel que, pour cette tournée, un deuxième chanteur était là pour le remplacer au pied levé, au cas où. L'amusant dans cette anecdote est que ce chanteur c'était Joe Strummer (The Clash) alors en pleine forme mais qui nous a quitté depuis, alors que Shane McGowan, sur qui on n'aurait pas parié grand-chose à l'époque, est toujours là. Comme quoi, on ne sait jamais où l'on sera dans 15 ans.

Ton coup de coeur musical du moment ?
Allez, si ça ne t'embête pas, je vais en faire deux. Mon premier coup de cœur/découverte de cette année, c'est The Amazons. J'ai fait leur portrait à l'occasion de leur passage à la Mécanique Ondulatoire au printemps. Je suis resté pour voir leur concert qui m'a vraiment scié. Ils repassent en novembre au Point Ephémère. C'est mon conseil. Et mon deuxième, c'est Tash Sultana, une jeune Australienne d'à peine 20 ans qui est seule sur scène avec une loop box, sa guitare, des boîtes à rythmes et sa voix. Je l'ai vu à la Maroquinerie en début d'été : une ambiance incroyable. Je l'ai vu deux jours plus tard sur la Greenroom aux Eurockéennes, j'étais

un peu sceptique sur ce que cela pouvait donner sur une scène beaucoup plus grande et elle a vraiment assuré le show.

Es-tu accro au web ?
Non, je ne pense pas... Je passe la plus grande partie de mon temps connecté mais je peux aussi m'en passer. Enfin, je pense.

À part le rock, tu as d'autres passions ?
Oui, l'électro pop. Plus sérieusement, je dirais déjà que je n'ai pas une passion particulière pour le rock. Pour moi, le rock c'est plus un état d'esprit. Mais je dirais que j'ai une vraie passion pour la musique de manière générale qu'elle soit rock ou autre, et même s'il y a des styles dans lesquels je me retrouve moins, le rap par exemple, s'il est fait avec authenticité ça se ressent et j'arrive à apprécier. Mais bon, j'ai aussi une vie en dehors de la musique et j'ai pas mal pratiqué les sports de plein air (kayak, VTT, ski, plongée, etc...) et, même si j'en ai moins eu l'occasion depuis que je suis devenu parisien, dès que je peux m'évader, j'en profite.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Il me semble que j'y ai déjà un peu répondu...

Merci à Laurent pour sa disponibilité et réactivité.
Photos : caribou-photo.fr

Team W-Fenec

CONCOURS

JIMI

Les 13 et 14 octobre, la JIMI fait son show annuel conviant à la fête les acteurs indépendants du monde du rock. Salon, débats, conférences sont au menu le samedi (et c'est gratuit). Pour les concerts, ça commence le vendredi (Gérard Baste, Davodka, Schlaasss...) et ça se poursuit le samedi (Lion's Law, Hard-Ons, Not Scientists...) contre une petite contribution sauf si tu gagnes un des **2 lots de 2 places** qu'on t'offre jusque la fin septembre !

Bonne chance !

Le concours est ici
http://www.w-fenec.org/concours/index,275.html

Toutes les infos :
https://jimifestivaldemarne.org

WEEK-END SAUVAGE #10

Le Week-End Sauvage fête son dixième anniversaire en invitant la crème du punk les 8 et 9 décembre au Secret Place (Montpellier). Entre groupes cultes et jeunes pousses, l'affiche promet un week-end survolté avec GBH, La Souris Deglinguee, P38 , Charge 69, Warrior Kids, Shoot The Dogs, Bromure, Squelette, Dj Disagree, 1984, Rat-Zinger et Kcuf Facts ! Jusque la fin octobre, tu peux gagner **1 pass pour le festival** alors fonce !

Bonne chance !

Le concours est ici
http://www.w-fenec.org/concours/index,276.html

Toutes les infos :
http://tafproduction.blogspot.fr/p/week-end-sauvage.html

W(ho's next) FENEC

AQME

PORN

UFOMAMMUT

CELESTE

MELVINS

PAPERTANK

KINTSUGI

KLOGR

JOE BONAMASSA

THE RANDOM MONSTERS

DÄLEK

ZENZILE

36 CRAZYFISTS

JEAN DU VOYAGE

SYNOPSYS

...

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?
ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !
ET C'EST PAR ICI :
HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML

0817